3 1761 07978428 6

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thtrecomplet05brie

# THEATRE COMPLET

DE

# BRIEUX

de l'Académie Française

## TOME CINQUIÈME

*Le Berceau - Simone*
*Suzette*

1923

SIXIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE P.V. STOCK
DELAMAIN BOUTELLEAU et Cie EDITEURS - PARIS

# THÉATRE COMPLET

DE

# BRIEUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

## TOME CINQUIÈME

# A LA MÊME LIBRAIRIE

## DU MÊME AUTEUR :

Ménages d'artistes, comédie en trois actes.
Blanchette, comédie en trois actes.
La Couvée, comédie en trois actes.
L'Engrenage, comédie en trois actes.
Monsieur de Réboval, comédie en quatre actes (non publiée à part).
La Rose bleue, comédie-vaudeville en un acte.
Les Bienfaiteurs, comédie en quatre actes.
L'Evasion, comédie en trois actes. (*Couronnée par l'Académie française.*)
L'Ecole des Belles-Mères, comédie en un acte.
Le Berceau, comédie en trois actes.
Résultat des Courses, comédie en six tableaux.
Les Trois Filles de M. Dupont, comédie en quatre actes.
La Robe rouge, pièce en quatre actes. (*Couronnée par l'Académie française.*)
Les Remplaçantes, pièce en trois actes.
La Petite Amie, comédie en quatre actes.
Les Avariés, pièce en trois actes.
Maternité, pièce en trois actes.
Les Hannetons, comédie en trois actes.
Simone, pièce en trois actes.
La Française, comédie en trois actes.
Suzette, comédie en trois actes.
La Foi, pièce en cinq actes.
La Femme seule, pièce en trois actes.
Les Bourgeois aux champs, comédie en trois actes.
Les Américains chez nous, comédie en trois actes.
Trois bons Amis, comédie en trois actes.
L'Avocat, comédie en trois actes.

## EN COLLABORATION :

AVEC M. PAUL HERVIEU

L'Armature, pièce en cinq actes.

AVEC M. JEAN SIGAUX

La Déserteuse, pièce en quatre actes.

## CHEZ DELAGRAVE :

Voyage aux Indes et en Indo-Chine, 1 volume.
Au Japon, 1 volume.

B 85353

# THÉATRE COMPLET

DE

# BRIEUX

Eugène

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

## TOME CINQUIÈME

*Le Berceau. — Simone.*

*Suzette.*

1923

CINQUIÈME ÉDITION

350017 38.
3. 5.

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN, BOUTELLEAU ET Cie, ÉDITEURS — PARIS

155, Rue Saint-Honoré, Place du Théâtre-Français et 7, Rue du Vieux-Colombier.

PQ
2201
B5
1921
t.5
cop. 2

*De cet ouvrage il a été tiré à part, sur papier de Hollande, 25 exemplaires numérotés et paraphés par les éditeurs.*

**Tous droits de traduction, de reproduction, d'adaptation et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Russie, la Suède et la Norvège.**
Copyright 1923, by Delamain, Boutelleau et Cie. — Paris.

# LE BERCEAU

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à la Comédie française
le 19 décembre 1898.

## PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| GEORGES DE GIRIEU. . . . . | MM. | WORMS. |
| M. MARSANNE. . . . . | | PRUDHON. |
| RAYMOND CHANTREL. . . . . | | ALBERT LAMBERT fils. |
| LE DOCTEUR MOISSAC . . . . . | | LEITNER. |
| LAURENCE. . . . . | Mmes | BARTET. |
| MADAME MARSANNE . . . . . | | PERSOONS. |
| UNE RELIGIEUSE. . . . . | | MARIE LECOMTE. |
| LOUISE. . . . . | | LYNNÈS. |

# LE BERCEAU

## ACTE PREMIER

Un salon.

### SCÈNE PREMIÈRE

MADAME MARSANNE, MONSIEUR MARSANNE, LE DOCTEUR.

UN DOMESTIQUE.

M. le docteur Moissac.

MONSIEUR MARSANNE.

Bonjour, docteur. Asseyez-vous.

MADAME MARSANNE.

Asseyez-vous, docteur. Je ne sais si vous pourrez aujourd'hui emmener le petit Julien.

LE DOCTEUR.

Madame de Girieu n'est pas encore ici ?

MADAME MARSANNE.

Si. Ma fille est venue ce matin avec son mari et son fils, pour passer la journée avec nous comme ils le font

chaque vendredi lorsque vous devez conduire l'enfant à son père.

LE DOCTEUR.

En effet... Mon pauvre ami Raymond a le droit d'aimer son fils une fois par semaine.

MADAME MARSANNE.

A qui la faute si ma fille a dû divorcer ?

MONSIEUR MARSANNE.

Oui.

*Sourire.*

LE DOCTEUR, *geste évasif.*

C'est vrai.

MADAME MARSANNE.

Le petit Julien qui n'avait pas passé une mauvaise nuit, paraît-il, a été pris, en arrivant ici, d'un peu de fièvre. Vous connaissez Laurence, docteur, elle s'alarme pour rien : elle l'a couché et elle va probablement vous demander de le voir.

LE DOCTEUR, *dans un soupir.*

Ah ! le divorce !

MADAME MARSANNE.

Vous n'êtes pas partisan du divorce ?

LE DOCTEUR.

Si, certes, si. Mais je fais des réserves.

MADAME MARSANNE.

Lesquelles ?

LE DOCTEUR.

Je voudrais qu'on le rendit plus difficile et presque impossible lorsqu'il y a des enfants.

MONSIEUR MARSANNE.

Parce que ?

LE DOCTEUR.

Je ne crois guère qu'il rouvre souvent la porte au bonheur. Pour moi, le divorce est comparable aux anesthé-

siques qui calment la douleur mais ne donnent pas la santé. Les secondes noces, alors que l'un des deux époux est divorcé, peuvent être, j'en conviens, des associations paisibles et profitables ; mais si l'amour est nécessaire pour faire les mariages vraiment heureux, je doute fort...

MONSIEUR MARSANNE.

C'est un enfantillage. Permettez-moi de vous le dire. Si vous croyez que ma fille n'est pas plus heureuse avec M. de Girieu qu'elle ne l'eût été avec son premier mari, vous vous trompez.

LE DOCTEUR.

Je n'ai pas dit qu'il n'y eût aucune exception, et je n'entendais pas parler de madame de Girieu.

MONSIEUR MARSANNE.

Vous reculez... Vous voyez bien... Il m'a suffi d'un exemple pour anéantir vos théories. En général...

LE DOCTEUR.

En général, une femme aime rarement son second mari comme elle a aimé le premier.

MONSIEUR MARSANNE.

Parce que?

LE DOCTEUR.

Parce que le premier... c'était le premier. Un jugement de divorce peut dire : « Le mariage est dissous », ce ne sont que des mots. On enlève bien à la femme le nom de son mari, mais on ne lui enlève pas l'impérissable souvenir des premières révélations. Quoi qu'ait fait le mari divorcé, quoi que dise le juge, quoi qu'écrive le notaire, cela, c'est ce qui ne s'efface pas.

MADAME MARSANNE.

Il serait monstrueux que ce fût vrai. Comment! voilà une jeune fille qui a été séduite, qui se trouve liée à un misérable, et il lui serait à jamais défendu d'aimer, et

tout bonheur serait à jamais perdu pour elle parce qu'elle aurait été une victime!

LE DOCTEUR.

Je ne parle pas du cas d'erreur, surprise des sens et même surprise du cœur. Je dis que lorsqu'entre un homme et une femme il y a eu des années de bonheur et d'intimité, cette femme ne pourra jamais être complètement, définitivement, séparée de cet homme. Et même lorsqu'elle portera le nom d'un autre, elle appartiendra toujours un peu à celui à qui elle se sera donnée pour la première fois. Cette fois-là, si l'on réfléchit bien, c'est la seule fois qu'elle se donne vraiment. Et c'est pourquoi, malgré le divorce, le premier mariage est en réalité indissoluble. Je suis pour la théorie d'un pour une et d'une pour un.

MADAME MARSANNE.

Alors, quand une femme a été trahie... lorsque...

LE DOCTEUR.

Le pardon, toujours le pardon. Nous ne sommes parfaits ni les uns ni les autres. Donc il nous arrive à tous de faire le mal. Donc le mariage n'est possible qu'à l'aide d'incessants pardons mutuels. Dans tous les cas, je voudrais que le divorce ne fût permis qu'aux ménages stériles.

MADAME MARSANNE.

Pourquoi?

LE DOCTEUR.

Pour sauvegarder le droit de l'enfant, le droit du plus faible. Entre deux époux, l'enfant est un lien que la loi ne devrait pas pouvoir briser, et que d'ailleurs elle ne brise pas. Mon opinion, c'est qu'à la rigueur, on peut rompre un mariage : on ne devrait pas pouvoir désunir une famille, laisser aller le père ici, la mère là, et abandonner l'enfant au milieu de ces ruines.

MADAME MARSANNE.

Parfois, cela vaut mieux. Imaginez le sort de l'enfant entre les haines de ses parents.

MONSIEUR MARSANNE.

Oui.

*Sourire.*

LE DOCTEUR.

Peut-être que devant lui... peut-être qu'à cause de lui, on verrait ces haines s'atténuer.

MADAME MARSANNE.

Croyez-vous que le fils de votre ami soit malheureux avec un beau-père comme M. de Girieu?

LE DOCTEUR.

Malheureux... Non. Mais vous savez, madame... on a beau y mettre de la bonne volonté... un père ne se remplace pas.

MADAME MARSANNE.

M. de Girieu est un second père pour le petit Julien.

LE DOCTEUR.

Là encore, le second vaut rarement le premier. Et puis... Il est préférable de n'en avoir qu'un... le vrai.

MADAME MARSANNE.

A votre avis, alors, Laurence aurait dû vivre toute sa vie avec M. Chantrel... avec un mari qui n'a pas cessé de la tromper?

LE DOCTEUR.

Oh! qui n'a pas cessé... Vous savez comme moi...

MADAME MARSANNE.

Mais réfléchissez, docteur, réfléchissez... Rappelez-vous dans quelles circonstances nous avons été réduits à cette douloureuse extrémité du divorce... Rappelez-vous comment Laurence est arrivée ici, quatre ans après son ma-

riage, la tête perdue, presque folle, venant de découvrir l'infamie de son mari.

LE DOCTEUR.

Oh... l'infamie !

MADAME MARSANNE.

Eh oui, l'infamie !... Ce n'est pas une infamie que de reprendre une ancienne ?...

LE DOCTEUR.

Il ne l'a pas « reprise ».

MONSIEUR MARSANNE.

Ne discutons pas cela. Nous avons tous assez souffert et je vous affirme que, son père et moi, nous sommes bien heureux que le divorce nous ait permis de sortir de cette affreuse situation Grâce à Dieu, cela a été mené rapidement... grâce à Dieu .. et à mon mari.

LE DOCTEUR.

Il y a même mis du zèle, M. Marsanne.

MONSIEUR MARSANNE.

Oui. (*Sourire.*) Ce ne serait pas la peine d'être un ancien avoué... Eh bien ! oui comme vous le dites, mon cher docteur, j'y ai mis du zèle, et je m'en vante. Et je revendique hautement la responsabilité de ce que j'ai fait. Oui, c'est moi qui ai poussé Laurence au divorce, car j'étais heureux de lui voir rompre un mariage qu'elle avait contracté presque malgré moi... Elle hésitait, elle, comprenez-vous cela ?... Et c'est moi encore qui l'ai décidée à épouser M. de Girieu, aussitôt les délais révolus... Et j'en suis très fier... Et si c'était à recommencer, j'y emploierais encore toute mon autorité paternelle...

LE DOCTEUR.

Votre autorité paternelle... Je souhaite que vous ne regrettiez jamais d'en avoir usé... Je me rappelle une pensée de Vauvenargues...

MADAME MARSANNE.

Dites-la.

LE DOCTEUR.

La voici. « Les jeunes gens souffrent moins de leurs fautes que de la prudence de leurs parents. »

MONSIEUR MARSANNE, *levant les épaules.*

C'est avec des maximes comme celle-là que l'on prépare les révolutions.

*Il va regarder par la fenêtre, à travers le vitrage.*

MADAME MARSANNE.

Vous connaissez mon mari, docteur, et vous savez bien qu'il n'a fait que son devoir. C'est un homme sage, discret, parlant peu et pensant beaucoup.

LE DOCTEUR.

Son sourire est devenu proverbial.

MADAME MARSANNE.

D'ailleurs, votre ami M. Chantrel a lui-même reconnu ses torts.

LE DOCTEUR.

Il ne faut pas lui en faire reproche.

MONSIEUR MARSANNE.

C'est à vous la voiture qui est en bas ?

LE DOCTEUR.

Oui.

MADAME MARSANNE.

Je vais la faire renvoyer. Vous déjeunerez avec nous.

LE DOCTEUR.

Je ne puis pas, il y a dedans quelqu'un qui m'attend.

MONSIEUR MARSANNE.

Ah !

*Sourire.*

MADAME MARSANNE.

Eh bien ! sans le divorce, ma fille aurait été condamnée

à vivre toute sa vie avec un débauché... Et je me demande quelle éducation un tel homme aurait pu donner à son fils.

LE DOCTEUR.

Vous savez bien, madame, que Raymond n'est pas un débauché...

MADAME MARSANNE.

C'est votre ami, je comprends que vous le défendiez.

LE DOCTEUR.

C'est mon ami, et c'est un honnête homme.

MONSIEUR MARSANNE.

Permettez-moi...

LE DOCTEUR.

Et si vous voulez que je vous dise toute ma pensée, je regrette que vous ayez saisi avec un tel empressement l'occasion de rompre un mariage qui ne vous plaisait pas. Vous avez assumé là une lourde responsabilité.

MONSIEUR MARSANNE.

Non, certes, il ne me plaisait pas et si vous voulez que je vous dise toute la vérité, j'ai été heureux de l'occasion qui nous a permis de...

MADAME MARSANNE.

Ce qui pouvait arriver de mieux à Laurence et au petit Julien c'était de trouver : elle, un mari, lui, un beau-père comme M. de Girieu.

LE DOCTEUR.

Je reconnais que M. de Girieu est un galant homme.

MONSIEUR MARSANNE.

Je crois bien, le fils d'un magistrat ! Le malheur, voyez-vous, le malheur c'est qu'elle ne l'ait pas épousé le premier, c'est qu'elle lui ait préféré M. Chantrel, et qu'elle nous ait pour ainsi dire forcés à consentir à ce mariage. M. Chantrel était sans fortune, ou à peu près.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas un défaut.

MONSIEUR MARSANNE.

A mes yeux, c'en est un.

LE DOCTEUR.

Ensuite, M. Chantrel...

MONSIEUR MARSANNE.

Je sais bien, il possède un domaine en Tunisie, mais ce domaine lui coûte autant qu'il lui rapporte... Et puis, enfin, moi, j'avais le pressentiment qu'il n'arriverait rien de bon de tout cela. (*A madame Marsanne.*) Je te l'ai dit, n'est-ce pas, mon amie?

MADAME MARSANNE.

Hélas!

*Entrent Laurence et M. de Girieu.*

## SCÈNE II

LES MÊMES, LAURENCE, M. DE GIRIEU.

LAURENCE.

Bonjour, docteur.

MONSIEUR DE GIRIEU, *cinquante ans, paraissant davantage.*

Rassurez un peu madame de Girieu, je vous en prie; elle s'alarme pour rien.

LAURENCE, *très émue.*

Lorsqu'il s'agit de son enfant, il n'y a pas de petites inquiétudes pour une mère...

MADAME MARSANNE.

Tranquillise-toi... je vais près de lui.

LAURENCE.

Je ne suis pas contente de mon petit bonhomme, docteur : il a mal dormi, il a été agité, il a rêvé, il m'a appelée; ce matin, il se plaignait d'avoir « bobo partout ». Il a voulu venir cependant, parce qu'il savait qu'il allait voir son père, mais je me reproche de lui avoir cédé. Il tousse un peu.

LE DOCTEUR.

Nous allons l'examiner, et je pense bien pouvoir vous tranquilliser tout à fait. (*Madame Marsanne fait un geste à M. Marsanne qui sourit et la suit. A Laurence.*) Restez!

*Ils sortent avec le docteur.*

## SCÈNE III

LAURENCE, M. DE GIRIEU.

LAURENCE.

Ah! mon Dieu!

MONSIEUR DE GIRIEU, *avec une légère sévérité.*

Ma chère femme, voulez-vous me permettre de vous gronder un peu...

LAURENCE.

A quel propos ?

MONSIEUR DE GIRIEU.

A propos de l'émotion où vous êtes. Je sais combien vous aimez votre enfant et je vous aime de l'aimer beaucoup, mais vous me paraissez manquer de sang-froid dans la circonstance présente. Julien n'a rien, je vous l'affirme, et ce n'est pas un bon moyen de lui donner du caractère que de lui montrer un visage bouleversé à la moindre de ses plaintes. A vous voir si subitement troublée, il s'exagère lui-même son mal, et vous le rendriez malade à

force d'avoir peur qu'il le devienne. Vous savez quelle affection j'ai pour lui. C'est en son nom, c'est par souci de son avenir que je vous parle comme je le fais. (*Souriant.*) Je ne vous demande pas de l'élever en Spartiate, mais, tout de même, il me semble que parfois vous dépassez la mesure, et qu'il se développerait mieux si vous l'étouffiez moins sous des manteaux et des foulards, en un mot, si vous lui donniez une éducation un peu plus virile.

LAURENCE.

Vraiment, mon ami, réfléchissez. Voilà un enfant qui tousse, qui a un peu de fièvre, et vous me reprochez, par le vilain temps qu'il fait...

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je ne parlais pas pour aujourd'hui où son malaise peut justifier des précautions plus grandes. Je vous conseillais moi-même de ne pas l'amener ici aujourd'hui...

LAURENCE.

Vous savez bien sa joie, chaque vendredi, à l'idée de passer la journée avec son père.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Oui, je le sais... (*Un soupir.*) Je faisais allusion, non seulement aux vêtements que vous lui mettez, mais à votre façon d'être en général avec lui. Il y a un mot un peu trivial, mais qui dit bien ce que je veux dire : vous le gâtez.

LAURENCE.

Julien est délicat.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Il l'est si peu que l'autre jour il a « flanqué une superbe volée » au petit Lamiret, lequel a deux ans plus que lui. Julien est un solide gaillard. Seulement vous l'efféminerez en l'élevant dans du coton. Dieu sait, ma chère amie, si je vous comprends...

LAURENCE.

Je n'ai que lui!

MONSIEUR DE GIRIEU, *sérieux.*

Vous n'avez que lui. Oui... (*Un temps.*) C'est justement pour cela qu'il faut en faire un homme.

LAURENCE, *un peu amère.*

Et, selon vous, il n'y a, pour en faire un homme, qu'un moyen, c'est de l'envoyer en pension. C'est là que vous vouliez en venir.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Non. Je ne voulais pas en venir là... Mais vraiment, ma chère amie, n'est-il pas étrange que, lorsque nous abordons cette question, nous ne puissions le faire posément, avec la même réserve que lorsque nous émettons, sur d'autres sujets, des avis opposés? (*Très amoureux.*) Vous savez pourtant bien que je finis toujours par vous céder... Tu le sais bien... Tu comprends, n'est-ce pas, que je n'ai en vue que le bien de ton enfant?

LAURENCE, *lui tendant la main.*

Je vous demande pardon.

MONSIEUR DE GIRIEU, *lui baisant la main.*

Je n'en demandais pas autant.

LAURENCE.

Mais l'idée de le placer dans un pensionnat...

MONSIEUR DE GIRIEU, *très doucement.*

Je sais. Il faudra tôt ou tard vous y faire, cependant, à cette idée-là. Dans son intérêt, je vous le répète.

LAURENCE.

Ne pouvons-nous lui donner à la maison les professeurs qu'il faudra?

MONSIEUR DE GIRIEU.

Cela ne vaudra pas l'éducation en commun. Tout ce petit monde qui l'entourerait est réellement un petit

monde. On commence là l'expérience de la vie, et l'on se trouve mieux armé plus tard que si la tendresse jalouse d'une mère vous a épargné cet apprentissage des rapports sociaux. Il ne faut pas, ma chère Laurence, aimer votre enfant que pour vous ; il ne faut pas seulement songer à ses gentillesses, si réjouissantes à regarder, à ses caresses, si douces à recevoir. Il ne faut pas penser seulement au plaisir que vous éprouvez à l'avoir sans cesse auprès de vous. Il faut vous préoccuper de son avenir et le préparer, cet avenir, dès maintenant... Qui vous dit, ma chère amie, qu'il ne vous reprocherait pas un jour l'égoïsme de votre tendresse?

LAURENCE.

L'égoïsme!... Dites que je ne l'aime pas.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Non. Mais je dis que vous ne l'aimez pas... bien. Vous ne voyez pas ses défauts...

LAURENCE.

Des défauts, un bébé de cinq ans!

MONSIEUR DE GIRIEU.

Six dans quelques jours.

LAURENCE.

Si vous voulez... Quels défauts lui avez-vous découverts?

MONSIEUR DE GIRIEU.

Rassurez-vous, ils ne sont ni nombreux ni graves... Mais enfin, il a des défauts, comme tous les enfants... il n'est pas autrement qu'un autre, n'est-ce pas?

LAURENCE, *refermée.*

Pour moi, si.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Allons, ne parlons plus de cela. Je ne puis dire un mot sans que vous le preniez en mauvaise part. (*Souriant.*) J'ai tort. Etes-vous contente?

LAURENCE.

C'est qu'on croirait aussi que vous tenez à me contredire en tout. Julien n'est pas un enfant ordinaire, il est beaucoup plus intelligent que les enfants de son âge. Vous êtes le seul à ne pas le reconnaître. Je ne sais pas, vraiment, ce que vous avez contre lui. Ah! si c'était votre fils, vous me comprendriez!

MONSIEUR DE GIRIEU, *grave, après un silence.*

Oui. (*Un nouveau silence.*) Ma chère femme, voulez-vous que nous parlions sérieusement, seulement pendant deux minutes? Lorsque je vous ai épousée, je vous ai promis de veiller sur Julien comme s'il était mon propre enfant. C'est parce que je tiens ma promesse que je vous parle comme je viens de vous parler. Je vous donne ma parole d'honneur que c'est pour cela, et rien que pour cela. En m'exposant à votre mauvaise humeur, en me donnant à moi-même le chagrin de vous contrarier sur ce point, c'est mon devoir que j'accomplis. Mais je n'entends pas forcer votre volonté, et, maintenant que je vous ai donné mes raisons, vous ferez ce que vous voudrez, et ce sera bien fait.

LAURENCE.

Je vous promets de réfléchir sérieusement à ce que vous m'avez dit, et d'y réfléchir avec le désir de vous contenter. Mais ne dites pas que Julien a des défauts.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Il en a cependant.

LAURENCE.

Vous êtes sévère pour lui, très sévère, et presque injuste.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Soit.

LAURENCE.

Tout le monde m'en fait des compliments.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vos parents.

LAURENCE.

Mes parents... et d'autres. Ce n'est pas au dehors qu'on l'élèverait mieux.

MONSIEUR DE GIRIEU.

C'est votre avis.

LAURENCE.

Je n'entends pas exprimer le vôtre. Enfin, puisqu'il faut tout vous dire, vous savez bien qu'il y a une raison définitive de ne pas l'envoyer en pension. Son père est d'avis qu'il y a lieu d'attendre encore.

MONSIEUR DE GIRIEU, *piqué.*

Je l'ignorais, en effet, cela tranche tout. Et je me suis mêlé de ce qui ne me regardait pas.

LAURENCE.

Comme vous me répondez! Georges, vous n'aimez pas cet enfant.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Moi?

LAURENCE, *un peu exaltée.*

Non, vous ne l'aimez pas! Vous ne vous en rendez peut-être pas compte vous-même, mais j'ai la clairvoyance d'une mère et je sens bien que chaque jour vous prenez de l'aversion contre lui. Mon Dieu, je sais que je suis un peu bêbête quand je lui parle, quand je joue avec lui, et vous qui m'entendez et me regardez de sang-froid, cela doit en effet vous paraître puéril ; si vous l'aimiez vous trouveriez cela charmant. Mais tout ce qu'il fait, vous l'interprétez à son désavantage. Vous ne lui parlez plus guère que pour lui adresser des remontrances. Vous êtes sans indulgence pour ses moindres fautes. De jour en jour, vous vous éloignez davantage de lui. Peut-être, encore une fois, ne vous en apercevez-vous pas, mais ce que je vous dis est vrai. Vous lui voudriez la gravité d'un

enfant de dix ans. Au moindre bruit qu'il fait, vous froncez les sourcils. Ce n'est pas exact? Dimanche... tenez, dimanche, il était venu jouer dans le salon; vous lui avez demandé de se taire, il s'est tu; puis, comme après un moment il a recommencé, vous l'avez repoussé durement, et vous êtes sorti... Un autre jour... cela je ne vous l'ai jamais dit... j'étais dans votre bureau, nous rentrions et tout en défaisant mon chapeau devant la glace je voyais tous vos mouvements sans que vous vous en doutiez. Vous avez trouvé sur votre table je ne sais plus quel jouet qu'il avait oublié là; votre bouche est devenue méchante et vous avez jeté ce jouet avec colère. Je suis allée dans ma chambre pour ne pas pleurer devant vous. Vous vous rappelez; c'est un jour où vous m'avez trouvée les yeux rouges et où vous m'avez si longuement questionnée. Ce sont des petits faits sans importance, mais c'est par ces petits faits que se trahissent les sentiments, et j'en ai assez pour être certaine que vous ne l'aimez pas.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je vous assure, Laurence...

LAURENCE.

Je le reconnais, vous avez lutté contre vous-même, et vous avez fait tous vos efforts pour tenir votre promesse d'avant notre mariage, et peut-être croyez-vous, de bonne foi, accomplir votre devoir, comme vous le disiez. Mais une aversion instinctive grandit en vous et, si vous voulez envoyer l'enfant en pension, ce n'est pas pour lui, c'est pour vous, parce que vous ne pouvez plus le supporter auprès de vous. Il est resté pour vous un étranger.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Ce que vous me dites me trouble et me cause le plus profond chagrin. J'ai peur que vous ayez raison, Laurence, et qu'en effet, je n'aime pas votre enfant... Oui... vous avez vu clair en moi mieux que moi-même. Je ne l'aime

pas. Cela s'est fait peu à peu... et maintenant je vois comment... Depuis près d'un an que nous sommes mariés, je n'ai eu, avec vous, qu'une difficulté sérieuse, le jour où j'ai voulu, — dans votre intérêt et dans le vôtre — punir votre fils qui vous avait désobéi. Vous avez pris sa défense avec emportement et vous aviez, en me parlant, des yeux que je ne vous connaissais pas. Votre voix même était changée. C'est de ce jour-là que cela a commencé. Ce qui est arrivé est un peu de votre faute. Tous mes efforts ont été découragés. Vous aviez depuis longtemps cette idée fixe que j'étais sans affection pour lui, et toutes mes tentatives, vous les avez mal interprétées, toutes se sont heurtées à vos soupçons ou à l'autorité de M. Chantrel. Il est encore une chose qui m'a éloigné de lui... là, vous aviez raison, cependant, et certes ce n'est pas un reproche que je vous adresse. Mais résolument j'ai pris le parti de ne pas m'attacher à lui parce que j'ai senti que je ne pouvais espérer avoir jamais son affection.

LAURENCE.

Pourquoi?

MONSIEUR DE GIRIEU, *après un long silence et à mi-voix.*

Je n'ose pas vous dire... Vous lui faites trop aimer son père.

LAURENCE.

Quelle mère serais-je si j'agissais autrement? Cela n'est-il pas mon devoir?

MONSIEUR DE GIRIEU.

Si. Mais avant peu, cette affection provoquera fatalement dans le cœur de votre fils une grandissante aversion contre moi. Instinctivement déjà, il me repousse.

LAURENCE, *sans conviction.*

Cela n'est pas.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vous savez bien que si.

LAURENCE.

Que puis-je faire à cela.

MONSIEUR DE GIRIEU, *avec émotion.*

Rien. C'est le malheur de notre situation.

LAURENCE.

Quand vous m'avez épousée, vous n'ignoriez pas que tout cela était fatal !

MONSIEUR DE GIRIEU, *très ému.*

Je me suis trompé moi-même. Aussi, je ne vous reproche rien. Seulement, malgré tout mon amour pour vous, malgré tous les efforts que je fais pour oublier..., je ne suis qu'un homme et je ne puis m'empêcher de souffrir, lorsque je vous entends parler à votre fils, de celui à qui je vous ai reprise (*Baissant la voix.*) et dont, à mon gré, vous...

LAURENCE.

Moi?...

MONSIEUR DE GIRIEU.

J'ai honte de ce sentiment, mais je ne puis l'éloigner de moi... Je vous l'avoue en rougissant... Je souffre de vous entendre lui parler de ce père avec tant d'indulgence et de bonté... vous lui en dites trop de bien... Je sais... vous vous cachez... Ah! Laurence! mesurez à ce détail l'étendue de notre misère et la profondeur de ma souffrance... je vais écouter à la porte de votre chambre, le matin, lorsque vous êtes seule avec lui! (*Un temps.*) Et puis...

LAURENCE.

Parlez. Puisque nous avons abordé ce sujet, il importe que nous disions tout.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Eh bien...

LAURENCE.

Eh bien ?

MONSIEUR DE GIRIEU.

Eh bien!... c'est parce que je vous aime passionnément que je ne puis aimer cet enfant.

LAURENCE.

Je ne vous comprends pas.

MONSIEUR DE GIRIEU, *d'une voix sourde, avec la plus grande émotion.*

Il *lui* ressemble trop. (*Un temps.*) Ecoutez, Laurence, et pardonnez-moi si je vous fais de la peine. Ma douleur est assez grande pour me servir d'excuse. Mais je veux que vous me compreniez bien. Je vous le répète, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'aimer... j'y serais parvenu peut-être... mais de par la loi, de par le droit naturel, son père a gardé sur lui une autorité qu'il ne manque pas d'exercer... Je souffre de voir qu'un étranger peut intervenir entre nous, et imposer sa volonté dans notre propre maison.

LAURENCE.

Celui que vous appelez un étranger n'en est pas un pour cet enfant.

MONSIEUR DE GIRIEU, *sans dureté, mais avec une profonde tristesse.*

Et à entendre comment vous le défendez, je me demande s'il en est suffisamment devenu un pour vous.

LAURENCE.

Georges!

MONSIEUR DE GIRIEU, *douloureusement.*

Je suis malheureux, Laurence! Je vous ai épousée pour vous avoir, vous, et non pour subordonner mon existence à cet enfant d'un autre! C'est lui le maître, ce sont ses caprices, ses besoins, si vous voulez, qui règlent nos sorties, nos voyages, nos heures de tête-à-tête. Je suis son esclave, voilà la vérité. Cela ne peut durer! Trop longtemps déjà, trop longtemps, je vous dis, j'ai vu entre

nous ce portrait animé de l'homme qui vous a eue à lui et dont je suis férocement jaloux. Cet enfant allant et venant dans la maison, c'est pour moi une souffrance aiguë. Chaque fois que mes regards s'arrêtent sur lui, il s'évoque en moi de douloureux souvenirs et je pense au père, à votre intimité de jadis, aux baisers que vous avez donnés... Pour tout dire, en un mot, cet enfant est la preuve vivante de l'amour que vous avez eu pour un autre, pour un autre qui est vivant, et qui vit avec des souvenirs et des secrets qui sont les mêmes secrets et les mêmes souvenirs que les miens. Non ! je ne veux pas, à chaque instant de ma vie, avoir cette preuve-là devant moi... Tenez, l'autre jour, je regardais M. Chantrel... c'est effrayant... ses yeux !... ce sont les mêmes yeux, les mêmes ! Non, ayez pitié de moi, Laurence ! Je vous aime tant, moi, je vous aime tant.

LAURENCE, *comme à elle-même.*

Ce n'est pas ainsi que j'aurais voulu être aimée.

*Entrent le docteur, M. et madame Marsanne.*

## SCÈNE IV

LAURENCE, MONSIEUR DE GIRIEU, LE DOCTEUR, MONSIEUR MARSANNE, MADAME MARSANNE.

LAURENCE.

Eh bien ?

LE DOCTEUR, *sérieux.*

Il n'y a là probablement qu'un peu de grippe. Ce sera sans doute l'affaire de deux ou trois jours. (*A Laurence.*) Tranquillisez-vous, madame ; allez auprès de lui en attendant l'ordonnance que je vais écrire, utilisez la pharmacie de voyage de M. Marsanne ; faites prendre à l'en-

fant le vomitif que j'ai indiqué... Un bon somme par là-dessus et j'espère que demain il n'y paraîtra plus.

LAURENCE.

Vraiment?

LE DOCTEUR.

C'est probable.

LAURENCE.

Merci, docteur.

*Elle sort.*

## SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* LAURENCE.

LE DOCTEUR, *inquiet.*

Il n'y a rien de grave, mais il faut cependant prendre quelques précautions. Je vous conseille de garder le petit Julien ici jusqu'à ce qu'il soit remis sur pied.

MADAME MARSANNE, *inquiète.*

Est-il si sérieusement atteint qu'on ne puisse le transporter?

LE DOCTEUR.

Mon Dieu... Il pleut, il fait un peu froid, et il vaut mieux pécher par excès de prudence.

MONSIEUR MARSANNE.

Certainement.

LE DOCTEUR.

Monsieur de Girieu, j'ai une prière à vous adresser.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Faites.

LE DOCTEUR.

Vous savez que j'étais venu chercher le petit Julien pour

le conduire à son père. Afin de profiter de tout le temps qui lui est accordé, Raymond m'avait accompagné. Il m'attend en bas. Il ne peut être question de faire sortir le bébé. Si je descends seul, si je dis à mon ami pourquoi je descends seul, il va être dans une angoisse mortelle. Vous le savez, monsieur, il adore son fils. Nous sommes ici chez les parents de madame de Girieu, dans une maison tierce : ma demande ne sera donc ni incorrecte, ni déplacée. Je fais appel à votre bon cœur, et je vous prie de m'autoriser à conduire mon ami auprès du berceau de son enfant.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vous ne réfléchissez pas à ce que vous me demandez, monsieur.

LE DOCTEUR.

Si monsieur et madame Marsanne acceptent, vous ne vous y opposerez pas, j'en ai la certitude.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Mais moi...

LE DOCTEUR.

Je n'ajouterai qu'un mot qui vous décidera : M. Raymond Chantrel, bien qu'il n'exerce pas, a fait des études médicales très avancées et je ne serais pas fâché d'avoir son opinion.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Et si je refusais ?

LE DOCTEUR.

Tout homme et toute femme de cœur vous reprocheraient d'avoir refusé.

MONSIEUR DE GIRIEU, *après un silence.*

Oui, on me le reprocherait. Allez, monsieur.

LE DOCTEUR.

Merci.

## SCÈNE VI

MONSIEUR DE GIRIEU, MONSIEUR MARSANNE, MADAME MARSANNE, *puis* LAURENCE.

MADAME MARSANNE.

Le docteur a l'air plus inquiet qu'il ne veut le dire.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Au contraire, je crois qu'il est porté à s'exagérer le mal.

MADAME MARSANNE.

Vous savez que nous avons en lui la plus grande confiance... Nous lui avons vu faire des choses admirables. (*A M. Marsanne.*) N'est-ce pas, mon ami ?

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vraiment, monsieur Marsanne, vous devriez gronder un peu Laurence sur la façon dont elle élève son enfant.

MONSIEUR MARSANNE, *après un sourire.*

C'est très délicat.

MADAME MARSANNE.

Ne pouvez-vous pas, vous-même?...

MONSIEUR DE GIRIEU.

La loi n'accorde pas l'exercice de la puissance paternelle au second mari d'une femme divorcée.

MONSIEUR MARSANNE.

Si l'on m'avait écouté, au moment où Laurence s'est remariée, on aurait donné la garde de l'enfant à des tiers.

MONSIEUR DE GIRIEU.

J'en ai parlé à Laurence, vous le savez bien, mais elle n'a pas voulu se séparer de lui.

MADAME MARSANNE, *à son mari.*

Tu aurais dû l'exiger.

MONSIEUR MARSANNE.

Une seule personne avait qualité pour demander au tribunal que la garde de l'enfant fût enlevée à la mère; cette personne, c'était M. Raymond Chantrel, mais de même que pendant l'instance en divorce M. Chantrel a laissé prononcer le divorce contre lui sans vouloir se défendre, de même, dans cette circonstance, il a tenu à ne contrarier en rien la volonté de sa... la volonté de Laurence. On ne peut lui en vouloir de cela.

*Entre le docteur Moissac.*

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Monsieur, mon ami Raymond Chantrel vous demande un moment d'entretien.

MONSIEUR DE GIRIEU.

A moi. Que me veut-il?

LE DOCTEUR.

Il vous le dira lui-même.

MADAME MARSANNE.

Est-ce que le petit est en danger?

LE DOCTEUR.

En danger immédiat, non, madame.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je n'ai pas à voir M. Chantrel.

LE DOCTEUR.

Je vous supplie de l'écouter.

MADAME MARSANNE.

Faites ce que dit le docteur, mon cher monsieur...

MONSIEUR DE GIRIEU.

Eh bien, finissons-en : qu'il vienne.

LE DOCTEUR.

C'est seul à seul qu'il veut causer avec vous.

MADAME MARSANNE.

Mon ami...

*Ils sortent.*

MONSIEUR MARSANNE.

Laissons-les.

LE DOCTEUR, *après avoir sonné au domestique.*

Veuillez dire à M. Chantrel, qui est là, que M. de Girieu l'attend. (*A M. de Girieu.*) Monsieur, le petit Julien est atteint d'une pneumonie grippale.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Alors, c'est grave ?

LE DOCTEUR.

Très grave.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Dangereux ?

LE DOCTEUR.

Si les choses allaient au plus mal, l'enfant pourrait être enlevé en deux ou trois jours.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Mais, docteur, ce n'est pas possible !

LE DOCTEUR.

Le diagnostic ne laisse aucun doute. (*Entre Raymond.*) Voici M. Chantrel.

*Le docteur sort.*

## SCÈNE VIII

RAYMOND, MONSIEUR DE GIRIEU.

RAYMOND, *très ému.*

Monsieur.., voici ce qui se passe... le docteur vous a dit... mon fils est gravement malade... Alors, je reste auprès de lui... Je... (*Il ne peut plus parler.*) Je vous demande pardon.,.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vous restez auprès de lui ?...

RAYMOND.

Oui... Je viens prier M. Marsanne... et vous... de le permettre...

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je ne comprends pas. Vous voulez rester auprès de lui... Combien de temps ?

RAYMOND.

Mais... jusqu'à ce qu'il soit hors de danger...

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vraiment !...

RAYMOND.

Je ne puis partir, m'en aller au dehors, chez moi, reprendre ma vie ordinaire, pendant que mon enfant... Est-ce que vous ne comprenez pas cela?

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je comprends ce que vous pouvez souffrir, monsieur, et je vous le dis très sincèrement et très nettement : je voudrais vous donner la consolation que vous me demandez, je voudrais faire ce sacrifice à votre douleur, mais cela ne m'est pas possible.

RAYMOND.

Parce que?

MONSIEUR DE GIRIEU.

Parce que madame de Girieu va vouloir, elle aussi, rester auprès de son enfant. Elle est la mère, elle, et je ne songerai pas à l'empêcher de faire son devoir. Votre place n'est pas à côté d'elle.

RAYMOND.

Même si notre enfant mourant est entre elle et moi?

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je n'ai rien à ajouter.

RAYMOND.

Mais vous n'avez pas compris...

MONSIEUR DE GIRIEU.

Si... Je regrette...

RAYMOND.

Il faut que vous ayez le cœur bien dur. Il faut que votre égoïsme soit bien grand pour me répondre comme vous le faites. Je vous plains, monsieur.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je n'ai que faire de votre pitié.

RAYMOND.

Je vous plains, je vous dis... Il y a, là, un bébé de six ans qui se débat dans la fièvre et sous la menace de l'asphyxie; il y a une mère en larmes et un père affolé. Cela, vous le voyez, vous le voyez devant vos yeux; et, lorsque ce père et cette mère vous demandent de ne pas les séparer de leur petit, de ce petit malheureux, qu'ils n'ont peut-être plus que quelques jours à voir, vous ne comprenez pas ce qu'ils vous disent; leur douleur n'éveille rien en vous. Vous restez insensible, vous n'avez que des rancunes mesquines et des inquiétudes outrageantes. Nous vous demandons le droit de pleurer auprès

de ce berceau... vous, vous refusez, et pourquoi?... parce que vous êtes jaloux.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Peut-être.

RAYMOND.

C'est de la cruauté.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je n'ai de cruauté ni pour madame de Girieu, à qui je faciliterai dans la plus large mesure l'accomplissement de son devoir de mère, ni pour son enfant dont je souhaite de tout mon cœur la prompte guérison. Cela ne doit pas vous surprendre. Vous voulez que je vous dise tout? Eh bien! vous avez deviné : je suis jaloux. Je ne veux pas qu'entre ma femme et vous, il y ait des émotions communes : je ne veux pas que vous et elle, vous souffriez les mêmes inquiétudes, ni que vous ayez les joies des mêmes espérances. Allez-vous-en, monsieur.

RAYMOND.

Je ne puis pas m'en aller.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je vous dis que vous ne resterez pas ici...

RAYMOND.

Vous oubliez que vous n'êtes pas ici chez vous et que cette autorisation que j'étais venu vous demander, je puis l'obtenir de monsieur et madame Marsanne.

MONSIEUR DE GIRIEU.

S'ils vous la donnent, j'emmènerai l'enfant chez moi.

RAYMOND.

Au risque de... (*Ému.*) Mettez-vous à ma place... Songez : si c'était votre fils!

MONSIEUR DE GIRIEU.

Il n'est pas mon fils, et vous n'avez rien négligé pour que je ne l'oublie pas.

RAYMOND.

Ce que je réclame, ce n'est pas une grâce, c'est l'exercice de mes droits, les droits du père qui...

MONSIEUR DE GIRIEU.

Ces droits, vous les avez perdus.

RAYMOND, *animé.*

Ces droits-là, monsieur, il n'y a pas de faute, si grave qu'elle soit, qui puisse me les enlever. Malgré vous, je reste, vous m'entendez, n'est-ce pas? je reste! Et nous verrons bien si vous aurez le pouvoir et le courage d'amener ici la police pour m'arracher du berceau où souffre mon enfant ou si vous oserez, au risque de le tuer, l'emmener, lui, par les rues froides, jusqu'à chez vous. Cela vous ne le ferez pas, je vous affirme que vous ne le ferez pas!

*Longue scène muette : la porte de la chambre du petit Julien s'entr'ouvre doucement. Paraît Laurence, un papier à la main. Les deux hommes se séparent et fixent les yeux sur elle. Elle regarde longtemps vers l'intérieur de la chambre qu'elle vient de quitter, puis ferme la porte avec mille précautions pour ne pas faire de bruit. Geste de grande douleur. Elle descend en scène. Elle est fort émue, mais sans larmes, sans gestes maintenant, et la figure grave... Très simplement, elle va droit à Raymond.*

## SCÈNE IX

RAYMOND, LAURENCE, MONSIEUR DE GIRIEU.

RAYMOND, *à Laurence, très simplement.*

Eh bien?

LAURENCE, *de même.*

Il vient de s'endormir.

RAYMOND, *toujours simplement.*

La fièvre?

LAURENCE, *de même.*

Toujours.

RAYMOND.

A-t-on mis un thermomètre?

LAURENCE.

Oui.

RAYMOND.

Combien?

LAURENCE.

Trente-neuf.

RAYMOND.

La toux?

LAURENCE.

Incessante. La respiration difficile.

RAYMOND.

Le visage toujours congestionné?

LAURENCE.

Oui.

RAYMOND.

Le docteur vous a donné son ordonnance?

LAURENCE.

Je venais vous la montrer. Je ne comprends pas bien ceci.

*Ils sont très près l'un de l'autre, regardant tous deux l'ordonnance que tient Raymond.*

RAYMOND, *lisant.*

« Tenir la température égale dans la chambre du malade ».

LAURENCE.

Bien.

RAYMOND, *lisant.*

« Envelopper les jambes de ouate et recouvrir de taffetas gommé... » Je vais le faire moi-même dès qu'il sera réveillé. Vous direz qu'on me prévienne.

LAURENCE, *à Raymond.*

Qu'est-ce qu'il faudra lui donner à boire? J'ai oublié de le demander et il a soif.

RAYMOND.

De la mauve.

LAURENCE.

Il ne l'aime pas, je crois.

RAYMOND.

Si, si... Vous vous rappelez, lorsqu'il a eu la rougeole.

LAURENCE.

Oui, oui!... Avons-nous été inquiets, là, encore!

RAYMOND.

Il la boit volontiers... Vous vous rappelez bien?

LAURENCE.

Oui, je me rappelle, en effet... Alors, de la mauve... Relisons l'ordonnance : je n'ai rien oublié?... Sinapismes... La ouate, c'est vous qui vous en occupez. Moi, je vais faire le sirop. Ensuite... d'heure en heure... une cuillerée à café de la potion suivante ..

*Le rideau baisse pendant qu'elle continue. M. de Girieu est sorti lentement sur les derniers mots.*

# ACTE DEUXIÈME

Même décor.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

MADAME MARSANNE, MONSIEUR MARSANNE, UNE FEMME DE CHAMBRE, *puis* UNE RELIGIEUSE. *La nuit. Les rideaux des fenêtres sont fermés. Une lampe, posée sur la table du milieu, éclaire seule la scène. Un journal plié en quatre et posé c ntre l'abat-j ur empêche la lumière d'arriver aux yeux de M. Marsanne, qui dort sur une chaise longue, à droite, en ronflant légèrement. Madame Marsanne, assise auprès de la table, à gauche, grave, réfléchit. Entre une femme de chambre, Louise, par la porte du fond à droite.*

LOUISE.

Madame demande si le médecin est arrivé.

MADAME MARSANNE.

Elle n'y pense pas. M. Chantrel est parti pour le chercher il y a à peine un quart d'heure; il ne peut pas être ici avant la demie, en mettant les choses au mieux.

LOUISE.

C'est ce que j'ai dit à Madame. Mais Madame est dans

un tel état... Madame va se rendre malade, c'est sûr. Voilà la troisième nuit qu'elle passe.

MADAME MARSANNE.

Et celle-ci a été plus terrible que toutes les autres.

LOUISE.

Oui. Deux fois nous avons cru que c'était fini... Et maintenant encore... (*Soupir.*) Si elle pouvait pleurer, ça la soulagerait, mais elle reste là... tenant toujours la main de M. Julien dans la sienne... comme pour l'empêcher de partir.

MADAME MARSANNE, *à elle-même.*

Pauvre Laurence!... Est-ce qu'on n'a pas entendu une voiture?

LOUISE, *allant à la fenêtre.*

Non, madame... Il fait jour, madame, grand jour, déjà.

MADAME MARSANNE.

Alors, ouvrez les rideaux. (*Louise obéit. Lumière.*) Et emportez la lampe, ma bonne Louise.

*Louise sort avec la lampe. Madame Marsanne pleure. Entre la religieuse.*

LA RELIGIEUSE.

Ne pleurez plus, madame. Je crois pouvoir vous annoncer une grande et heureuse nouvelle.

MADAME MARSANNE.

Dites, ma sœur, dites...

LA RELIGIEUSE.

L'enfant est sauvé.

MADAME MARSANNE.

Comment pouvez-vous savoir?...

LA RELIGIEUSE.

J'en ai déjà tant vu, de ces pauvres petits êtres, que je

ne m'y trompe pas... La détente... la défervescence, comme dit le docteur, commence à se produire et les symptômes de cette nuit qui nous ont tant effrayés, étaient les dernières menaces du mal.

MADAME MARSANNE.

Ah! si vous disiez vrai, ma sœur!...

*Elle se dirige vers la chambre de Julien.*

LA RELIGIEUSE.

Laissez-le, Madame. Il vient à peine de s'endormir, ne faites pas de bruit... Vous pouvez me croire... et je vous assure que je suis bien contente... pour Monsieur et pour Madame... (*Sur un regard interrogatif de madame Marsanne.*) pour le père et pour la mère. Lorsque Monsieur va rentrer, comme il va être heureux! Je vous disais que j'avais bien souvent assisté à de semblables douleurs, puisque notre ordre fournit des gardes et que c'est moi qu'on envoie de préférence lorsqu'il s'agit d'un enfant.

MADAME MARSANNE.

Pourquoi vous?

LA RELIGIEUSE.

Je n'ai pas à le savoir. C'est notre Mère qui commande... et naturellement j'obéis... (*Reprenant.*) Eh bien! jamais peut-être je n'ai vu une énergie aussi grande que celle de Monsieur... Les sanglots, dans ces moments-là, c'est souvent un signe de faiblesse plus qu'une marque de douleur... Monsieur n'a pas de larmes, mais...

MADAME MARSANNE.

Oui... Et ma pauvre Laurence?

LA RELIGIEUSE, *très simplement.*

Oh! les mères, Madame, on n'en parle pas : elles sont toutes pareilles!

MADAME MARSANNE.

Comme vous dites cela, ma sœur !... Et comment, vous, si jeune, êtes-vous là où vous êtes?

LA RELIGIEUSE.

Excusez-moi, Madame, notre règle nous défend de parler de nous-mêmes. (*Un temps.*) J'ai dit à Madame votre fille combien j'étais rassurée, maintenant : elle ne veut pas me croire.

MADAME MARSANNE.

Songez que depuis trois jours, elle vit avec cette pensée que Dieu va peut-être lui prendre son enfant. Sera-t-elle heureuse, lorsque le docteur...

LA RELIGIEUSE.

Je crois bien ! Monsieur et Madame...

MADAME MARSANNE, *embarrassée.*

Ma sœur... Il faut que je vous avertisse... Ne dites pas Monsieur et Madame en parlant du père et de la mère du petit Julien. Ma fille est divorcée...

LA RELIGIEUSE.

Divorcée ?

MADAME MARSANNE.

Oui, M. Chantrel ne lui est plus rien...

LA RELIGIEUSE.

Plus rien !... le *père !...* Oh ! Madame, quand on est le père et la mère du même enfant, est-ce qu'on peut jamais n'être plus rien l'un à l'autre... Je ne comprends pas...

LOUISE, *entrant.*

Le docteur vient d'arriver. Il vous demande, ma sœur, vous seule.

*La religieuse sort.*

## SCÈNE II

MONSIEUR MARSANNE, MADAME MARSANNE.

MONSIEUR MARSANNE, *s'éveillant.*

Ah!

MADAME MARSANNE.

Tu as dormi un peu.

MONSIEUR MARSANNE.

Moi? Je n'ai pas fermé l'œil...

MADAME MARSANNE.

Si. Tu t'es assoupi un moment .. j'ai même mis le journal devant la lampe, pour que la lumière ne t'éveille pas... je t'ai bien vu.

MONSIEUR MARSANNE.

Ça m'étonne.

MADAME MARSANNE.

Raymond .. M. Chantrel, je veux dire, est allé chercher le docteur qui vient d'arriver. La sœur affirme qu'il y a beaucoup de mieux.

MONSIEUR MARSANNE, *sourire.*

Je t'avais bien dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter. *(Il se retire de sous la couverture de voyage et ôte le châle dont il était entouré.)* M. Chantrel va revenir?

MADAME MARSANNE.

Naturellement.

MONSIEUR MARSANNE.

Et M. de Girieu?

MADAME MARSANNE.

M. de Girieu enverra sans doute prendre des nou-

velles comme il l'a fait trois fois par jour depuis que l'enfant est ici... je me demande pourquoi il n'est pas venu lui-même.

MONSIEUR MARSANNE.

Tu en es surprise?

MADAME MARSANNE.

Surprise et peinée.

MONSIEUR MARSANNE.

Tu as tort. M. de Girieu a été correct comme toujours... c'est tout naturel, d'ailleurs, puisqu'il est le fils d'un magistrat. Nous ne le reverrons que lorsque Julien sera hors de danger.

MADAME MARSANNE.

Moi, je crois que la présence de... de M. Chantrel le contrarie beaucoup.

MONSIEUR MARSANNE.

C'est possible... Mais pouvions-nous faire autrement que de le supporter, lui, le père, avec ta sensiblerie et ton exagération.

MADAME MARSANNE.

Si tu croyais que ce n'était pas bien, pourquoi n'as-tu rien dit?

MONSIEUR MARSANNE.

C'était à toi de comprendre.

MADAME MARSANNE.

Je ne vois pas, d'ailleurs, en quoi M. de Girieu pourrait se formaliser. M. Chantrel a été ce qu'il devait être. Laurence et lui n'ont pas échangé une parole qui n'ait rapport aux soins à donner à l'enfant. Je suis entrée vingt fois dans sa chambre : il m'est arrivé d'y demeurer de longues heures: tous deux paraissaient ne point se voir; chacun n'avait d'yeux que pour le pauvre petit.

MONSIEUR MARSANNE.

Si je ne me suis pas opposé à la présence de M. Chantrel c'est que je savais qu'il en serait ainsi.

MADAME MARSANNE.

Et pourtant...

MONSIEUR MARSANNE.

Et pourtant, quoi? Laurence n'a rien oublié.

MADAME MARSANNE.

Je le pense bien, mais...

MONSIEUR MARSANNE.

Rien oublié ni rien pardonné. De son côté, M. Chantrel ne pardonnera pas plus à Laurence son second mariage que celle-ci ne lui pardonnera sa trahison. Moi aussi, je les ai observés pendant ces trois jours, et je puis t'affirmer que leur réserve mutuelle provenait de leur aversion réciproque plus que de toute autre chose.

MADAME MARSANNE.

Ce doit être vrai, puisque tu le dis... Cependant la sœur m'a dit, là, tout à l'heure, une parole qui m'a frappée.

MONSIEUR MARSANNE.

Que t'a-t-elle dit?

MADAME MARSANNE.

Elle m'a dit ceci : « Quand on est le père et la mère du même enfant, on ne peut jamais n'être plus rien l'un à l'autre. »

MONSIEUR MARSANNE.

Elle a raison; mais on peut être des ennemis. Crois-moi, Laurence et Raymond étaient deux ennemis séparés par un berceau.

MADAME MARSANNE.

Si tu en es certain...

*Entre le docteur rayonnant.*

## SCÈNE III

LES MÊMES, LE DOCTEUR, *puis* LAURENCE.

LE DOCTEUR.

En bien ! on ne rit pas ici ?

MONSIEUR *et* MADAME MARSANNE.

Comment ? Pourquoi ?

LE DOCTEUR.

Vous ne savez donc rien ? Notre gaillard est tiré d'affaire.

MONSIEUR *et* MADAME MARSANNE.

Oui ! Vraiment ! docteur ?

LE DOCTEUR.

Ouf ! Je puis bien vous avouer maintenant que j'ai été terriblement inquiet... Où est Raymond ?

MONSIEUR *et* MADAME MARSANNE.

Il est allé vous chercher... le petit était plus mal...

LE DOCTEUR

Lorsqu'il va rentrer, mon ami Raymond, il va avoir une fière joie... Ah ! il n'y a pas besoin d'être médecin pour savoir où nous en sommes. Tout à l'heure, rien qu'en ouvrant la porte de la chambre, j'ai vu de loin notre petit bonhomme avec une figure toute autre. La coloration violacée avait disparu ; les pauvres petites ailes du nez ne battaient plus. Je me suis approché : la main était fraîche, la fièvre tombée, et le bébé dormait. Dans quinze jours, il jouera au cerceau... Allez le voir... mais doucement... Voici madame de Girieu ; elle n'en croyait pas son bonheur...

LAURENCE.

Je n'ose pas encore trop me réjouir...

LE DOCTEUR, *à M. et madame Marsanne.*

Allez, allez... Vous verrez le changement depuis hier soir... Vous savez, on peut dire du mal des médecins tant qu'on voudra; il y en a encore beaucoup qui, à ma place, seraient aussi heureux que je le suis... et je suis content, je vous en donne ma parole!

*M. et madame Marsanne sortent à droite.*

## SCÈNE IV

### LAURENCE, LE DOCTEUR.

LAURENCE, *au comble de l'émotion.*

Vraiment, docteur, vous croyez que maintenant...

LE DOCTEUR.

Je vous ai déjà dit qu'avant quinze jours il jouerait au cerceau... Ce n'est pas à vous... ça ne fait rien... Je vous le répète... avant quinze jours, il jouera au cerceau...

LAURENCE.

Je ne peux pas encore me réjouir...

LE DOCTEUR.

Naturellement... On ne passe pas tout à coup de l'effroyable inquiétude où vous étiez à la tranquillité complète... Il faudrait pleurer un peu... Un bon petit déluge de larmes, et vos nerfs se détendraient... Allons, pleurons... laissez-vous aller... Vous ne voulez pas? Ce sera pour tout à l'heure... (*Laurence chancelle et s'assied.*) Eh bien! eh bien!... vous n'allez pas vous évanouir... Ça ne se fait plus... parole, on ne s'évanouit plus, maintenant...

LAURENCE.

Ah! docteur, docteur!... Comment vous dire... Merci...

*Elle lui baise la main.*

LE DOCTEUR, *grave.*

Voulez-vous finir ces manières-là, mon enfant... C'est vous qui l'avez guéri... Vous deux... Allons, au revoir!

*Il sort.*

## SCÈNE V

LAURENCE, *seule, puis* RAYMOND.

LAURENCE, *seule.*

Guéri... Il est guéri... On ne me le prendra pas!

*Entre Raymond par la porte de droite. Il est ivre de joie. Laurence se lève lui tend les mains... Ils se regardent longuement, ils ne peuvent parler. Raymond fait signe de la tête : « Oui, il est sauvé ». La plus grande émotion les saisit : ils se prennent dans les bras l'un de l'autre et éclatent tous les deux en sanglots.*

RAYMOND, *à voix basse.*

Laurence!

LAURENCE, *de même.*

Raymond!

RAYMOND, *de même.*

Notre enfant!

LAURENCE, *de même.*

Notre petit enfant!

RAYMOND.

Ah! que j'ai eu peur!

LAURENCE.

Mon Dieu!

*Long silence. Ils se sont séparés très simplement, sans aucune arrière-pensée. Peu à peu cependant, chacun se rend compte de ce qui vient de se passer, mais ne le laisse pas voir.*

LAURENCE.

Maintenant... il faut que vous partiez... Le docteur vous portera des nouvelles après chaque visite.

RAYMOND.

Oui. Je pars. Vous avez raison. Il faut que je parte.

LAURENCE.

Allez... Adieu...

RAYMOND.

Adieu... Je vais aller saluer vos parents, puis j'irai l'embrasser encore une fois... et je partirai... J'attendrai pour le revoir qu'il soit possible de me l'amener... Soignez-le bien.

LAURENCE, *avec un demi-sourire plein d'assurance et de confiance maternelle.*

Oui... Allez...

RAYMOND.

Adieu.

*Il sort lentement par la porte du fond.*

*Laurence, seule, va à la porte de droite qu'elle entr'ouvre avec précaution.*

LAURENCE, *à mi-voix, à la religieuse qui est dans la chambre.*

Non, ma sœur, non, je n'entre pas... Je venais voir seulement... (*La figure illuminée.*) Oui, il va bien... Il dort? (*Elle écoute en souriant ce que lui dit la religiense.*) Bon... Bon... merci, ma sœur.

*Elle envoie des deux mains un baiser à son enfant, referme la porte, toujours joyeuse, et redescend en scène où elle rencontre M. de Girieu qui vient d'entrer.*

## SCÈNE VI

LAURENCE, MONSIEUR DE GIRIEU.

LAURENCE, *allant à lui, les mains tendues, très gaie, très jeune.*

Eh bien! mon ami, vous ne savez donc pas la bonne nouvelle?

MONSIEUR DE GIRIEU.

Si. Je suis très content, Laurence, pour l'enfant et pour vous.

LAURENCE, *affectueuse, une main sur l'épaule de M. de Girieu.*

Ah! mon cher Georges, que je suis heureuse! (*Dans un emportement de joie.*) Dans quinze jours, m'a affirmé le docteur, il jouera au cerceau. Cette nuit, nous avons été encore très inquiets, mais tout à coup, ce matin, comme par miracle, la fièvre est tombée; il respire doucement et il a repris son gentil sommeil de toujours, avec un air grave, et le pouce dans son petit bec. Venez le voir. Venez.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Il faut le laisser dormir.

LAURENCE.

Vous avez raison. Vous avez toujours raison. Je vous aime bien, Georges.

MONSIEUR DE GIRIEU, *sans tristesse et sans amertume.*

Parce que j'ai permis à M. Chantrel...

LAURENCE.

Oh! la vilaine parole! (*Elle regarde la porte de droite.*) On n'a pas appelé?

MONSIEUR DE GIRIEU.

Non... Que vous a t-il dit, M. Chantrel, pendant ces trois jours de tête à tête?

LAURENCE.

Rien. Toutes les paroles que nous avons échangées étaient du genre de celles-ci : « Est-il l'heure de la potion?... Quelle température? Passez-moi ceci. Prenez cela. »

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je craignais, je vous l'avoue, qu'il n'eut profité de votre émotion commune pour vous entretenir du passé, pour chercher à s'excuser. Et je suis heureux d'apprendre de vous qu'il ne l'a pas fait.

LAURENCE.

Il ne l'a pas fait. Il dit en ce moment adieu à mes parents, il ira embrasser son enfant, puis il partira.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vous ne le reverrez plus?...

LAURENCE, *étonnée de la question.*

Mais... non.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Alors, je n'ai pas à regretter d'avoir cédé à ses prières?...

LAURENCE.

Oh! Georges!... Vous avez été très bon. Je vous en sais beaucoup de gré... Ne diminuez pas ma reconnaissance : n'ayez pas de douloureuses peusées... indignes de nous.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Soit.

LAURENCE.

Voyez comme vous aviez tort en pensant à l'internat pour Julien... Si c'était à la pension qu'il fût tombé malade...

MONSIEUR DE GIRIEU.

A la pension, il ne l'eût sans doute pas été... Ne vous

avais-je pas prévenue du danger auquel vous l'exposiez par vos précautions excessives. Vous voyez ce qui est arrivé... Croyez-moi, Laurence, dès qu'il sera rétabli, donnez-lui des camarades...

LAURENCE.

C'est une décision grave et que je ne puis prendre sans consulter son père... (*Monsieur de Girieu laisse échapper un geste d'irritation.*) Qu'avez-vous?

MONSIEUR DE GIRIEU.

Ce que j'ai?... Je me demande, Laurence, si nous ne nous sommes pas trompés, lorsque nous avons cru pouvoir constituer une famille avec, entre nous, cet enfant d'un autre.

LAURENCE.

Vous voulez me séparer de lui. Est-ce donc cela que vous m'aviez promis? Lorsque, après le divorce, je me suis trouvée toute seule, avec mon petit, j'ai dit à mes parents que je voulais me consacrer tout entière à mon devoir maternel. Mais vous êtes venu, vous que je connaissais déjà depuis longtemps; vous paraissiez l'aimer, mon petit Julien, vous jouiez avec lui et c'était une joie lorsque vous arriviez. Alors vous m'avez demandé si je voulais devenir votre femme, vous avez eu pour ce bébé de bien douces paroles, vous m'avez fait des promesses pleines de tendresses, solennellement; c'était un père qu'il allait retrouver. Moi, je me suis laissé convaincre et je vous ai dit oui... pour lui.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vous m'aimiez cependant ? Si non pourquoi donc m'avez-vous épousé ?... Par calcul, alors?

LAURENCE, *debout et dans les yeux de Girieu, mais sans éclat.*

Vous m'effrayez... Mon père ne cessait de me représenter que Julien, plus tard, aurait besoin d'un soutien, d'un conseil, d'un protecteur, et que vous seriez ce protecteur-

là, puisque le père, paraît-il, en était devenu indigne... C'est pour cela que je vous ai épousé, c'est vrai... Vous vous plaignez que je ne vous aime pas, Georges! Ah! comme ma reconnaissance pour vous aurait été grande et profonde, et affectueuse... et comme elle serait vite devenue de l'amour, si vous aviez voulu!

MONSIEUR DE GIRIEU.

J'ai voulu : je n'ai pas pu.

LAURENCE.

Alors, que me reprochez-vous?

MONSIEUR DE GIRIEU.

Quoi qu'il en soit, si j'acceptais maintenant de reprendre notre existence d'autrefois, je serais coupable. Je ne pourrais m'empêcher de haïr votre fils et peut-être finirais-je par vous haïr vous-même. Nous serions trois à souffrir. En vous séparant de lui, dans deux mois... trois mois si vous voulez, vous éprouverez, je le sais, un grand chagrin, mais qui disparaîtra vite lorsque vous aurez acquis la certitude que cela vaut mieux pour le bonheur de tous. Laurence, pardonnez-moi si, pour la première fois de ma vie, je vous impose ma volonté. Je vous déclare que Julien ne rentrera pas chez moi.

LAURENCE.

Et si je vous répondais en vous déclarant que je n'y rentrerai qu'avec lui!

MONSIEUR DE GIRIEU.

Calmez-vous, ma chère amie, et réfléchissez. Soyons raisonnables l'un et l'autre et gardons-nous des décisions prises dans la colère. Le petit Julien ne pourra pas, dit le docteur, sortir avant une quinzaine de jours; et, sans doute, vous ne voudrez pas le quitter d'ici là.

LAURENCE.

Évidemment.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Restez donc auprès de lui. Lorsqu'il sera tout à fait rétabli nous nous efforcerons de nous mettre d'accord, et j'ai la certitude que nous y parviendrons. J'ai confiance en votre droiture, ma chère amie, et je...

LAURENCE.

C'est bien... Parlez moins haut.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Consultez vos parents, réfléchissez et laissez-moi croire que vous reviendrez à de meilleurs sentiments à mon égard.

*Laurence lève les épaules et va à la porte de droite qu'elle entr'ouvre.*

MONSIEUR DE GIRIEU.

Adieu!

*Elle regarde son fils. Entrent M. et madame Marsanne.*

## SCÈNE VII

LAURENCE, MONSIEUR MARSANNE, MADAME MARSANNE.

LAURENCE, *s'efforçant de sourire.*

Il faut vous attendre, mes cher parents, à ce que, Julien et moi, nous restions chez vous plus longtemps que nous ne le pensions.

MONSIEUR MARSANNE.

Oui?... (*Sourire*).

MADAME MARSANNE.

Comment cela?

LAURENCE.

Monsieur de Girieu ne veut plus de mon fils chez lui, et moi je suis décidée à ne pas me séparer de mon fils.

MONSIEUR MARSANNE.

Alors?

LAURENCE.

Alors, si M. de Girieu ne cède pas, je ne le reverrai jamais.

MONSIEUR MARSANNE, *souriant.*

Diable!

MADAME MARSANNE, *émue.*

Qu'est-ce que tu dis là, ma chère enfant!... Ne parle pas comme cela. Tu ne penses pas à ne plus jamais revoir ton mari, voyons... Tu es folle... Il doit y avoir un moyen de tout arranger. Nous raisonnerons M. de Girieu, il cédera.

LAURENCE.

Bien. Mais s'il ne cède pas?

MADAME MARSANNE.

Alors, c'est toi qui céderas.

LAURENCE.

Moi?... Je ne crois pas. Ah! mon Dieu! pourquoi me l'avez-vous fait épouser?...

MADAME MARSANNE.

Ma chère Laurence! Est-ce que tu n'es pas heureuse?

MONSIEUR MARSANNE, *à sa femme, souriant.*

Allons, allons! Tu ne vas pas prendre cela au sérieux! Ah! les femmes! Laissez-en deux ensemble, vous êtes certain que l'une exaltant l'autre, lorsqu'il s'agit de sentiment, elles diront des bêtises, pleureront, et décideront des folies. Il y a là tout simplement une querelle d'amoureux! Le mieux, pour qu'elle s'apaise vite, c'est de ne pas s'en mêler, crois moi. Veux-tu que je te prédise

ce qui va se passer? Dans une dizaine de jours, lorsque l'enfant sera sur pied, ils ne penseront plus ni l'un ni l'autre à ce qu'ils se sont dit aujourd'hui et rentreront chez eux en tenant le petit Julien par la main .. (*Geste de madame Marsanne.*) Allons... je connais le cœur humain, n'est-ce pas? J'en ai vu bien d'autres dans ma carrière, peut-être.

MADAME MARSANNE.

Certainement, mais...

MONSIEUR MARSANNE.

Je réponds du bonheur de Laurence et de son mari. J'en réponds, tu entends... Ce mariage-là, c'est moi qui l'ai fait, tu peux donc être tranquille... Lorsque, malgré moi, elle a épousé M. Chantrel, est-ce que je ne t'ai pas prédit ce qui arriverait... Est-ce que je ne t'ai pas dit : « Ça ne durera pas? »

MADAME MARSANNE.

C'est vrai.

MONSIEUR MARSANNE.

Tu vois bien. Cette fois, avec la même certitude, je te déclare que je réponds de cette union, parce qu'elle repose non point sur l'amour fragile et éphèmère, mais sur des garanties sérieuses basées sur la sympathie des caractères, sur une réelle communauté de sentiments et d'intérêts. M. de Girieu je le connais. C'est un homme sérieux et de jugement sain. Il faudrait que Laurence fût folle pour ne pas lui reconnaître les plus rares qualités... Allons, j'en ai assez dit. (*Sourire.*) Je retourne à mes travaux... (*Baiser à Laurence.*) Et ne faisons plus la mauvaise tête.

*Il sort.*

LAURENCE.

Mère, il se trompe. Enfin, dois-je sacrifier mon enfant à M. de Girieu?... L'internat!... l'internat pour un petit être si habitué à mes tendresses!

MADAME MARSANNE.

Il ne s'agit pas de sacrifier Julien. Bien d'autres enfants ont été élevés loin de leur famille et ne s'en trouvent pas plus mal.

*Entre M. Chantrel.*

LAURENCE.

Voici son père. Je vais le consulter. Laisse-nous, mère.

*Madame Marsanne sort.*

## SCÈNE VIII

LAURENCE, RAYMOND.

LAURENCE.

Il est moins bien?

RAYMOND.

Non... Vous me faites peur... Qui vous a dit...

LAURENCE.

Personne... mais il me semblait vous voir inquiet...

RAYMOND.

Non. Il dort toujours. Venez le voir. (*Souriant.*) Doucement... Comme il a l'air reposé, maintenant. .

LAURENCE.

N'est-ce pas?... Il s'éveille...

RAYMOND.

Non...

LAURENCE.

Non. Il prend son oreiller dans ses bras... Vous avez vu? Vous avez vu?...

*Elle rit.*

RAYMOND.

Oui... Il a pris son oreiller.

*Il rit.*

LAURENCE.

Chut! (*Elle referme la porte.*) Vous avez vu... Ce pauvre chéri... Ce joli geste qu'il a fait... avec un sérieux...

*Doucement, ils éclatent de rire, tous les deux.*

RAYMOND.

... On l'aurait embrassé avec plaisir!

LAURENCE, *heureuse.*

Oui. Mais il ne faut pas... pas maintenant... Seulement, je m'en paierai des baisers, quand ce sera permis.

RAYMOND, *dans les larmes.*

Vous rappelez-vous le jour où la pointe de ma moustache lui est entrée dans l'œil pendant que je le câlinais?

LAURENCE.

Oui! oui!... Nous avons tant ri.

RAYMOND.

Qu'est-ce qu'il m'a répondu?

LAURENCE, *toujours joyeuse.*

Vous avez oublié... Cherchez... Moi je me rappelle... Il vous a dit : « Quand j'en aurai des moustaches... » (*Fondant brusquement en larmes.*) Mon Dieu, mon Dieu, mon pauvre petit!

RAYMOND.

Mais il est guéri!

LAURENCE.

Oui, oui, il est guéri... Seulement, n'est-ce pas, je viens de passer de telles journées d'angoisse... J'ai de la peine à me remettre. Le cauchemar persiste un peu encore, après le réveil... Je ne sais plus où je suis, je suis un peu perdue... Voilà... vous allez partir, mon ami, et je vou-

drais, je voudrais que vous me donniez un avis au sujet du petit Julien.

RAYMOND.

Dites, dites...

LAURENCE.

Voilà. Il commence à devenir grand, n'est-ce pas. (*Avec des hésitations.*) Alors, mes parents se demandent si, dans son intérêt... enfin, répondez-moi bien franchement... que penseriez-vous, pour lui, de l'internat.

RAYMOND.

L'internat!... Pour Julien!... Vous ne réfléchissez pas!... Vous n'êtes pas révoltée à la seule pensée d'emprisonner cet enfant, de le livrer à des étrangers! Lui, habitué à vos tendresses, Laurence! vous accepteriez cela!

LAURENCE.

On me dit que...

RAYMOND.

Vous ne vous rappelez donc pas... Nous n'étions encore que fiancés, et je vous racontais ma jeunesse, je vous disais ce que j'ai souffert, moi, dans une de ces geôles d'enfants, et mes tristesses, les jours de sortie... Mes terreurs, la nuit, mes désespoirs de pauvre gosse abandonné... Vous ne vous rappelez pas?

LAURENCE.

Si... c'était dans le jardin...

RAYMOND.

Vous restiez silencieuse... je vous ai regardée, vos yeux étaient pleins de larmes... c'est de ce jour là...

LAURENCE.

Mes parents disent qu'il travaillerait mieux... l'émulation...

RAYMOND.

Il n'aura pas besoin d'émulation si on sait l'intéresser.. Ah! si je l'avais avec moi!

LAUAENCE.

Oui, certes... cela vaudrait mieux... Mais ce n'est pas ma faute, si vous n'êtes pas auprès de lui.

RAYMOND, *à mi-voix.*

Êtes-vous bien certaine que ce n'est pas aussi un peu votre faute.

LAURENCE.

Ce n'est pas moi qui ai été coupable.

RAYMOND.

C'est vous qui avez été inexorable.

LAURENCE.

Ne parlons pas de cela. Nous ne devons pas en parler.

RAYMOND.

C'est vrai.

*Un silence.*

LAURENCE.

Julien ne sera pas interne, je vous le promets. Mais lorsqu'il aura douze, treize ans, il faudra bien, cependant...

RAYMOND.

A ce moment-là, nous verrons. Peut-être pourrons-nous deviner en lui une vocation.

LAURENCE.

Oui. Mais je me demande parfois si je ne manque pas de fermeté ; si je ne suis pas trop indulgente.

RAYMOND, *un peu dur.*

Ne craignez rien. Vous n'êtes pas d'un caractère à manquer de fermeté ni à pécher par excès d'indulgence.

LAURENCE.

Moi !

RAYMOND.

J'en sais quelque chose... Vous ne m'avez même pas permis de me défendre. Vous m'avez condamné...

LAURENCE.

Avais-je tort?

RAYMOND.

Vous avez refusé de m'entendre!

LAURENCE.

Qu'auriez-vous pu me dire. Vous n'avez pas osé nier.

RAYMOND.

Il est des femmes qui pardonnent.

LAURENCE.

Parce qu'elles souffrent moins... Mais moi, je vous avais placé si haut! Je vous croyais si différent des autres hommes, si au-dessus d'eux... Lorsque tout à coup vous m'êtes apparu pareil à tous les autres, ç'a été pour moi un éboulement. J'ai été comme folle et j'ai couru jusqu'ici, me jeter dans les bras de maman, comme une pauvre enfant abandonnée et meurtrie.

RAYMOND.

Ne pouviez-vous croire à mon repentir!

LAURENCE.

Mon père m'a défendu contre moi-même.

RAYMOND.

Il m'a toujours détesté, vous le saviez, et c'est cependant lui que vous avez accepté comme juge entre vous et moi.

LAURENCE.

Ma rancune et ma douleur se sont entretenues dans la solitude avec lui. Plus on me plaignait et plus vous me paraissiez coupable.

RAYMOND.

Et mes lettres! mes lettres où je vous expliquais... où je vous demandais pardon... vous n'y avez pas répondu.

LAURENCE.

Je ne les ai pas ouvertes... Ah! ces lettres que je devinais en effet pleines de repentir, j'avais le secret désir de

les lire mais... Que voulez-vous !... j'avais eu le malheur, une fois, de dire que je ne les ouvrirais pas... je me suis crue engagée par cette parole échappée à ma colère.

RAYMOND.

Ne pouviez-vous tout au moins, penser à l'avenir de votre enfant, et laisser faire le temps, et ne pas mettre entre nous cette barrière définitive qu'est le divorce ?

LAURENCE.

C'est mon père qui m'y a poussée... J'aurais dû lui résister, c'est vrai... Mais j'ai toujours vécu sous son autorité... Et puis on vous a tant noirci à mes yeux... des calomnies, je l'ai su trop tard... Mon père a su me faire croire, précisément, que l'intérêt de mon enfant était là... il a obtenu de moi le consentement nécessaire... En lui cédant, je croyais me sacrifier à notre petit Julien, accomplir un devoir... Alors, l'odieuse machine judiciaire une fois en mouvement, tout s'est précipité. Les hommes de loi ont tout embrouillé, tout dramatisé, tout rendu public, dans leurs grimoires et leurs papiers timbrés.

RAYMOND.

Oui, je me souviens : ils se sont joués de notre honneur et de notre bonheur, de nos secrets, de nos existences... Mais vous les avez crus, et moi... moi qui aurais su vous implorer, faire appel à votre pitié, vous n'avez pas voulu m'écouter... Chez le juge même...

LAURENCE.

Oui, c'est là que je vous ai revu pour la première fois... depuis le jour... J'ai été sur le point d'éclater en sanglots...

RAYMOND.

Laurence !

LAURENCE.

Mais j'avais tant promis d'être courageuse... et hautaine... Hélas !

RAYMOND.

Et voilà comment mon existence... a été brisée.

LAURENCE.

Comment Julien est devenu victime de cette loi qui rend définitives les mésintelligences...

RAYMOND.

Qui ne se préoccupe pas de l'enfant...

LAURENCE.

Et en fait un demi-orphelin... Mais le premier responsable, c'est vous.

RAYMOND.

Hélas ! Hélas ! Vous m'aviez placé trop haut, Laurence.

LAURENCE.

Comme la vie est loin de nous donner ce qu'on nous a promis en son nom ! Comme c'était plus beau ce que j'avais rêvé !

RAYMOND.

Devinez-moi, Laurence, et croyez-moi, si je vous dis que mon amour pour vous n'a jamais faibli et que vous êtes restée la bien-aimée, la préférée, la respectée, l'élue ! Vous n'avez pas à être jalouse ; ce que j'ai de meilleur en moi n'a pas failli. Laissez-moi achever, laissez-moi vous dire que la découverte que vous avez faite de mon crime m'en avait soudain révélé toutes les ignominies, m'avait fait comprendre le misérable que j'étais de risquer d'acheter mes plaisirs fugitifs au prix de tout votre bonheur et que cette crise aurait été salutaire. Laurence, c'est au moment où vous m'avez fui que j'allais devenir celui que vous aviez rêvé ; votre douleur aurait été une rédemption ; la vue de vos larmes allait me délivrer des servitudes vulgaires et me préserver des banales capitulations ! Ah ! mes lettres, si vous les aviez lues ! vous y auriez vu la preuve d'un tel remords, vous y auriez trouvé, pour vous, de tels espoirs que vous m'auriez pardonné ! Et si

le pardon n'était pas venu tout de suite, après de longs mois d'une tendresse insoupçonnée et d'un repentir évident, vous auriez été enfin indulgente et pitoyable. C'est vrai, cela, dites-moi si cela est vrai !

LAURENCE, *comme à elle-même.*

Est-ce que... le devoir... ce n'est pas toujours de pardonner.

RAYMOND, *debout.*

Alors... pourquoi donc, par ce mariage immédiat, avoir rendu tout impossible ? Quelle hâte aviez-vous donc de mettre l'irréparable entre nous ?

LAURENCE.

La hâte, ce n'est pas moi qui l'ai eue... Votre trahison, je vous l'ai dit, avait fait le vide dans mon cerveau et dans mon cœur. Je ne comprenais plus rien, et j'ai été heureuse qu'une volonté se substituant à la mienne, m'épargnât la fatigue et l'embarras d'une décision. Mon père est intervenu... Je me suis remise à lui. Je lui ai dit : « Fais ce que tu voudras, puisque tu sais mieux que moi où est mon bonheur... » Et il m'a parlé de mon enfant qui avait besoin d'un soutien. J'ai eu peur d'être une mauvaise mère. J'ai cédé. Voilà toute la vérité.

RAYMOND.

Ah ! ma pauvre, ma chère amie !... Si vous saviez ce que j'avais imaginé !... J'en étais arrivé à croire... Oh ! que j'ai souffert, Laurence ! et me pardonnerez-vous si je vous dis que maintenant encore ? J'en étais arrivé à penser que vous aviez toujours aimé M. de Girieu...

LAURENCE

Moi !

RAYMOND.

... Et que ma faute avait été pour vous l'occasion bien accueillie d'une délivrance... Oui, voilà ce que j'ai cru !

LAURENCE.

C'est faux !

RAYMOND.

Lorsque j'ai appris votre prochain mariage... si vous pouviez savoir quelle journée de larmes et de folie dans la souffrance ç'a été ! Je me débattais contre cette vérité, contre ce fait, comme dans un cauchemar... Et le jour même où vous êtes allée avec *lui* à la mairie... répéter le même serment que vous m'aviez fait à moi ! Je vous le jure, Laurence, j'ai alors expié toutes mes fautes... et je pense que les crimes les plus monstrueux seraient absolus par les souffrances que j'ai endurées. Quelles idées n'ai-je pas eues ? Quels projets n'ai-je pas formés ! J'ai résisté à des impulsions de meurtre et de suicide... Cette crise s'est terminée par une rupture soudaine de toutes mes énergies... et à chaque heure de la nuit dans une douleur impuissante d'enfant abandonné, je vous ai appelés tous les deux, et vos deux noms : Laurence ! Julien ! je les sanglotais ou je les criais tour à tour !

LAURENCE.

Pauvre Raymond !

RAYMOND

Vous me plaignez, n'est-ce pas ? Soyez bénie, Laurence, pour votre bonté présente... En prononçant mon nom comme vous venez de le prononcer, avec cette tendresse et cette douceur, vous avez adouci ma grande misère. (*Il lui prend les mains.*) Voyez-vous clair en votre âme, maintenant ?... Réfléchissez et découvrez vous-même le secret que vous n'osez avouer et qui me remplit à la fois d'une joie et d'une douleur infinies. Vous n'avez jamais cessé de m'aimer, Laurence !

LAURENCE, *sans force.*

Vous vous trompez !

RAYMOND, *douloureusement.*

Je ne me trompe pas. C'est parce qu'on vous y a forcée,

par dépit et par une fausse conception de votre devoir de mère, que vous avez agi comme vous l'avez fait.

LAURENCE, *sans éclat, se débattant contre elle-même.*

Je ne vous aime plus, Raymond, je ne vous aime plus !

RAYMOND, *avec une grande mélancolie.*

Si vous ne m'aimez plus pourquoi donc, tantôt, nous sommes-nous jetés dans les bras l'un de l'autre en apprenant que notre enfant était sauvé, — notre enfant, tu entends? *notre* enfant, fait de ta chair et de la mienne, né de notre amour, né des baisers que je t'ai donnés et que tu m'as rendus ! Si vous ne m'aimez plus, pourquoi n'avez-vous pas eu une larme, pas un regret à l'idée de vous séparer de l'étranger, qui ne veut de vous que la femme et à qui il est impossible d'aimer en vous, comme je le fais, la femme et la mère ?... Enfin, si vous ne m'aimez plus, pourquoi donc, êtes-vous là, Laurence, troublée, affolée, palpitante, à m'écouter vous parler de notre amour ? Vous n'avez jamais cessé de m'aimer !

LAURENCE, *d'une voix blanche.*

Mon Dieu ! C'est peut-être vrai !.. Mais en découvrant cela... nous n'avons fait que nous rendre plus malheureux encore !

*Elle se laisse tomber sur une chaise.*

RAYMOND.

Hélas !... Oui, en découvrant cela, nous n'avons fait que nous rendre encore plus malheureux !

*Ils restent un moment silencieux, chacun regardant devant soi, brisé, désemparé, dans un abattement profond.*

RIDEAU.

# ACTE TROISIÈME

Même décor.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LAURENCE *seule, puis* LOUISE. *Au lever du rideau, Laurence termine une lettre. Elle la relit, réfléchit, la met sous enveloppe, écrit l'adresse. Elle hésite, puis prend son parti et sonne. Elle pousse un soupir de soulagement. Elle n'est pas triste. Louise paraît.*

LAURENCE.

Dites que l'on porte immédiatement cette lettre à M. de Girieu.

LOUISE.

Bien, madame.

LAURENCE.

Faites entrer M. Chantrel.

## SCÈNE II

LAURENCE, RAYMOND. *Sans embarras, sans émotion apparente, Laurence lui donne la main, et lui désigne un siège.*

LAURENCE, *ouverte, claire, presque gaie.*

Eh bien, cette première sortie s'est bien passée ? Où est Julien ?

RAYMOND.

Il est dans sa chambre avec le docteur. Il a été très gai. Je pars tranquille.

LAURENCE.

Où êtes-vous allé ?

RAYMOND.

Aux *Messageries Maritimes*, retirer mon billet.

LAURENCE.

C'est fait ?

RAYMOND.

C'est fait.

LAURENCE.

Quand vous embarquez-vous ?

RAYMOND.

Demain.

LAURENCE.

Alors vous quittez Paris ce soir ?

RAYMOND.

Tout à l'heure.

LAURENCE.

Vous allez directement à Tunis ?

RAYMOND.

Après une escale à Bizerte.

LAURENCE.

Vous avez une bonne cabine ?

RAYMOND.

Excellente. Savez-vous ce que m'a dit Julien ?

LAURENCE.

Non.

RAYMOND.

Il m'a dit... Il a fallu lui montrer le plan du bateau, répondre à mille questions... Il avait hâte de rentrer pour regarder son atlas. Il vient de lui pousser l'amour de la géographie.

LAURENCE.

Je gage qu'il voulait partir avec vous, le petit misérable.

RAYMOND.

Il y a certainement pensé. Mais il a aussi pensé à vous...

LAURENCE, *se levant, souriante.*

Alors, c'est définitif. Vous partez demain ?

RAYMOND.

C'est vous qui l'avez voulu.

LAURENCE.

Vous n'avez pas d'arrière-pensée ?

RAYMOND.

Aucune.

LAURENCE.

Eh bien ! je vais vous apprendre une nouvelle... Mais vous partez ce soir, et vous vous embarquez demain, c'est bien entendu ?

RAYMOND.

Hélas, oui. A moins que vous-même ne reveniez sur cette décision...

LAURENCE, *douce.*

Allons, allons... La résolution est prise, et bien prise. J'ai votre parole : nous n'avons plus rien autre à envisager. Vous-même, vous avez senti qu'après avoir découvert en nous ce que nous y avons retrouvé, votre départ était la seule action digne de vous et de moi. Et c'est parce que nous avons décidé cela, loyalement, irrévocablement, que je puis vous faire connaître une nouvelle qui vous consolera. M. de Girieu, dès qu'il a été certain que Julien pouvait reprendre sa vie ordinaire, m'a mise en demeure de m'entendre avec vous pour le choix de la maison où l'enfant serait placé. Je lui ai répété mon éternelle phrase : « Je rentrerai avec mon fils ou je ne rentrerai pas. » Hier

soir, nous avons eu, ici, une scène violente. Il m'a demandé un entretien définitif, en m'avertissant qu'il m'adressait sa dernière prière, et que, si je persistais, ce serait, entre lui et moi, la séparation irrévocable et nette. Il n'a pas voulu que je prononce le oui ou le non immédiatement et il m'a donné la nuit pour réfléchir. Au moment où vous êtes entré, je venais de lui envoyer ma réponse.

RAYMOND.

Qui est?

LAURENCE.

La même phrase cent fois répétée : « Je ne me séparerai pas de mon enfant. »

RAYMOND.

Et s'il cède enfin ? S'il vous offre, à vous et à lui, de reprendre la vie d'autrefois ?

LAURENCE.

Il ne cédera pas...

RAYMOND.

S'il vous aime, il le fera.

LAURENCE.

Vous ne connaissez pas son orgueil...

RAYMOND, *très bas.*

Je n'ai plus la force de partir, maintenant.

LAURENCE.

Allez-vous me faire regretter...

RAYMOND.

Laurence, songez à ce que sera la vie pour moi, désormais. Imaginez ce que seront mes journées là-bas, et la détresse de ma solitude. Oui, je serai seul, sans amour, sans un sourire, sans une caresse d'enfant, et je saurai qu'il y a quelque part — peut-être au foyer d'un autre — un enfant qui est le mien, une femme qui a été la mienne qui est la mienne encore puisqu'elle dit m'aimer !

LAURENCE.

Pensez à ce qui nous attendrait, si vous restiez... Pensez à la chute fatale, pensez aux mensonges, aux lâchetés dont il faudrait nous salir. Non ! Non ! pas cela entre nous. Pas cette souillure à notre amour ressuscité... Allons, regardez-moi. Laissons à d'autres les mesquines combinaisons des amours honteuses et clandestines. Tous les deux, Raymond, nous valons mieux que cela. Nous sommes plus fiers, nous sommes meilleurs. Entre la souffrance et la bassesse, c'est la souffrance que nous devions choisir. Notre amour n'est pas de ceux que satisfait la possession peureuse et furtive. Oh ! gardons-le très pur, élevons-le très haut et montons jusqu'à lui. Si je vous cédais, vous rougiriez de moi, et c'est parce que je veux toute votre estime que je me défends contre vous et contre moi aussi... Sacrifions-nous !... Ce sera bien, ce sera noble, et nous pourrons, en échangeant un clair regard, nous dire que nous avons fait une chose rare et belle, car nous aurons payé par assez de douleur le droit à un peu d'orgueil... Allons, vous me l'avez promis... Partez... Je vous aimerai plus encore si vous n'hésitez pas.

RAYMOND.

Il faut donc vous obéir.

LAURENCE.

Oui. (*Avec une caresse discrète.*) Merci... C'est bien entendu. Vous partez. Vous allez réaliser une belle œuvre en Tunisie. Vous vous y créerez une nouvelle existence. Moi, je veillerai sur Julien. Lorsqu'il aura douze ans, il ira vous rejoindre. J'aurai, je l'espère, mis dans son cœur les qualités de bonté et de droiture que nous aimons tant. Vous, vous achèverez d'en faire un homme. Adieu.

RAYMOND.

Adieu.

*Raymond est assis sur le canapé, la tête dans les mains.*

*Laurence passe derrière lui, elle pleure silencieusement, elle essuie ses larmes, et, également sans être vue, elle envoie, des deux mains et de toute son âme, un baiser à Raymond.*

RAYMOND, *se levant.*

Adieu.

*Ils se serrent longuement les mains.*

LAURENCE.

Julien et moi nous penserons bien à vous...

RAYMOND.

Merci.

LAURENCE, *se reprenant.*

C'est cela, c'est cela.

RAYMOND, *à la porte de la chambre de Julien.*

Une dernière fois, je vous demande pardon de mes fautes, je vous demande pardon d'avoir brisé votre vie et je vous remercie de m'aimer encore malgré tout le mal que je vous ai fait. Je vous aime maintenant de l'amour le plus puissant dont jamais femme ait été l'objet.

LAURENCE, *se contenant à peine.*

Partez, de grâce, partez!... (*Très grave.*) Je vous aimerai toujours, Raymond.

RAYMOND.

Je ne peux pas!

LAURENCE.

Il le faut!... Il le faut... Ecoutez-moi... Je ne serai jamais à vous... Tant que je ne pourrai pas vous aimer librement, à la face de tous, je ne serai jamais à vous... Ecoutez-moi. Si vous ne partez pas... à l'instant, vous entendez... si vous abusez de ma faiblesse et de mon malheur, je vous haïrai. Je vous le jure sur notre enfant, vous ne me serez plus rien. Partez...

RAYMOND.

Vous...

LAURENCE, *les mains jointes, avec la plus grande tendresse.*

Je t'en prie!...

*Raymond sort. Laurence reste seule pendant un moment. Elle se reprend avec peine.*

*Entre Louise.*

LOUISE.

Madame, c'est M. de Girieu.

LAURENCE.

M. de Girieu! Il vous a donné une réponse à ma lettre?

LOUISE.

Non. Il est venu. Il est là.

LAURENCE.

Attendez, attendez. (*Elle réfléchit.*) Priez mon père et ma mère de venir. Ensuite, vous introduirez M. de Girieu.

*Louise sort; peu de temps après, entrent M. et madame Marsanne.*

MONSIEUR MARSANNE.

Que se passe-t-il?

*Entre M. de Girieu.*

## SCÈNE III

MONSIEUR MARSANNE, MADAME MARSANNE, MONSIEUR DE GIRIEU, LAURENCE.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je viens de recevoir votre lettre, Laurence. Ainsi vous voulez une séparation?

LAURENCE.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui l'avez voulue.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Comment?

LAURENCE.

Vous le savez bien.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je vous prie de le répéter.

LAURENCE.

Je veux garder Julien avec moi. Vous, vous ne voulez pas de lui.

MONSIEUR MARSANNE.

Tu n'ignores pas que c'est pour le bien de Julien...

LAURENCE.

Non. Ce n'est que le prétexte. La véritable raison est autre.

MADAME MARSANNE.

Tu ne peux cependant pas penser à te séparer de ton mari, mon enfant.

LAURENCE.

Encore une fois, ce n'est pas moi qui ai changé. M. de Girieu a eu, au sujet de mon fils, des exigences que je ne puis accepter. C'est donc lui qui est la cause de notre désunion.

MONSIEUR DE GIRIEU.

C'est vrai... Je vais, Laurence, vous montrer que je ne suis pas le tyran que vous voulez voir en moi. Je vous demande l'éloignement de Julien, dans son intérêt et dans le nôtre. Ce que j'avais surtout en vue, c'était, je le reconnais, notre bonheur à tous les deux. Vous me résistez, et plutôt que de me faire un sacrifice, vous êtes prête à me quitter. J'ai voulu vous laisser le temps de la réflexion. Vous restez inébranlable... C'est donc moi qui céderai.

LAURENCE.

Vous dites?

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je renonce à tout ce que je vous demandais. Je viens vous prier d'oublier ce que vous avez appelé mes exigences et de reprendre votre place à notre foyer, vous et votre enfant. Je ne puis vous promettre de ne plus jamais souffrir à cause de lui; je puis jurer de ne pas vous le laisser voir. Je ne puis pas vous promettre de l'aimer, mais je puis vous jurer de faire comme si je l'aimais et si bien que lui-même s'y trompera.

LAURENCE, *à M. de Girieu.*

Je suis très émue, monsieur, très touchée par l'effort que vous faites. Je sais combien il doit vous coûter. Mais je ne puis plus accepter ce que vous m'offrez.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vous ne m'avez pas compris.

LAURENCE.

Si.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je viens vous demander de reprendre tout simplement notre existence ordinaire, telle qu'elle était avant la maladie de Julien. Notre situation est donc ce qu'elle était il y a trois semaines.

LAURENCE.

Non.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vous refusez?

LAURENCE.

Absolument.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Que ferez-vous?

LAURENCE.

Mon intention est de rester ici si mes parents le permettent et de me consacrer tout entière à mon enfant.

MADAME MARSANNE.

Tu ne réfléchis pas à la gravité de ce que tu veux faire... à ce que c'est que de te séparer de ton mari, à ce qu'on pensera de toi... M. de Girieu a bon cœur, il t'aime, il fera de son mieux pour aimer ton fils. Vous pouvez donc vivre tous les trois dans la tranquillité, au milieu de l'estime et du respect de tous... Ce ne sera pas le bonheur parfait... Eh! ma pauvre fille, crois-tu donc que nous sommes sur terre pour être parfaitement heureux! Non. Nous sommes ici-bas pour souffrir les uns par les autres, et nous ne pouvons diminuer cette souffrance que par l'acceptation de quelques sacrifices et l'accomplissement de nos devoirs.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Eh bien! Laurence?

LAURENCE.

Allons, monsieur de Girieu, cet entretien est sans doute le dernier que nous aurons ensemble. Ayons donc le courage de dire tout haut ce que nous savons maintenant l'un et l'autre, ce que nous avons découvert en nous-mêmes. Quand je vous ai épousé, j'ai voulu donner un soutien à mon fils. Je vous ai menti? Je ne sais pas. Vous, vous n'aimiez pas Julien. Mais vous me désiriez, moi, et, vous avez feint envers lui une affection que vous n'aviez pas non plus. Il y a eu à l'origine de notre union un double mensonge. Nous le payons aujourd'hui. La vérité, c'est que malgré ce mariage, nous sommes deux étrangers. Il n'y a entre nous que les liens fragiles noués par le notaire et par le maire. Rien de plus. Pas de famille. De même que l'amour seul fait le mariage, c'est l'enfant seul qui crée la famille. Nous avons essayé d'en constituer une, vous et moi, avec l'enfant d'un autre; cela ne pouvait pas réussir; on ne décrète pas la paternité.

MONSIEUR MARSANNE.

Tu oublies une chose, c'est qu'il y a des veuves, des mères remariées, et...

LAURENCE.

Oui. Mais je ne suis pas veuve... Le père est vivant, et c'est parce qu'il est vivant que M. de Girieu ne peut pas aimer mon fils.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Et c'est aussi parce qu'il est vivant que vous ne m'aimez plus.

LAURENCE, *accablée.*

Peut-être.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vous êtes impitoyable et méchante.

MADAME MARSANNE.

Oui, tu es dure, mon enfant.

MONSIEUR MARSANNE.

Tu charges notre vieillesse d'amertume et de douleur, Laurence.

MADAME MARSANNE.

Tu fais notre malheur à tous.

LAURENCE.

Nous sommes tous responsables de ce qui arrive.

MADAME MARSANNE.

Moi, Laurence!

MONSIEUR MARSANNE.

Moi?

LAURENCE.

Toi.

MONSIEUR MARSANNE.

J'ai le sentiment d'avoir fait mon devoir.

LAURENCE, *sans dureté.*

On se console de tout, avec cette phrase-là. Ce n'était pas ton devoir de m'encourager au divorce.

MONSIEUR MARSANNE.

Je l'ai fait pour ton bien.

LAURENCE, *de même.*

Oui. Je sais. Tu l'as fait pour mon bien. Je ne suis pas la seule, va, dont les parents auront brisé la vie avec cette excuse-là.

MONSIEUR MARSANNE.

C'est trop fort! Tu me reproches... Mais rappelle-toi!

MADAME MARSANNE.

Rappelle-toi!

MONSIEUR MARSANNE.

Tu es arrivée ici avec des sanglots et des cris!

MADAME MARSANNE.

Tu déclarais que tu aimerais mieux mourir que de retourner avec...

LAURENCE.

Eh oui! Il fallait me dire qu'il n'y avait rien là que de très banal et de très ordinaire, et qu'un mariage médiocre vaut mieux qu'un bon divorce... Il fallait me laisser à mes instincts de femme et de mère, qui m'auraient inspiré le pardon.

MONSIEUR MARSANNE.

Réfléchis... Tu avais quitté ton mari...

MADAME MARSANNE.

Ton bonheur était perdu, ton mariage brisé.

MONSIEUR MARSANNE.

De tout le passé, il ne restait rien!

LAURENCE, *avec éclat.*

Il restait l'enfant!... Il restait l'enfant, qui était la victime désignée sur qui devaient tomber tous les coups que nous nous porterions. Pour lui, il fallait empêcher la désunion de son père et de sa mère, et ne pas faire

de moi cet être incertain, cette veuve au mari vivant qu'est la femme divorcée, et de pas faire de lui un de ces orphelins sans habits de deuil qu'on ne peut pas adopter. Tu as été coupable de me conseiller : j'ai été coupable de ne pas te résister. Ah! si mon malheur pouvait au moins être profitable aux autres! Je voudrais crier à toutes celles qui sont aujourd'hui ce que j'étais alors : « Faites ce que vous voudrez si votre union a été stérile, mariez-vous, démariez-vous, vous êtes libres, et vous ne pouvez faire du mal qu'à vous-mêmes. Mais si vous avez un enfant... si de vos baisers est né un petit être chétif et affamé de caresses, vous n'avez pas le droit de détruire la famille fondée pour lui. Vous n'en avez pas le droit!... Vous serez malheureuses?... Tant pis! L'avenir d'un enfant vaut bien le bonheur d'une mère! »

MONSIEUR DE GIRIEU.

Ce n'est pas seulement la mère qui parle en vous, Laurence; vous vous êtes trahie. Si vous vous défendez avec une telle passion, c'est qu'il y a, à votre résistance, une autre raison que vous n'avez pas dite. Vous aimez M. Chantrel.

LAURENCE, *d'abord stupéfaite, puis après un long silence.*

Oui.

MONSIEUR MARSANNE.

Malheureuse!...

LAURENCE.

Vaut-il mieux mentir?

MONSIEUR MARSANNE.

Tu oublies que tu es la femme de M. de Girieu. Le mariage est une chose très sérieuse.

LAURENCE.

Allons, père, tu sais bien que le mariage, maintenant, n'est plus guère qu'un contrat qu'on déchire facilement.

MONSIEUR MARSANNE.

Mais enfin... Tu ne penses pas à divorcer une seconde fois?

LAURENCE.

Puisque le mariage n'est plus qu'un bail, pourquoi ne comporterait-il qu'une seule résiliation?

MONSIEUR DE GIRIEU, *à sa femme.*

Allez donc jusqu'au bout, et avouez que vous voulez...

LAURENCE, *à M. de Girieu.*

Je vous affirme que je n'ai pas les intentions que vous me prêtez. M. Chantrel va quitter la France et je ne le reverrai pas. Au moment où vous êtes entré, nous nous séparions pour toujours. Il est là, en ce moment, il fait ses adieux à son fils. Nous nous aimons, c'est vrai. Mais il part et je ne demande rien de plus que de rester seule avec mon enfant.

MONSIEUR DE GIRIEU.

... Voilà votre réponse! Et vous croyez que je vais m'en contenter et subir votre caprice en m'inclinant et vous laisser vivre de la vie que vous avez choisie! Vous vous trompez. Puisque votre cœur endurci est resté insensible à toutes mes prières, je vais changer d'attitude devant vous, et puisque vous me forcez à employer tous mes moyens de défense, je les emploierai tous, et avec énergie. Je ne voulais pas vous parler de mes droits... puisque vous m'y contraignez, j'en parle...

LAURENCE.

Vos droits!... un droit qui ne s'appuie que sur le Code n'est pas loin de n'être qu'une injustice ou une cuauté.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je serai donc injuste, s'il le faut, et cruel aussi, si vous m'y obligez. Et quant à l'homme que vous me préférez et qui est venu comme un voleur surprendre ma pitié,

et jouer de la maladie d'un enfant pour vous voler à moi, c'est devant vous que je vais lui dire ce qu'il est, et je vais me donner cette joie de vous faire rougir de celui que vous aimez.

*Il se dirige vers la porte de droite.*

LAURENCE, *lui barrant le chemin.*

Non!... non!

MONSIEUR MARSANNE.

Je vous prie, monsieur de Girieu...

MADAME MARSANNE, *pleurant.*

Mon Dieu! Mon Dieu!

LAURENCE.

Je vous en prie!

MONSIEUR DE GIRIEU, *maintenu par M. Marsanne, à Laurence.*

Vous avez peur pour lui! (*A pleine voix.*) Allons, monsieur Chantrel, ne m'entendez-vous pas?

MONSIEUR MARSANNE.

Je vous en prie... réfléchissez... calmez-vous...

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vous cachez-vous comme un poltron!

LAURENCE, *voyant entrer Raymond.*

Raymond!

RAYMOND, *paraissant.*

Non, monsieur, je ne me cache pas. Me voici... Qu'avez-vous à me dire?

LAURENCE, *à M. et madame Marsanne qui sont restés près de la porte.*

Allez... Laissez-nous... Restez auprès de l'enfant, emmenez-le, emmenez-le plus loin...

*M. et madame Marsanne sortent.*

## SCÈNE DERNIÈRE

LAURENCE, RAYMOND, MONSIEUR DE GIRIEU.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je vous ai appelé pour vous dire ceci : Vous avez commis une lâcheté. (*Mouvement de Raymond.*) Pas de gestes inutiles, monsieur. Si vous voulez un duel, vous l'aurez, sans avoir besoin de recourir à des voies de fait, je vous le garantis.

RAYMOND.

J'y compte.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Mais je veux ici, devant cette femme qui est madame de Girieu, vous entendez, je veux vous forcer à baisser la tête et à convenir vous-même de votre infamie. Vous êtes la cause de la catastrophe qui s'est abattue sur cette maison. Vous avez jadis épousé une jeune fille que j'aimais et vous l'avez trahie !

RAYMOND.

La faute que j'ai commise, elle seule a le droit de me la reprocher. D'elle, la victime, j'ai obtenu le pardon.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Comment l'avez-vous obtenu ?... Ah ! je vous félicite de votre habileté !

RAYMOND.

Je vous défends de dire...

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vous me défendez !... Vraiment, je me demande lequel de nous deux peut défendre quelque chose à l'autre... Je vous ai parlé du mal que vous avez causé à Laurence : je ne vous ai rien dit des tortures que vous m'avez fait

supporter... Par deux fois, j'ai souffert, à cause de vous. Vous me rendez plus malheureux que les plus pitoyables, vous me martyrisez, vous me tuez... Vous avez abusé de ma faiblesse... Vous avez fait appel aux générosités de mon âme pour mieux me voler, pour mieux m'assassiner. Rappelez-vous... vous m'avez prié de vous laisser au chevet de votre enfant malade. Et comme j'étais hésitant, comme mon âge mûr s'inquiétait des puissances de votre jeunesse et des dangers du souvenir, vous m'avez supplié; comme j'étais jaloux, pour tout dire, vous m'avez imploré; et vos larmes, et votre attitude de père angoissé rejetaient si loin toute idée de trahison nouvelle qu'à ce moment-là, le naïf que je suis s'est même reproché de vous avoir cru coupable d'une telle félonie. Cette félonie, pourtant, vous l'avez commise, et vous avez utilisé avec une effroyable habileté les angoisses de la mère et les souffrances de l'enfant.

RAYMOND, *indigné.*

Non! Je n'ai pas fait cela! Je n'ai pas fait cela!

MONSIEUR DE GIRIEU.

Vous l'avez fait!... Sans le concours de ces émotions, vous n'auriez pas arraché Laurence au sentiment de son devoir. Eh bien, lorsqu'on agit ainsi, on est un lâche et un misérable. Voilà ce que j'avais à vous dire. Maintenant, monsieur, j'attends.

RAYMOND, *après un long silence.*

Vos injures, monsieur, ne m'irritent pas, parce qu'elles m'émeuvent profondément, et leur violence ne fait que de m'indiquer le degré de votre douleur. Ce qu'il en parvient à moi, ce ne sont pas des mots, ce sont des cris de souffrance. L'honnête homme que vous êtes, torturé comme vous l'êtes, ne pouvait pas parler autrement. Vous m'avez prêté une duplicité, une fourberie dont je suis innocent. Pourtant, j'ai fait ce que vous avez dit. D'où

vient donc que je sois sans colère, si je ne suis pas sans remords. Je cherche et j'entrevois quelque chose qui plane au-dessus de vous, de moi, de nous tous, au-dessus des lois humaines et dont nous ne serions que les jouets ou les victimes.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Ce ne sont pas ces phrases-là que j'attendais de vous.

RAYMOND, *très grave.*

Oui, je sais... « Deux de mes amis... je suis l'offensé... j'ai le choix des armes... » Les mots qu'on doit se dire dans les moments où nous sommes sont réglés par une espèce de protocole... (*Debout.*) Monsieur de Girieu, vous savez que je n'ai pas peur d'un duel. Je ne l'ai peut-être que trop souvent prouvé. Mais je crois que vous et moi nous méritons mieux que cette solution-là. Elle ne serait probablement pas, d'ailleurs, le point final que vous souhaitez.

MONSIEUR DE GIRIEU.

Je veux vous tuer.

RAYMOND.

Alors, tuez-moi. Vous êtes le mari. Si vous croyez que la loi peut donner des droits, vous avez ce droit-là. (*Le regardant.* Vous ne le ferez pas! Vous doutez que la loi inscrite dans le Code soit véritablement la loi et vous avez raison. Voyons, monsieur de Girieu, voulez-vous que nous parlions comme deux hommes qui ne sont pas seulement des gens de cercle et ne croient pas que tout est fini lorsque que quatre messieurs ont déclaré l'honneur satisfait? Regardez-moi bien en face et dites-moi si vraiment, au fond de votre cœur, vous me croyez capable d'avoir, par calcul, imploré votre pitié. Il n'y a pas de criminel qui serait capable de cette habileté-là. Non, monsieur. (*S'animant.*) Et vous le sentez bien, et vous le savez bien

que j'étais sincère, lorsque je vous ai supplié, et vous ne pouvez pas douter que ma ferme volonté était de respecter votre femme et de ne pas vous trahir, vous que j'implorais. (*Avec une exaltation croissante.*) Eh bien ! il y a eu un moment où toutes les convenances sociales, toutes les conventions ont été balayées, une puissance a passé qui ignore nos combinaisons, nos conceptions de l'honneur et qui se joue de nos serments comme de nos volontés. Pendant toute la maladie de l'enfant, nous ne nous sommes pas dit un mot et je regardais madame de Girieu avec le même respect que je regardais la religieuse qui était là. Mais lorsque nous avons appris tout à coup que l'enfant, que notre enfant était sauvé, nous sommes tombés spontanément dans les bras l'un de l'autre en pleurant. La loi avait pu nous déclarer désunis, nous pouvions nous être intérieurement juré l'indifférence et l'oubli; des avoués, des juges, tout le code civil et toutes les lois de la terre avaient pu proclamer que nous étions deux étrangers, il restait l'enfant ! Et la nature qui ne s'intéresse qu'à l'enfant, la nature qui veut que le père et la mère restent unis pour assurer l'existence de l'enfant, pour perpétuer la vie, la nature a repris d'assaut les droits qu'on avait voulu lui enlever, et elle a réuni le père et la mère dans une irrésistible étreinte, parce que si vos magistrats et vos législateurs peuvent séparer deux époux rassemblés seulement par les lois et les serments, leur pouvoir s'arrête lorsqu'un enfant est né. Dans ce cas-là, le divorce est nul : l'enfant, c'est le lien qu'on ne brise pas. Voulez-vous la preuve de ce que je vous dis? Voulez-vous que je vous montre le livre où notre indissoluble union est inscrite? Regardez l'enfant... mon enfant ! Regardez sa bouche, c'est la mienne; regardez ses yeux, ce sont les miens. C'est lui qu'il faut tuer si vous voulez que nous ne soyons plus des époux, car c'est lui notre acte de mariage vivant et bien-aimé ! Et qu'est-ce que je dis? même si vous le supprimiez, vous n'auriez rien fait encore, parce qu'il

nous resterait, à elle et à moi, la communion des larmes et les chaînes bénies du souvenir!...

LAURENCE.

Il y a de l'irréparable entre chacun de vous et moi. Séparons donc nos existences. En vous montrant l'état de mon cœur, monsieur de Girieu, j'ai rendu toute réconciliation impossible entre nous deux. Pendant que vous parliez, monsieur Chantrel, j'ai profondément réfléchi. Ce que vous disiez était vrai, et cependant il se dresse entre vous et moi un obstacle insurmontable. Notre réunion ne nous donnerait pas le bonheur. Et si elle devait nous le donner, nous n'aurions pas le droit de le prendre, parce qu'on n'a pas le droit d'édifier son bonheur sur les souffrances imméritées d'un autre. Je vous demande pardon, monsieur de Girieu. Partez, monsieur Chantrel. Adieu. Laissez-moi seule ici avec mon père et ma mère, et toute à mon enfant.

RIDEAU.

# SIMONE

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène de la Comédie-Française, le 13 avril 1908.

## PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| ÉDOUARD DE SERGEAC | MM. | GRAND. |
| M. DE LORSY | | LEITNER. |
| M. DE SERGEAC, père | | RAVET. |
| MICHEL | | DESSONNES. |
| M. MIGNIER | | L. DELAUNAY. |
| BURTIN | | SIBLOT. |
| CHAINTREAUX | | HAMEL. |
| LE DOCTEUR VERGNE | | NUMA. |
| SIMONE | Mmes | PIERAT. |
| HERMANCE | | KOLB. |
| GEORGETTE | | LHERBAY. |

# SIMONE

## ACTE PREMIER

Un salon dont les meubles sont couverts de housses et de glaces voilées. A gauche une porte donnant sur une galerie.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

HERMANCE, *puis* GEORGETTE.

HERMANCE, *seule.*

On n'était pas entré ici depuis le triste jour... Il faut au moins que je retire les voiles des glaces...

*Elle les retire. Entre par la gauche Georgette.*

GEORGETTE, *elle parle bas.*

Hermance...

HERMANCE.

Eh bien?

GEORGETTE.

La petite Simone voulait venir jouer avec vous...

HERMANCE.

Qu'elle reste avec Marie... Et surtout, mon Dieu! qu'elle n'entende rien de ce qui va se dire ici!

GEORGETTE

C'est aujourd'hui?

HERMANCE.

Tout à l'heure.

GEORGETTE.

Oh! le pauvre monsieur!

HERMANCE.

Vous pouvez dire : le pauvre monsieur!

GEORGETTE.

Alors, on va...

HERMANCE.

Oui... (*Après un soupir.*) Ce serait de l'humanité de le laisser dans l'état où il est.

GEORGETTE.

Comme il souffrira!

HERMANCE.

Oui.

GEORGETTE.

Cela fait peur.

HERMANCE.

Vous avez raison : cela fait peur.

*Un coup de sonnette au dehors. Elles se regardent et restent immobiles.*

GEORGETTE.

Je ne me suis pas trompée?

HERMANCE.

Non.

GEORGETTE.

Qui cela peut-il être?

HERMANCE.

Je ne sais pas.

GEORGETTE.

C'est eux, déjà?

HERMANCE.

Peut-être.

*Nouveau coup de sonnette.*

GEORGETTE.

Si...

HERMANCE.

Taisez-vous... Allez...

GEORGETTE.

Je laisse cette porte ouverte.

*Georgette sort.*

HERMANCE, *seule.*

On ne peut pas venir le chercher... déjà !...

*Georgette fait entrer M. de Lorsy.*

GEORGETTE.

Entrez, monsieur.

HERMANCE, *avec terreur.*

Monsieur de Lorsy !

LORSY, *à Georgette.*

Quel temps abominable !

GEORGETTE.

De la pluie et de la neige fondue...

LORSY.

Vous avez fait attention à mon parapluie ? Il est ruisselant.

GEORGETTE.

Oui, monsieur.

LORSY, *qui a retiré les caoutchoucs de ses pieds.*

Si vous voulez bien prendre mes caoutchoucs... et mon pardessus... Merci... Ah ! voilà Hermance...

*Il entre.*

## SCÈNE II

HERMANCE, MONSIEUR DE LORSY. *Il regarde autour de lui. Long silence. Il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.*

HERMANCE.

Monsieur de Lorsy!

LORSY.

Vous êtes surprise de me voir, ma bonne Hermance? Je le comprends... Ce n'est pas sans épouvante que je rentre ici. Je croyais bien n'y jamais revenir... Son père et le docteur sont avec lui?

HERMANCE.

Oui, monsieur.

LORSY, *avec haine.*

Comment est-il?

HERMANCE.

Bien.

LORSY.

La mémoire?

HERMANCE.

Toujours la même chose. Ce matin encore il a écrit...

LORSY, *très ému.*

A la morte, hélas!

HERMANCE.

Oui.

LORSY

Voulez-vous aller dire à M. de Sergeac père que je suis là... Mais sans que *lui* le sache, bien entendu.

HERMANCE.

Bien entendu... Alors, c'est aujourd'hui qu'on va faire la tentative?

LORSY.

Oui. Si le médecin le juge assez fort pour supporter cette émotion.

HERMANCE.

Mon Dieu! Mon pauvre maître!

LORSY, *presque révolté.*

Vous le plaignez!... Et celle... celle qui n'est plus là!

HERMANCE.

Celle qui n'est plus là?

LORSY.

Oui. Vous ne la plaignez pas?

HERMANCE.

Si, tout de même.

LORSY.

Allez, Hermance. Allez.

*Elle sort. Lorsy, seul se prend la tête entre les mains et réfléchit profondément.*

## SCÈNE III

LORSY, MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE, *puis* CHAINTREAUX.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

C'est vous, mon cher ami! (*Poignées de main.*) Nous voici rassemblés pour une bien douloureuse besogne...

LORSY.

Votre enfant, à vous, est sauvé... Moi... en deux mois, j'ai perdu ma fille... de quelle façon!... et ma pauvre femme.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE

Du courage.

LORSY.

Oui, nous ne sommes pas au bout de nos épreuves.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Vous êtes allé à la gare chercher maître Chaintreaux?

LORSY.

Oui.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Il n'était pas au train?

LORSY.

Si. Mais le bâtonnier d'ici l'attendait, et il a voulu passer au parquet avant de venir... (*Coup de sonnette.*) C'est lui, sans doute... (*Il écoute, puis ouvre la porte de gauche, fait quelques pas dans la galerie et dit à quelqu'un qui est au dehors.*) Oui, monsieur, c'est ici... (*Ils entrent.*) Veuillez prendre la peine d'entrer... (*Présentant.*) Monsieur de Sergeac père; maître Chaintreaux, du barreau de Paris.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE, *saluant.*

Monsieur...

CHAINTREAUX, *tendant la main.*

Permettez-moi, monsieur...

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE, *serrant la main.*

Merci, monsieur.

LORSY, *à Hermance qui fermait la porte.*

Hermance, voulez-vous aller prévenir le docteur Vergne que tout le monde est là?...

HERMANCE.

Oui, monsieur.

*Elle sort.*

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE, *après un silence.*

Vous n'avez pas eu trop froid, monsieur, pendant le voyage?

CHAINTREAUX.

Non, je vous remercie... Maintenant, avec les wagons-couloirs, on ne s'aperçoit pas de la longueur du trajet.

LORSY, *après un nouveau silence.*

C'est un vrai temps de décembre.

CHAINTREAUX.

Il ne faut pas nous plaindre. Il y a des années où à pareille époque, on a déjà été forcé de sortir les fourrures.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Vous avez raison.

LORSY, *voyant entrer le docteur Vergne.*

Ah! voici le docteur.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Toujours bien?

LE DOCTEUR VERGNE.

Toujours.

LORSY, *présentant.*

Monsieur le docteur Vergne...; maître Chaintreaux, du barreau de Paris...

*Salutations.*

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Si vous voulez bien vous asseoir...

*On s'installe autour de la table.*

## SCÈNE IV

CHAINTREAUX, LE DOCTEUR VERGNE, DE LORSY, MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

LORSY.

Nous vous remercions d'être venu, monsieur.

CHAINTREAUX

Mon ami Raymond m'a demandé de faire pour vous ce que je ferais pour lui et mon dévouement lui est acquis sans réserve.

LORSY.

Nous avons besoin de vos conseils.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Et peut-être du concours de votre éloquence à la cour d'assises.

LORSY, *à M. de Sergeac père.*

Je ne le pense pas, mon cher ami. Nous sommes décidément en présence d'un double suicide.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Nous n'en savons rien.

CHAINTREAUX.

Voulez-vous, messieurs, que nous établissions d'abord les faits? Nous nous efforcerons ensuite d'en tirer des conclusions... Je sais à peu près de quoi il s'agit, mais je vous prie de tout me dire comme si j'ignorais tout.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Maître Chaintreaux a raison.

LORSY.

En effet. Le 20 octobre dernier, il y a par conséquent exactement deux mois, mon gendre M. de Sergeac est parti d'ici vers huit heures pour prendre le train à Royan.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Il avait l'intention d'aller chez moi chercher sa fillette Simone qui venait d'y passer une partie des vacances, et il devait la ramener ici.

LORSY.

Le lendemain matin, Hermance, notre vieille domestique, est entrée dans la chambre de ma fille. Elle l'a trouvée à terre, morte, en toilette de nuit, le cou traversé

par une balle de revolver. Non loin d'elle son mari râlait, une balle dans la poitrine. Voilà le drame. Nous ne savons rien de ce qui a pu le déterminer. C'était un ménage charmant. Depuis sept ans, il n'y avait pas eu entre ma fille et son mari la plus petite contrariété, et voilà, elle est morte... Ma pauvre Gabrielle... Alors, je suis tout seul, tout désemparé et bien malheureux.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE, *avec sympathie.*

Mon cher ami, il faut vous calmer. Ou si la tâche est au-dessus de vos forces, retirez-vous... Le docteur et moi...

LORSY.

Non... Non... Je reste... Je suis calme... Je me suis fait une raison... Seulement, n'est-ce pas, c'est tellement dur, à mon âge. Je ne sais plus où je suis, ni où aller. Toutes mes pauvres vieilles habitudes... Enfin !... Parlez, Sergeac... (*A Chaintreaux.*) Je vous demande pardon, maître.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Qu'il y ait suicide à deux ou crime passionnel...

LORSY.

Crime passionnel ! Mais c'est impossible...

CHAINTREAUX.

Laissez... laissez...

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Quoi qu'il soit arrivé, nous avons pensé, après les premières angoisses, que notre devoir était de prendre, dès le début, toutes nos dispositions afin que Simone ignore toujours le drame qui a coûté la vie à sa mère.

LORSY.

Songez que ce serait pour elle non seulement un trouble moral, mais peut-être, lorsqu'elle sera en âge de se marier, une cause de graves difficultés.

CHAINTREAUX.

Je vous approuve complètement. Quel âge a-t-elle ?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Six ans. Comme il a bien fallu lui apprendre que sa pauvre mère n'était plus, nous lui avons dit qu'elle était morte à la suite d'un accident de cheval. Nous sommes donc tranquilles de ce côté-là pour le moment. Mon fils a tant prié pour avoir sa fille auprès de lui que nous avons cédé. Seules l'approchent Hermance et Georgette qui lui sont toutes dévouées. Mais nous nous sommes trouvés en présence d'un événement étrange, inconnu, effrayant. Mon fils, guéri de sa blessure, a perdu la mémoire.

CHAINTREAUX.

Perdu la mémoire!

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Oui, monsieur. Il faut vous dire qu'il a eu (n'est-ce pas, docteur?) une fièvre cérébrale avec délire, des paroles incohérentes auxquelles il nous a été impossible de donner un sens. Pendant vingt jours nous l'avons soigné, vous devinez avec quelle sollicitude. Il a été dix fois sur le point de passer, et je veux encore vous remercier, mon cher docteur, mon cher ami, pour tout votre dévouement... (*Sur une protestation du docteur.*) Si... si... (*Se reprenant.*) Je reviens à ce que je disais... Oui... Enfin un jour, après un sommeil ininterrompu de soixante heures, il a ouvert les yeux, il m'a reconnu, et nous avons constaté avec stupeur qu'il avait perdu la mémoire.

CHAINTREAUX.

Pas complètement, puisqu'il vous a reconnu.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Il se rappelle tout en effet jusqu'au matin du drame. A partir de là, c'est un trou noir. Il a fallu donner une réponse à ses demandes d'explications relatives à sa blessure. D'après le docteur une révélation brutale pouvait

tout remettre en question. Nous lui avons raconté qu'il avait reçu un coup de feu pendant une battue.

LORSY.

Et il croit sa femme en voyage.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Mais le voici maintenant rétabli tout à fait, il parle de sortir. Il va falloir prendre un parti.

CHAINTREAUX, *à Sergeac.*

Je vous demande pardon, monsieur, de la question que je vais poser au docteur, mais nous devons nous efforcer de tout prévoir. (*Au docteur.*) Ne peut-il pas y avoir, de la part du malade, simulation?

LE DOCTEUR.

Oh! non. D'ailleurs la littérature médicale contient un assez grand nombre d'observations sur les pertes de la mémoire par traumatisme. M. de Sergeac, en tombant, s'était frappé la tête contre un meuble. Le même phénomène peut se produire à la suite d'une affection grave. Walter Scott dicta « Ivanhoé » pendant une maladie aiguë. Lorsqu'après la guérison, il lut son propre livre imprimé, il ne s'en rappela rien, rien que le sujet, qu'il avait conçu avant de s'aliter.

CHAINTREAUX.

Il y a une lacune semblable dans le cerveau de M. de Sergeac?

LE DOCTEUR.

M. de Sergeac a perdu un tronçon de sa vie mentale. Lorsqu'on essaiera de le lui rendre, il peut bien ne pas nous croire, d'ailleurs.

LORSY.

Allons donc!

LE DOCTEUR.

Le physio-psychologue Ribot cite le cas d'une femme qui, à la suite d'une fièvre, ne reconnut ni son mari, ni

son enfant. L'affirmation réitérée de ses proches ne fit que lui imposer la vérité. Elle céda parce qu'elle ne pouvait ne pas admettre que tous les siens fussent des imposteurs. Notre malade peut réagir de la même façon. Il peut au contraire posséder de tout ce qui s'est passé une subconscience qui se précisera peu à peu ou tout à coup lorsque vous le mettrez sur la voie. La vérité serait pour lui comme un de ces rêves qui demeurent oubliés jusqu'à ce qu'un événement nous les rappelle.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE

Voilà donc l'état de mon fils! Ce qui nous a fait vous appeler, maître, c'est que le médecin expert pense que le malade est maintenant en état de subir un interrogatoire. Or le docteur Vergne redoute encore pour mon enfant les conséquences que pourrait avoir la révélation brutale des faits par le juge.

LE DOCTEUR.

A mon avis, pour rendre à M. de Sergeac et sans danger la connaissance de ce qui s'est passé, il faut agir avec la plus grande prudence, il faut le prévenir, puis l'amener lentement, de lui-même, à la reprise de ses états de conscience disparus.

MONSIEUR DE SERGEAG PÈRE.

Et comme l'interrogatoire du juge est imminent, nous avons décidé d'agir aujourd'hui même devant vous, afin que vous puissiez nous donner des conseils, à lui et à nous, selon ce qui va nous être révélé.

LE DOCTEUR.

Il est prêt. Je l'ai prévenu. Il attend, vous devinez dans quelle impatience. Pour lui expliquer votre présence, je lui ai annoncé que j'avais demandé le concours d'un confrère à moi.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Consentez-vous à nous assister?

CHAINTREAUX.

Certainement. Mais puisque ce sont surtout des conseils que vous me demandez, voulez-vous me permettre de vous en donner un tout de suite, monsieur de Lorsy?

LORSY.

Certes.

CHAINTREAUX.

Les révélations qui vont être faites peuvent avoir un caractère particulièrement tragique. Il sera question de madame votre fille. Vous ne devriez pas être présent à cet entretien.

LORSY.

J'ai du courage.

LE DOCTEUR.

Je partage l'opinion de M. Chaintreaux.

LORSY.

Lorsque je vous ai demandé d'assister à cette tentative, j'avais envisagé d'avance tout ce qu'elle pourrait avoir pour moi de douloureux.

CHAINTREAUX.

Pas tout peut-être.

LORSY.

Expliquez-vous.

CHAINTREAUX.

C'est assez délicat. Je ne voudrais pas manquer de respect à la mémoire de madame de Sergeac... Mais il est une hypothèse...

LORSY.

J'ai envisagé toutes les hypothèses.

CHAINTREAUX.

Je ne crois pas.

LORSY.

Je vous dis que si. ( *Sur un geste de Chaintreaux.*) Vous craignez de me voir apprendre que ma pauvre enfant a été surprise par son mari...

CHAINTREAUX.

C'est évidemment le soupçon qui doit se présenter à l'esprit de quiconque n'a pas connu madame de Sergeac.

LORSY.

C'est impossible. Nous sommes en présence d'un suicide à deux.

CHAINTREAUX.

A quelle heure le drame a-t-il eu lieu?

LORSY.

On n'en sait rien.

CHAINTREAUX.

Personne n'a entendu les coups de feu?

LORSY.

Cette nuit-là le vent soufflait en tempête.

CHAINTREAUX.

J'ai pu avoir communication au parquet du rapport médical. La mort de madame de Sergeac s'est produite quelques heures seulement après le repas du soir. Autre constatation qui écarte l'hypothèse d'un double suicide : il n'y avait pas autour de la plaie trace de brûlure de grains de poudre. La balle a donc été tirée d'assez loin. Dans les cas de double suicide, celui qui tue, avant de se tuer, tire toujours de près, et de plus il tire au cœur ou à la tempe, mais pas au cou.

LORSY.

Comment le complice n'aurait-il pas été le premier touché? C'est lui que M. de Sergeac aurait d'abord cherché à atteindre.

CHAINTREAUX.

Il n'y a eu que deux coups de feu?

LORSY.

Deux balles seulement manquaient au revolver. En

outre, ce complice, je le connaîtrais, je le soupçonnerais...

CHAINTREAUX.

Et vous ne soupçonnez personne ?

LORSY.

Et comment M. de Sergeac aurait-il appris la culpabilité de sa femme ?

CHAINTREAUX.

Il aurait pu recevoir la révélation en route, en allant à la gare.

LORSY.

Non. Il n'était pas seul. Un de ses amis, M. de Nanchart, l'a conduit dans sa voiture et est resté un moment avec lui au buffet. Ils se sont séparés en se serrant la main, peu de temps avant l'arrivée du train. Je tiens ce renseignement du chef de gare qui a ensuite perdu de vue M. de Sergeac pour ne le revoir qu'après le départ du convoi en recevant de lui le texte d'une dépêche.

CHAINTREAUX.

Une dépêche ?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Une dépêche m'annonçant qu'il avait manqué le train.

CHAINTREAUX.

En la donnant au chef de gare, M. de Sergeac était-il troublé ?

LORSY.

Il faisait nuit, on ne sait pas.

CHAINTREAUX.

L'écriture du télégramme ?

LORSY.

Je l'ai vue. Elle était agitée. Mais cela ne prouve rien, car M. de Sergeac venait de courir.

CHAINTREAUX.

Vous n'avez pas recherché ce M. de Nanchart?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Huit jours après le drame on l'a trouvé mort chez lui, à Paris, pendu...

CHAINTREAUX.

Le motif de son suicide?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Des dettes de jeu.

*Un silence.*

CHAINTREAUX, *à Sergeac père.*

Pouvait-on facilement pénétrer du dehors chez madame de Sergeac?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Oui, sa chambre s'ouvrait sur le jardin par une porte-fenêtre.

CHAINTREAUX, *après un silence.*

Monsieur de Lorsy, il est possible, après tout, que mes craintes soient justifiées. Je vous en prie, retirez-vous.

LORSY.

Non... (*Un silence.*) Allons! Je vais tout vous dire. A moi aussi ce soupçon est venu... J'ai cinquante ans, j'ai vécu... Si ma fille a payé de sa vie ce qu'on appelle une faute, les plus cruels l'absoudront. Si elle a eu un autre amour, c'est qu'elle a supporté dans sa vie des malheurs que j'ai ignorés. Quoi qu'elle ait fait, elle n'en sera pas par moi moins respectée, ni moins aimée. Je suis prêt à tout entendre, je vous dis.

CHAINTREAUX.

Eh bien! docteur, allez chercher M. de Sergeac.

LORSY.

Pouvons-nous espérer la cessation des poursuites s'il y a eu double suicide?

CHAINTREAUX.

Très probablement.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Et dans l'autre cas?

CHAINTREAUX.

Ce sera impossible. L'action publique est mise en mouvement. Des rapports sont déjà déposés au greffe.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Jusqu'ici j'ai pu obtenir le silence des journaux. Il n'y en a que trois dans la ville et leurs directeurs me sont dévoués. Mais que se passera-t-il s'il faut aller devant la cour d'assises? C'est dans ce cas-là surtout qu'on devrait tout faire, tout, pour épargner à Simone la révélation de ce qui s'est passé.

CHAINTREAUX.

L'acquittement serait certain. Nous obtiendrions que l'acte d'accusation fût aussi court et aussi peu précis que possible. On ne citerait aucun témoin. On ferait porter toute la plaidoirie sur l'intérêt de l'enfant. Il vous resterait à demander aux journaux sinon le silence, tout au moins un compte rendu sommaire sans noms propres.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Bon.

CHAINTREAUX.

Vous ne voyez plus rien à me demander?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Non. Pour le moment.

CHAINTREAUX.

Alors, docteur...

LE DOCTEUR.

Je vais le chercher. Mais il est bien entendu que je parlerai seul et serai seul juge de continuer ou de renvoyer M. de Sergeac dans sa chambre. (*Geste d'assentiment.*) Une

dernière fois, monsieur de Lorsy, vous vous croyez assez maître de vous pour...

LORSY.

Je vous le jure, mon cher docteur. Allez.

*Le docteur sort. Long silence. Entre Sergeac et derrière lui le docteur.*

## SCÈNE V

LES MÊMES, SERGEAC.

SERGEAC, *allant à Lorsy, les mains tendues.*

Monsieur de Lorsy! Enfin!... Gabrielle est avec vous?

LE DOCTEUR, *à Sergeac, lui mettant la main sur l'épaule.*

C'est moi que vous devez écouter, monsieur de Sergeac. Je vais tenir la promesse que je vous ai faite.

SERGEAC.

Avant tout, où est Gabrielle? Où est ma femme?

LE DOCTEUR.

Vous avez pris l'engagement d'être calme.

SERGEAC.

Il faut m'excuser si je n'ai pas votre patience. Voici huit jours que j'ai repris connaissance de moi-même. Voici donc huit jours que vous auriez pu répondre à mes questions. Par excès de prudence, j'en suis certain, vous avez incessamment remis au lendemain la révélation que j'ai le droit de savoir. Je suis à bout. Excusez-moi, mon cher docteur. Mais je vis dans une telle émotion que le plus simple et le plus sage serait de me dire tout de suite la vérité. Où est ma femme?

LE DOCTEUR.

En manquant à votre promesse, vous me déliez de la mienne.

SERGEAC.

Enfin! Suis-je rétabli, oui ou non?

LE DOCTEUR.

Votre blessure est fermée, votre fièvre est calmée. Mais vous admettrez bien avec moi que votre cerveau n'est pas dans son état normal puisque vous êtes atteint d'amnésie partielle. J'entreprends sa guerison. Ce n'est pas à vous, le malade, à vous diriger. Vous avez eu confiance en moi...

SERGEAC.

Je puis maintenant me passer de votre tutelle. Je vous dis que je suis incapable d'attendre plus longtemps. Ce récit de ma propre existence que vous vous entêtez à me taire, c'est ma vie. Vous me volez ma vie, à moi, ma vie! en me faisant attendre encore. Il m'a fallu un effort surhumain pour me contenir jusqu'au moment fixé par vous. Parlez. (*Silence.*) Mais parlez!... Mon père!... Monsieur de Lorsy! (*Au docteur.*) Vous leur avez fait la leçon!... (*Avec éclat.*)... Enfin, je ne suis pas interdit, je ne suis pas aliéné, je ne suis pas déchu de ma liberté personnelle d'agir; je suis chez moi, vous m'entendez, docteur, je suis chez moi, et je ne veux plus subir votre contrainte. Je regrette d'être obligé de vous parler sur ce ton, mais c'est vous qui m'y forcez... vous ne voulez rien me dire? C'est bien. Je me passerai de vous.

*Il va vers la cheminée.*

LE DOCTEUR, *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire?

SERGEAC.

Je veux appeler pour qu'on me donne immédiatement les lettres de ma femme.

LE DOCTEUR.

Permettez-moi un mot.

SERGEAC.

Non. Je veux ces lettres! On a pu avoir raison de les retenir pendant que je délirais. Je suis guéri. Je veux mes lettres ?

LE DOCTEUR.

Je ne permettrai pas qu'on vous les donne.

SERGEAC.

Vous êtes donc le maître, ici?

LE DOCTEUR.

Oui. Dans votre intérêt.

SERGEAC.

Je vous dégage de toute responsabilité.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Mon enfant, le docteur t'a sauvé la vie...

SERGEAC.

Mes lettres!

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Il agit pour ton bien.

SERGEAC.

Mes lettres!

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Je suis ton père. Je l'approuve : cela doit te faire réfléchir.

SERGEAC.

Mes lettres ! Je les veux ! Je vous dis ! Rien que celles de ma femme.

*Il se dégage et parvient à sonner.*

LE DOCTEUR.

On ne vous les donnera pas. Parce qu'il n'y en a pas.

SERGEAC.

Vous mentez ! (*Paraît Hermance.*) Hermance, mes lettres.

LE DOCTEUR, *à Hermance.*

Répondez la vérité. Le courrier de M. de Sergeac, arrivé depuis sa maladie, contient-il une seule lettre de madame de Sergeac ? Répondez. Par oui ou par non.

HERMANCE.

Non, monsieur.

LE DOCTEUR.

Merci. (*Hermance sort.*) Je ne mentais pas.

SERGEAC, *pas calmé.*

Elle ne m'a pas écrit ?

LE DOCTEUR.

Vous voyez donc que votre violence a été inutile.

SERGEAC.

Elle ne m'a pas écrit, c'est impossible ! (*Silence. Il regarde tout le monde. D'une voix étranglée et basse.*) Elle est morte, dites ?

LE DOCTEUR.

Allons ! Allons ! Reprenez-vous, calmez-vous, asseyez-vous.

SERGEAC, *abattu.*

J'écoute... J'obéis... Je suis si malheureux, qu'il faut me plaindre, docteur, et m'excuser... Vous comprenez... Enfin, si... Oui. oui, je suis docile maintenant... Je suis tout à fait docile comme un petit enfant... J'écoute... Parlez. (*La tête dans ses mains.*) Mon Dieu ! Que vont-ils m'apprendre ?

LE DOCTEUR.

Je voudrais vous faire retrouver de vous-même, et dans l'ordre des évenements, la conscience de vos souvenirs.

SERGEAC.

Je veux bien. Aidez-moi.

LE DOCTEUR.

Selon votre expression, il y a dans votre esprit un « trou noir ». Cette lacune va du 20 octobre dernier, jour de votre blessure, jusqu'au moment de votre réveil, jeudi.

SERGEAC.

Oui, docteur.

LE DOCTEUR.

Eh bien, reportez-vous à cette date du 20 octobre. Faites un effort. Evoquez avec toute la précision, la netteté et l'intensité dont vous serez capable, les derniers événements dont vous avez gardé la mémoire.

SERGEAC.

Oui, docteur... Voilà... Le jour où j'ai été blessé pendant la battue aux sangliers...

LE DOCTEUR.

Pardon. Ceci n'est pas un souvenir direct. C'est le souvenir du récit qui vous a été fait.

SERGEAC.

N'est-il pas exact? N'est-ce pas la vérité?... J'ai bien vu que j'étais blessé par un coup de feu...

LE DOCTEUR.

Je répète ma demande. Quels sont vos derniers souvenirs personnels?

SERGEAC.

Mais... Je vous prie de m'excuser... Je ne comprends pas très bien.

LE DOCTEUR.

Je vais vous guider. Qu'avez-vous fait le matin du 20 octobre. Vous avez organisé la battue. Vous vous le rappelez.

SERGEAC.

Très bien.

LE DOCTEUR.

Vous avez déjeuné, vous avez pris le café ici, dans cette salle.

SERGEAC.

Oui, oui, en effet.

LE DOCTEUR.

Puis on est parti pour la chasse. Vous avez placé vos invités.

SERGEAC.

Oui... Je revois la chasse. Et, en effet, je ne retrouve pas le moment où j'aurais été blessé. (*Net.*) J'en suis certain maintenant, ce n'est pas pendant la battue que j'ai été blessé.

LE DOCTEUR.

C'est possible.

SERGEAC.

Je me vois revenant, avec Georges. (*Subitement précis.*) Où est-il ?... Qu'est-il devenu ? Pourquoi n'est-il pas venu me voir ?

LE DOCTEUR.

Ne questionnez pas.

SERGEAC.

Georges est mon meilleur ami, un ami d'enfance. Nous nous aimons comme deux frères. Je ne puis comprendre pourquoi je ne l'ai pas vu depuis ce jour-là... Peut-être est-il venu sans que je le reconnaisse.

LE DOCTEUR.

Reprenez. Vous rentrez ici avec M. Georges de Nanchart.

SERGEAC.

Oui.

LE DOCTEUR.

Qu'y voyez-vous ?

SERGEAC.

Ma femme, madame de Sergeac.

LE DOCTEUR.

Bien. Rappelez-vous les plus petits faits... Vous constatez que nous faisons du chemin et que vous avez récupéré déjà des états de conscience disparus... Rappelez-vous les plus petits faits ; qu'une seule maille ne manque pas au chaînon. Vous voilà de retour avec votre ami. Vous trouvez ici madame de Sergeac. Après ?

SERGEAC.

J'ai laissé Gabrielle et Georges ensemble. Je suis sorti pour aller au chenil m'informer de l'état d'un chien que le premier sanglier avait décousu. Au bas du perron, j'ai rencontré le valet de chiens, Gisquet, qui venait me donner ce renseignement : le chien était mort. Et je suis rentré dans ce salon. Nous avons... Attendez... oui... c'est comme lorsqu'on se rappelle un rêve. (*Le docteur fait un geste à Chaintreaux et Lorsy.*) Nous avons dîné, puis, Georges et moi, nous sommes partis dans sa charrette anglaise, moi pour prendre le train de Paris, Georges pour rentrer chez lui. C'est notre voisin. Il m'a conduit à la gare ; il m'a tenu compagnie jusqu'au moment où nous avons entendu le train.

LE DOCTEUR.

Ensuite ?

SERGEAC.

Ensuite, je ne sais plus. (*Un long silence. Tous les yeux sont fixés sur Sergeac immobile.*) Je ne sais plus. C'est effrayant. Je ne sais plus.

LE DOCTEUR.

L'avez-vous pris, le train ?

SERGEAC.

Je ne sais pas.

LE DOCTEUR.

Vous voyez-vous cherchant votre compartiment, ouvrant la portière, entrant dans le wagon ?

SERGEAC.

Non.

LE DOCTEUR.

Non ?

SERGEAC, *subitement, après un silence.*

Je n'ai pas pris le train.

LE DOCTEUR.

Pourquoi ?

SERGEAC, *grave, à lui-même.*

Je sais pourquoi.

LE DOCTEUR.

Dites-le.

SERGEAC.

Non. Une pensée m'est venue tout à coup qui m'en a empêché.

LE DOCTEUR.

Quelle pensée ?

SERGEAC.

Cela ne regarde que moi. (*La physionomie de Sergeac s'altère ; elle exprime une grande terreur, puis l'épouvante. Ses yeux sont énormes, la bouche ouverte. Dans un soupir, il laisse échapper un cri rauque, étouffé, et tombe lourdement à terre. Le docteur et Sergeac père se précipitent. M. de Lorsy fait un pas et s'arrête.*)

LE DOCTEUR, *à M. de Sergeac père qui veut relever Sergeac.*

Non, non, laissez-le à terre... la tête sur le plancher. C'est un simple étourdissement. Dénouez sa cravate... (*Il va prendre dans sa trousse un flacon qu'il fait respirer à Sergeac.*) Vous voyez... il ouvre les yeux... Il reprend connaissance. Asseyons-le maintenant. (*Ils le relèvent et le portent sur une chaise.*) Il nous reconnait. Ce n'est rien.

*Il va reporter son flacon.*

SERGEAC, *d'une voix peu assurée.*

Laissez-moi ! Laissez-moi, je puis me passer de soutien

et de soins. C'est un simple étourdissement. Maintenant je suis prêt à tout entendre. Je suis au point où sans doute vous vouliez m'amener, docteur !... Ah ! je vous jure que d'après ce que je viens d'entrevoir vous pouvez tout me dire.

LE DOCTEUR.

Je juge, moi, que nous devons nous en tenir là pour aujourd'hui.

SERGEAC.

Comme vous voudrez, vous pouvez vous taire ou même rentrer chez vous. Je me sens de force à retrouver par moi-même ce que je suis encore à ignorer. Il est un point qu'il faut d'abord éclaircir. Le reste en dépend. Où est Gabrielle ? (*Un silence.*) Monsieur de Lorsy, c'est bien vrai ce qu'on m'a répété ? C'est bien de madame de Lorsy que vous êtes en deuil? Dites-moi... ce n'est pas de votre fille ?... Non ?... Alors vous l'avez vue il y a peu de temps ?... A-t-elle gardé son sourire si tendre et vous a-t-elle embrassé comme elle le fait à chacun de vos voyages, en affectant de vous parler comme un tout jeune enfant ?...

MONSIEUR DE LORSY, *il sanglote.*

Mon enfant ! Ma Gabrielle !... Ma pauvre petite !... Ma pauvre petite !

SERGEAC.

Vous pleurez ! (*Sans éclat.*) Elle est morte, n'est-ce pas ? Allons ! Je le sais depuis cinq minutes. Gabrielle est morte ! Je sens que cela est, et j'ai beau me répéter ces mots-là, je ne saisis pas la réalité de ce qu'ils expriment. (*Il fait silencieusement des efforts de mémoire infructueux, puis se frappant la tête de ses poings.*) Oh ! la caboche ! la caboche ! J'ai besoin d'aide encore. Je vous en supplie, vous ne devinez pas ce que c'est que l'angoisse où je suis? Elle est si douloureuse que la vérité, quelle qu'elle soit, ne pourra m'apporter qu'un soulagement... De quoi avez-

vous peur? Que je devienne fou? Si cela devait arriver, ce serait fait... Il me semble qu'en vous parlant sur ce ton, dans la situation où je suis, je vous prouve mon sang-froid... Docteur, voyez mon calme. Puisque j'ai appris sa mort, rien ne peut être plus terrible.

LE DOCTEUR.

Si.

SERGEAC.

Quoi?

LE DOCTEUR.

Cherchez.

SERGEAC

Sa mort a été une mort tragique, peut-être?

LE DOCTEUR.

Oui.

LORSY, *se tordant de douleur.*

Oh! Oh! Oh!

SERGEAC.

Elle a été tuée?

LE DOCTEUR.

Oui.

SERGEAC.

Par qui?

LORSY, *lui sautant à la gorge.*

Par vous, misérable! Par vous...

*Le docteur et M. de Sergeac père détachent Lorsy de Sergeac et cherchent à le calmer.*

SERGEAC, *très exalté.*

Oui! Oui! Par moi! Par moi!... Je vois, je sais... Le voile s'est déchiré tout à coup... Oui, par moi! Oui, par moi!

LORSY.

Oh! le misérable!

SERGEAC.

Oui, je l'ai tuée!... Et j'ai fait justice!

LORSY, *se débattant entre les mains du docteur et de Chaintreaux.*

Justice !... Il dit que... Oh! oh!... Vous le laissez dire... Justice!

LE DOCTEUR, *à M. de Sergeac père.*

Emmenez-le. Emmenez-le.

LORSY, *en sortant avec M. de Sergeac père.*

Il a tué mon enfant, et il dit qu'il a fait justice, le misérable!

SERGEAC, *halluciné, dans le même mouvement.*

Oui, justice!

LORSY.

C'est un assassin!

SERGEAC, *montrant la porte de gauche.*

C'est là... Là... Ils étaient là... Elle se jette devant lui...

LORSY.

C'est un assassin! C'est un assassin!

*Il est sorti avec Chaintreaux. On entend encore répéter les mêmes mots.*

SERGEAC.

Il se sauve, lui, comme un chien qui a peur du fouet... (*Il fait le geste de tirer un revolver de sa poche et de faire feu.*) Moi... Moi... J'ai fait justice!

RIDEAU.

# ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de Sergeac dans une villa au bord de la Méditerranée.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, BURTIN,
MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

LE DOMESTIQUE, *introduisant Burtin.*

Si monsieur veut bien attendre ici, je vais prévenir M. de Sergeac père.

BURTIN, *quarante-cinq ans, un peu vulgaire, costume de tennis, léger accent du Midi.*

Et M. Édouard?

LE DOMESTIQUE.

M. de Sergeac rentre à l'instant de voyage avec mademoiselle.

BURTIN.

Pas par le train, alors?

LE DOMESTIQUE.

En auto.

BURTIN.

S'ils étaient rentrés par le train, je les aurais vus.

LE DOMESTIQUE.

C'est vrai, monsieur n'en manque pas un. On a si peu de distractions ici.

BURTIN.

Ce n'est pas seulement pour me distraire, mon garçon.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur permet?

*Il sort. Burtin reste seul pendant quelques instants. Parmi plusieurs photographies il en prend une, la regarde, et la remet à sa place.*

BURTIN, *grognon.*

Ils ont déjà leur photographie ici, ces deux-là!...

*Entre M. de Sergeac père. Il a quinze ans de plus qu'au premier acte, c'est-à-dire soixante-dix ans passés. Il est très gai et encore alerte.*

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Bonjour, monsieur Burtin. Je suis bien aise de vous voir.

BURTIN.

Moi aussi, monsieur le comte.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Encore!

BURTIN.

Excusez-moi.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Asseyez-vous. Eh bien?

BURTIN.

Votre santé est bonne?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Excellente! La vôtre, je ne vous en demande pas de nouvelles, vous voilà en costume d'été... en plein mois de janvier et par un froid!

BURTIN.

Il ne fait pas froid ici, monsieur. Il fait froid à Cannes, il fait froid à Menton, à Nice, mais pas ici. Nous sommes, ne l'oubliez pas, sur le point le plus chaud du littoral.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Allons, vous n'avez plus à nous en vanter les mérites, puisque notre bail est renouvelé...

BURTIN, *affectant de la dignité.*

Monsieur le comte, je ne dis que la vérité, et si j'essayais de tromper quelqu'un, je choisirais une autre personne.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Merci.

BURTIN.

Je me flatte d'avoir découvert sur la Côte d'Azur ce coin magnifique, unique, incomparable, qui justifie et au delà le nom de Petit Tropique que je lui ai donné et qu'il porterait sans la jalousie des stations voisines et rivales. J'y ai construit douze villas et vous savez que je n'en ai plus que quatre à louer... Si vous pouviez à l'occasion glisser un mot à vos amis de Paris...

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Je n'y manquerai pas. Dites-moi, je me trompe peut-être, il m'a semblé remarquer que vous portiez ce costume plus particulièrement au moment du passage des trains.

BURTIN.

C'est par hasard... tout à fait par hasard... Mais enfin... il n'est pas mauvais d'attirer l'attention des voyageurs... Ceux qui possèdent l'esprit d'observation se disent : « Voilà un pays béni. »

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Vous devez récolter des rhumes à ce jeu-là?

BURTIN, *soulevant légèrement le bord de son gilet.*

J'ai le gilet de laine par-dessous, naturellement.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Très bien!

BURTIN.

Monsieur le comte...

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Je vous mettrai à l'amende, si vous continuez à m'appeler monsieur le comte.

BURTIN.

Sur la côte, c'est une habitude.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

On y aime flatter les gens.

BURTIN.

Ce n'est pas pour flatter les autres, c'est pour nous flatter nous-mêmes. Je venais vous dire et aussi à monsieur, et à mademoiselle de Sergeac...

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Vous allez les voir ; ils sont rentrés tout à l'heure.

BURTIN.

Je sais. Je venais vous dire que j'ai donné des ordres pour la mise en état du hangar.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Ma petite-fille va être enchantée.

BURTIN.

Mademoiselle de Sergeac pourra y dessiner tout à son aise et y caser toutes vos statues.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Merci. Et nous vous devons pour cela ?

BURTIN.

Rien. Permettez-moi... Je ne suis qu'un ancien maçon, je ne m'en cache pas.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Ayez de la mesure dans votre modestie; ne vous en vantez pas non plus...

BURTIN.

Je ne suis qu'un ancien maçon, et depuis trois ans que vous êtes mes locataires, vous me traitez presque comme un ami.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

C'est qu'aussi vous vous êtes ingénié, de la façon la plus délicate, à nous rendre mille petits services et que nous ne l'oublions pas.

BURTIN.

Si c'est vrai, laissez-moi continuer.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Vous réglerez cela avec ma petite-fille et son père.

BURTIN.

Vous êtes tout joyeux de les revoir.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Oui.

BURTIN.

La séparation a été courte cependant.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Oui, mais à mon âge, un jour, ce peut être la moitié de la vie.

BURTIN.

Vous êtes des gens heureux.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Nous avons eu nos tristesses... mais heureusement il y a l'oubli... Sans l'oubli, la vie ne serait pas supportable aux vieillards. (*Un domestique apporte une statuette encore enveloppée de papier de soie et sort.*) Ah! ils l'ont trouvé. (*A Burtin.*) On leur avait annoncé l'existence à Gênes d'un dieu indien qui manquait à leur collection.

C'est de là qu'ils viennent... Je crois qu'ils n'ont pas fait un voyage inutile : ils doivent être ravis.

BURTIN.

Et tout ça, c'est pour le livre que M. de Sergeac est en train d'écrire?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

L'*Histoire de l'Art religieux dans l'Inde*, parfaitement, mon cher monsieur Burtin.

BURTIN.

Tiens, vous avez la photographie de vos voisins, ces messieurs Mignier ?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Ce sont aussi des amis.

BURTIN.

Ils sont très ressemblants... A propos, savez-vous le bruit qui court ici ?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Non.

BURTIN.

On dit qu'il y a projet de mariage entre mademoiselle Simone et M. Mignier fils...

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

C'est la première nouvelle.

BURTIN.

Ah! ah!

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE

Simone a toujours déclaré qu'elle ne se marierait pas et la voilà arrivée à vingt et un ans passés sans avoir eu, que je sache, l'idée de manquer à sa parole.

BURTIN.

Ah! Ah!

*Entre Simone, puis Sergeac, vieilli, naturellement, mais très gai et l'air heureux.*

## SCÈNE II

LES MÊMES, SIMONE, SERGEAC.

SIMONE.

Bonjour, grand-père.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Bonjour, mon enfant.

SIMONE, *à Burtin.*

Monsieur Burtin.

SERGEAC, *à M. de Sergeac père.*

Bonjour, père.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Bonjour... Les voilà revenus les voyageurs!

*Rires; la main. Étreinte affectueuse et gaie. Ils se tapotent l'épaule de la main libre.*

SERGEAC.

Eh oui...

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Content de vous revoir... Et vous avez trouvé votre bonhomme?...

SERGEAC.

Nous l'avons trouvé.

SIMONE.

Et nous avons trouvé aussi un cadre admirable du quinzième.

SERGEAC, *il va vers Burtin qui aidait Simone à découvrir la statue.*

Bonjour, Burtin... (*Donnant la main à Simone.*) Tu es pressée, hein? Tu vas être confondue, tête de fer.

SIMONE.

C'est toi qui me feras des excuses, patron.

SERGEAC.

C'est un Amida.

SIMONE.

C'est un Maitreya.

SERGEAC, *imitant les enfants.*

Amida.

SIMONE, *de même.*

Maitreya.

SERGEAC.

Amida.

SIMONE.

Maitreya... Et en voici la preuve.

SERGEAC.

La preuve? Où cela?

SIMONE.

Ici.

SERGEAC.

Eh bien?

SIMONE.

L'Amida est japonais, patron.

SERGEAC.

Je n'ai jamais dit le contraire.

SIMONE.

Et les deux lettres que voici sont des lettres sanscrites...

BURTIN.

Ça, c'est trop fort.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE, *à son fils.*

Tu ne dis plus rien.

BURTIN.

Alors, mademoiselle, c'est vrai, vous lisez le sanscrit?

SIMONE.

Oh! je reconnais simplement les monogrammes religieux.

BURTIN, *naïf.*

C'est peut-être encore plus difficile.

SERGEAC.

C'est un Amida.

SIMONE.

C'est un Maitreya. (*A M. de Sergeac père.*) Maitreya, le Bouddha futur qui viendra dans quatre mille cinq cents ans.

BURTIN.

On a déjà sa statue?

SIMONE.

Oui, et même celle de ses parents... je vais te confondre, patron.

SERGEAC.

Tu as le temps.

SIMONE.

Laisse donc... Et puis je veux voir surtout si notre beau cadre est assez grand pour le portrait de maman.

*Elle sort.*

SERGEAC.

Écoute...

*On rit.*

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Oh! Lorsqu'il est question de sa mère...

BURTIN.

Oui, mademoiselle Simone a pour elle une véritable adoration... Elle l'a peu connue cependant.

SERGEAC.

Ma fille avait six ans, lorsque nous avons eu le malheur de perdre madame de Sergeac.

BURTIN.

Toute jeune?

SERGEAC.

Toute jeune.

BURTIN.

Et si brutalement, n'est-ce pas? Par un accident...

SERGEAC.

Une chute de cheval.

BURTIN.

Je vous demande pardon d'éveiller ce souvenir douloureux. Je comprends qu'il vous soit pénible d'en parler.

SERGEAC.

Mais non... C'est dans la Saintonge où nous habitions alors. Ce jour-là madame de Sergeac a voulu sortir seule et monter une bête un peu ombrageuse qu'elle avait achetée récemment... On a retrouvé ma pauvre femme, l'après-midi, après bien des recherches, la tête fracassée auprès d'un arbre. Elle tenait encore sa cravache à la main.

SIMONE, *qui est entrée depuis quelques instants en feuilletant un gros livre.*

Tiens, tu ne m'avais jamais parlé de ce détail. Pauvre maman... (*Un long silence que chacun respecte.*) Je vous demande pardon, mais je l'aime tant, ma pauvre maman... Tu vois que...

BURTIN.

Vous vous la rappelez ?

SIMONE.

Oh! très bien. J'étais toute petite quand elle est morte, mais j'ai conservé son souvenir. (*Avec une caresse à son père.*) Et puis nous en parlons souvent. (*Un temps.*) Tu vois que j'avais raison... Voici, dans ce volume des Annales du musée Guimet, la représentation même de notre emplette... Tu as perdu, patron !

SERGEAC.

Eh bien, sais-tu ce que je décide, Simone? Tu signeras mon livre avec moi...

SIMONE, *riant.*

Moi!... C'est bon... Nous reparlerons de cela lorsqu'il sera terminé. En attendant promets-moi seulement d'être ton humble secrétaire... Je suis si contente de travailler avec toi.

*Elle l'embrasse.*

SERGEAC, *tendre.*

Simone!

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Et vous offrirez un des premiers exemplaires à notre propriétaire et ami, M. Burtin, qui va transformer le hangar en atelier.

SIMONE.

Merci, cher monsieur. Je vous promets un exemplaire avec dédicace.

BURTIN.

C'est que, si votre livre ne paraît pas bientôt, je ne serai pas là pour le recevoir.

SERGEAC.

Allons donc!

BURTIN.

J'ai l'intention d'aller monter une grande affaire en Tunisie.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Des constructions?

BURTIN.

Non, non... Assez de maçonnerie. Il s'agit de la mise en exploitation de tout un territoire. J'aurai une situation .. une situation... comment dirais-je... une situation

avec du prestige... et si l'idée me vient de me marier... enfin, je me comprends... (*Pour changer la conversation.*) Je me suis souvent demandé, monsieur de Sergeac, comment vous avez été amené à écrire un livre sur les dieux de là-bas.

SERGEAC.

Après la mort de ma femme, j'ai fait un voyage, je suis allé là-bas, comme vous dites, j'en ai rapporté quelques bibelots et quand Simone a été grande, j'ai été forcé de m'instruire pour répondre aux questions qu'elle me posait à leur sujet. Et peu à peu nous nous sommes passionnés pour cette histoire de l'art religieux en Asie, voilà tout.

BURTIN.

Très bien. Alors je me rappellerai à vous pour l'exemplaire promis.

SERGEAC.

C'est cela.

BURTIN.

Je vais prendre congé...

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Vous ne voulez pas manquer le train de Marseille?

BURTIN.

Oh! j'ai encore le temps d'arriver en marchant tout doucement.

SERGEAC.

Vous allez en voyage?

BURTIN.

Non... Je vais mettre un peu d'animation sur le quai de la gare... Adieu!

TOUS.

Au revoir. A bientôt.

*Burtin sort.*

## SCÈNE III

LES MÊMES, *moins* BURTIN.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Simone, je t'ai trouvé un mari.

SIMONE.

Ah! Qui?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Burtin!

SIMONE, *riant.*

Oui, je sais... Il est très amoureux de moi, ce pauvre M. Burtin, et il m'a donné à entendre qu'il serait heureux de m'emmener en Tunisie.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Il n'est pas qu'amoureux, il est jaloux, clairvoyant en tout cas. C'est à Michel Mignier que je fais allusion.

SIMONE.

Ah!

SERGEAC.

A propos, Simone, il faut nous décider à écrire aux Mignier. Tu ne peux pas les laisser plus longtemps sans réponse.

SIMONE, *avec un demi-sourire.*

Tu crois?

SERGEAC.

Voici quinze jours que la demande a été faite.

SIMONE.

J'ai voulu réfléchir.

SERGEAC.

Oui, mais si, comme je crois l'avoir deviné, ta réponse

est « non », il est plus convenable de la donner sans tarder. (*Au domestique qui vient d'apporter une carte.*) Dans un moment, quand je sonnerai. (*Le domestique sort.*) Et voici M. Michel Mignier qui vient sans doute la chercher.

SIMONE.

Quel est votre avis à tous les deux?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Notre avis?

SERGEAC.

Sur quoi? Sur ton mariage?

SIMONE.

Oui.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

En voilà une drôle de question!

SIMONE.

Vous trouvez?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Oui, c'est une drôle d'idée de nous demander cela à nous.

SERGEAC.

Tu es assez grande pour avoir une opinion.

SIMONE.

Je voudrais connaître la vôtre.

SERGEAC.

J'avoue ne pas avoir réfléchi suffisamment,

SIMONE.

Et toi, grand-père?...

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

C'est pour nous taquiner, n'est-ce pas?

SIMONE.

Mais non.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Si... Écoute, ma petite fille, je suis trop vieux pour ce

jeu-là. Je me porte bien, c'est vrai, mais seulement à la condition d'écarter de ma vie toutes les contrariétés... Ne continue pas cette plaisanterie, elle est trop cruelle.

SIMONE.

Grand-père chéri, on peut bien causer... Je voudrais savoir seulement, par exemple, si la famille Mignier vous plaît.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Tu reviens là-dessus... Mais enfin, alors, est-ce que?...

SIMONE.

Répondez... Ce sont des honnêtes gens?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Oui, je le crois...

SIMONE, *à Sergeac.*

Et le jeune homme, il te plaît, à toi?

SERGEAC.

Aucun jeune homme ne me plaira, qui viendra pour te prendre à nous.

SIMONE.

S'il fallait qu'il y en eût un?

SERGEAC.

C'est celui-là que je préférerais.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Non, mais jette-le-lui à la tête! Qu'est-ce qu'il a d'extraordinaire?

SERGEAC.

Il est presque célèbre, à trente ans.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Célèbre pour avoir écrit deux ou trois gros bouquins que personne ne comprend.

SIMONE.

Personne!...

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Tu les comprends, toi?

SIMONE.

Je crois les comprendre.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

« L'Avenir de la Morale », pense... mais... Et puis, si elle tient à épouser un philosophe, il y en a d'autres. Un philosophe? Jamais de mon temps...

SIMONE.

Avouez que pour un philosophe, il n'est ni pédant, ni triste, ni gourmé.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Il a d'autres défauts. L'autre jour, il s'est mis dans une colère blanche à propos...

SIMONE.

A propos d'une injustice. C'est une colère d'apôtre. Je ne les hais pas.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

C'est bon... Simone. Tu m'as déjà bien étonné en ne repoussant pas cette demande tout de suite. Ton attitude d'aujourd'hui me surprend tout à fait.

SERGEAC, *ému.*

Enfin... est-ce que tu penserais réellement à te marier?...

SIMONE.

Je vous dirai cela tout à l'heure. Voulez-vous me laisser causer avec M. Michel?

SERGEAC.

Certainement...

*Simone va sonner.*

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Elle nous met à la porte...

SERGEAC.

Nous reviendrons.

*Ils sortent. Simone va à la porte du fond; entre Michel, trente ans à peine, très sympathique.*

## SCÈNE IV

SIMONE, MICHEL, *puis* SERGEAC.

MICHEL, *les mains tendues.*

Bonjour, Simone.

SIMONE.

Bonjour, Michel.

MICHEL.

Est-ce qu'il est survenu quelque chose d'anormal ?

SIMONE.

Non, pourquoi ?

MICHEL.

Mon père m'a envoyé à Paris une dépêche, me disant : « Ne passe pas chez les Sergeac avant de m'avoir vu. »

SIMONE.

Alors ?

MICHEL.

J'ai pris le train précédant celui qui devait m'amener et me voici. Seulement, je n'ai que quelques minutes. Alors, rien qui puisse nous tourmenter ?

SIMONE

Rien. Nous sommes revenus de Gênes tout à l'heure. Nous avons fait une trouvaille, figurez-vous : un cadre de triptyque sculpté, admirable, et qui s'adapte à merveille au portrait de maman que je vous ai montré, vous vous rappelez ?

MICHEL.

Certes.

SIMONE.

Sur les volets je placerais deux petits souvenirs d'elle que mon grand-père Lorsy m'a donnés... Quand je veux réfléchir, rêver, je vais dans ce petit coin, devant elle... Je me récite à moi-même tout ce que je sais d'elle... Je me rappelle les paroles par lesquelles mon père m'a appris à l'aimer... C'est apaisant comme une prière. Je vous dirai cela en détail, plus tard. Vous avez reçu ma lettre ?

MICHEL.

Oui.

SIMONE.

Vous consentez à ce que je vous demandais ?

MICHEL.

De grand cœur.

SIMONE.

Merci... Alors, c'est demain ?

MICHEL.

S'il n'y a rien de changé, c'est demain que mon père viendra chercher la réponse de M. de Sergeac... et la vôtre.

SIMONE.

Que pourrait-il y avoir de changé ?

MICHEL.

Je ne sais pas. Cette dépêche de mon père m'intrigue.

SIMONE.

S'il allait ne plus consentir à notre union ?

MICHEL.

Ce n'est pas cela qui modifierait ma volonté. Mais de votre côté, ne redoutez-vous aucune résistance ? Avez-vous parlé à M. de Sergeac ?

SIMONE.

Pas encore, nettement du moins, mais je ne redoute de lui que le chagrin que je vais lui causer.

MICHEL.

Ne doit-il pas s'y attendre depuis longtemps ?

SIMONE.

J'ai si souvent répété que je ne me marierais jamais.

MICHEL, *riant.*

Et puis voilà !

SIMONE, *de même.*

Et puis voilà !... Vous riez ?

MICHEL.

Je déborde de fatuité... Vous rappelez-vous ce que nous nous sommes dit le jour de notre première entrevue ?

SIMONE.

Oui.

MICHEL.

Nous nous sommes déclaré l'un à l'autre, avec un empressement un peu agressif, notre intention formelle de demeurer célibataires.

SIMONE.

C'est ce qui m'a mis en confiance avec vous.

MICHEL.

Et réciproquement.

SIMONE.

J'avais tant peur, chaque fois qu'on me présentait un jeune homme, qu'il pût croire que j'acceptais le rôle de la jeune personne désireuse de se faire épouser.

MICHEL.

Et moi, j'avais tant peur de passer pour le monsieur « décidé à s'établir ». Vous n'aimez pas cette expression : « décidé à s'établir ? »

SIMONE.

Si... Et savez-vous, Michel... je pense que si nous n'avions pas affirmé si fort l'un et l'autre notre horreur du mariage, nous ne nous serions probablement jamais mariés ensemble.

MICHEL.

En effet... Est-ce drôle !

*Rire.*

SIMONE.

N'est-ce pas que c'est drôle ! (*Rire.*) Sommes-nous drôles de rire comme cela ! Ce n'est pas drôle du tout.

MICHEL.

Pas du tout. Nous ne rions pas de cela. L'amour qui est en nous a envie de rire.

SIMONE.

Je le crois. Et tous les prétextes lui sont bons.

MICHEL.

Nous sommes heureux.

SIMONE.

Oui... Mais... J'y pense tout à coup... Vous ne m'avez pas demandé ma réponse.

MICHEL.

Quelle réponse ?

SIMONE.

Il est adorable !

MICHEL.

Je ne vous le fais pas dire.

SIMONE.

Mais, ma réponse...

MICHEL.

Je vous demande pardon ; je n'y suis pas du tout.

SIMONE.

Vraiment !

*Elle rit.*

MICHEL.

Vraiment. (*Il rit. Ils se prennent la main. Un peu grave.*) Comme je vous aime !

SIMONE.

Moi aussi, je vous aime...

MICHEL.

Alors, cette réponse ?

SIMONE.

Mon Dieu, je viens de vous la donner, sans m'en apercevoir.

MICHEL, *tendrement.*

Oui, lorsque je vous ai demandé d'être ma femme, vous avez exigé deux années d'épreuve. Les voici écoulées, et je viens vous dire : Simone, j'ai besoin d'être aimé. J'ai besoin d'une compagne qui comprenne le but que j'ai donné à ma vie et qui m'aide à l'atteindre. Je veux qu'elle soit mon refuge, mon courage et ma conscience. Je lui donne tout mon cœur et je lui demande le sien tout entier. Je vous ai suppliée d'être pour moi celle que j'attends et dont je ne croyais pas, avant de vous connaître, qu'elle pût exister. Acceptez-vous ?

SIMONE.

J'accepte. Je m'engage solennellement à vous. Je lie mon existence à la vôtre. Je serai heureuse de votre bonheur, je souffrirai de vos souffrances et vous chérirai dans la bonne ou la mauvaise fortune. Je ressens pour vous un amour profond, moi qui me croyais incapable d'amour. Vous m'avez révélée à moi-même : c'est vous qui m'avez réellement donné une âme. Depuis deux ans déjà, je vous aime avec toute ma raison et tout mon cœur ; jusqu'à ma mort, je suis à vous.

MICHEL, *s'approchant de Simone.*

Je suis à vous jusqu'à la mort.

*Il lui tend les deux mains. Simone les prend.*

SIMONE.

Et maintenant, partez... Ne nous disons plus rien aujourd'hui.

MICHEL.

Je suis heureux.

SIMONE.

Je suis heureuse.

MICHEL.

A bientôt.

SIMONE.

A bientôt !.... Attendez... Saluez mon père.

MICHEL.

Si vous voulez.

SIMONE, *à la porte de gauche.*

Père, M. Michel Mignier.

*Entre Sergeac.*

MICHEL.

Je suis venu seulement pour vous serrer la main entre deux trains.

SERGEAC.

Vous avez fait bon voyage?

MICHEL.

Très bon.

SERGEAC.

M. Mignier...

MICHEL.

Je vais le rejoindre... Je vous demande la permission de vous quitter... J'espère qu'après la visite que mon père vous fera demain, j'aurai des occasions... de... enfin... Allons, à bientôt. (*A Simone.*) Mademoiselle...

*Il sort.*

## SCÈNE V

SIMONE, SERGEAC.

SERGEAC, *A Simone.*

Il n'a pas l'air d'avoir été trop découragé, ce garçon-là...

SIMONE.

Père, il faut que nous causions. Je suis désolée, je suis honteuse, car je vais te faire beaucoup de peine.

SERGEAC.

Alors, c'est vrai?

SIMONE.

Oui.

SERGEAC.

Tu t'es décidée bien promptement.

SIMONE.

Tout à l'heure, tu me disais que j'avais assez réfléchi.

SERGEAC, *avec un demi-sourire.*

Assez pour dire non, pas assez pour dire oui.

SIMONE, *riant.*

Très bien.

SERGEAC.

Je suis abasourdi, un peu assommé... Je ne comprends pas comment, dans la confiance où nous sommes, où nous étions, tu as pu, au cours du voyage que nous venons de faire tête à tête, conserver le secret d'un tel projet.

SIMONE.

Dix fois j'ai été sur le point de tout te dire... Ma décision était subordonnée à une réponse que j'attendais.

SERGEAC.

Qu'est cette réponse?

SIMONE.

Je te le dirai tout à l'heure. Tu verras que j'ai fait tout mon possible pour atténuer ton chagrin.

SERGEAC, *souriant.*

Je vois. Tu me plonges un couteau dans le cœur, mais tu mets de la cocaïne sur la lame.

SIMONE, *de même.*

Comme tu es méchant!

SERGEAC.

... Et c'est moi qui suis méchant!

SIMONE.

Si tu n'approuves pas ce mariage, je ne le ferai pas.

SERGEAC.

Mais, mon enfant, tu n'as pas besoin de mon approbation, tu es libre.

SIMONE, *tendrement.*

Ah! non! non! pas ces mots-là entre nous deux! Que les autres pères et les autres filles échangent des paroles semblables, je veux bien, mais nous, nous, toi et moi, nous avons d'autres choses à nous dire. Tu n'es pas seulement mon père, tu es mon ami, mon confident, mon maître. Tu m'as associée à toutes tes pensées, comme à tous tes travaux.

SERGEAC.

Mais, cruelle enfant, c'est justement pour cela que l'idée de ton mariage me met au poteau de torture.

SIMONE.

Ah! si l'on m'avait dit que j'entendrais cela, que je te verrais comme je te vois, avec ta bonne figure convulsée et tes yeux pleins de larmes, et que cependant j'insisterais

pour te faire accepter tant de chagrin!... Je te demande conseil... Je ne vois plus clair en moi! Je ne me reconnais plus. Je sens toute mon ingratitude.

SERGEAC.

Tu n'es pas plus ingrate que les autres jeunes filles. Seulement la plupart sont moins bonnes que toi, et ne s'aperçoivent pas de l'atroce déchirement qui se fait, à ce moment-là, dans le cœur de tous les pères. Elles tournent leurs regards vers l'amour qui est l'avenir et se détachent de la vieillesse, du passé, avec une adorable et désolante indifférence. Tu te rappelles la fillette du « Monument aux Morts » de Bartholomé. Pendant que les autres pleurent, elle envoie un baiser à l'amour, et à l'avenir. Va, comme elle, vers la vie et vers le bonheur, mon enfant, c'est ton devoir et ta destinée. Et c'est la mienne. J'étais trop heureux... C'était une injustice.

SIMONE.

Qu'est-ce que tu veux dire?

SERGEAC.

Rien! rien!

SIMONE.

J'ai honte de moi-même.

SERGEAC

Ne dis pas de folies.

SIMONE.

Ce ne sont pas des folies. Je m'étais uré de te rendre ton dévouement. Pour assurer la joie de ma jeunesse, tu n'as pas voulu te remarier. je m'étais promis en échange de rester toujours auprès de toi...

SERGEAC.

Au moins est-il digne de toi, celui que tu as choisi?... T'aime-t-il autant que tu le mérites? Te donnera-t-il le bonheur? S'il doit te le donner, qu'importe tout le reste?

SIMONE.

Il est bon, il est loyal, il est intelligent, il m'aime et il t'aime.

SERGEAC, *riant.*

Il m'aime, moi aussi! Simone, tu le vantes!

SIMONE.

Patron, tu as tort de ne pas me croire,

SERGEAC.

Je parie qu'il a mis comme condition d'habiter avec nous, après son mariage.

SIMONE.

Ce n'est pas lui, c'est moi qui l'ai exigée, cette condition.

SERGEAC.

Imprudente!

SIMONE.

Et c'est sa réponse que j'attendais.

SERGEAC.

Il refuse?

SIMONE.

Il accepte.

SERGEAC, *très ému.*

Tu as fait cela! Ah! mon enfant, mon petit enfant.

SIMONE, *souriant.*

Cela ne te déplaît pas, alors?

SERGEAC.

Non... non... Je t'assure que cela ne me déplaît pas du tout... Mais pas du tout... Seulement je m'y oppose.

SIMONE.

Comment?

SERGEAC.

Oui, ma petite Simone... Je m'y oppose formellement. C'est gentil à toi d'avoir pensé à cela, c'est encore plus

gentil à lui d'avoir consenti... Seulement, vous me ferez le plaisir de vivre tous les deux chez vous, et de nous laisser, ton grand-père et moi, aux joies tranquilles de nos parties d'échecs.

SIMONE.

Mais cependant...

SERGEAC, *très tendre.*

Ne me tente pas, ma chérie. Tu comprends bien que si je ne pensais qu'à moi, je te dirais oui, de grand cœur, mais votre bonheur pourrait en souffrir, crois-moi.

SIMONE.

Puisqu'il veut bien...

SERGEAC.

Moi, je ne veux pas.

SIMONE.

Vous ne vous ennuierez pas trop, tout seuls, grand-père et toi?

SERGEAC.

Mais non, mais non... Et puis, vous viendrez nous voir de temps en temps!

SIMONE, *inconsciemment féroce.*

Naturellement.... Je suis bien heureuse... Mais je vais aller chercher grand-père, tu veux bien?...

*Elle va vers la porte.*

SERGEAC, *à part, avec un sourire tendre et navré.*

Oh! la vilaine! Comme il a fallu peu de mots pour la décider! (*Haut.*) Simone!

SIMONE.

Patron!

SERGEAC.

Et l'Histoire de l'art religieux en Asie?...

SIMONE.

Dire que je n'y pensais plus!...

SERGEAC.

Je voulais te le faire dire... Va... va... je prendrai un secrétaire... (*Seul.*) En effet, je prendrai un secrétaire... Tout de même ce ne sera pas la même chose.

*Il pousse un profond soupir. Entrent Simone et M. de Sergeac père.*

## SCÈNE VI

SIMONE, MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE, SERGEAC

SIMONE.

Grand-père, tout est arrangé, et tout le monde sera heureux.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Enfin, tu te maries?

SIMONE.

Oui, mais mon père t'expliquera, il est probable que nous ne nous quitterons pas.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE, *qui est entré avec un paquet de lettres à la main.*

Ah! dans ces conditions! Tous ces événements m'avaient fait oublier de te donner ton courrier, Édouard. Il y a une dépêche.

SERGEAC.

Merci.

*Il regarde les enveloppes.*

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE, *à Simone.*

Et alors, tu t'es tout à coup éprise de ce jeune homme?

SIMONE.

Oh! pas tout à coup, puisqu'il y a trois ans que nous nous connaissons.

SERGEAC.

Une dépêche... Honneur au papier bleu! Commençons par elle. (*Il ouvre et lit. Grande émotion. En rassurant sa voix.*) Quand est-elle arrivée ?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

La dépêche ? Elle est là depuis deux jours.

SERGEAC.

« Le 29 ». Mais c'est aujourd'hui, le 29.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Oui.

SERGEAC.

Jeudi? jeudi... 29?

SIMONE.

Oui... C'est quelque chose de grave ?

SERGEAC.

Non. C'est ton grand-père Lorsy qui m'annonce son arrivée.

SIMONE.

Enfin! Pendant mon dernier séjour chez lui, je lui ai tant demandé de venir! Quel bonheur! Lui qui n'avait jamais voulu venir ici !

SERGEAC, *tirant sa montre.*

Oui. Quelle heure est-il ?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Quatre heures dix.

SERGEAC.

Quatre heures dix. Mais alors, nous n'avons que le temps. Dis qu'on attelle...

SIMONE.

Moi ! Moi ! C'est moi qui vais au-devant de lui... Je vais prendre l'auto.

SERGEAC.

Tu veux...

SIMONE.

Oui, oui.

*Elle sort.*

SERGEAC.

Que peut-il nous vouloir ? Pourquoi vient-il ?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Que dit sa dépêche ?

SERGEAC, *lisant.*

« Je vous demande de me recevoir jeudi. J'arriverai à quatre heures vingt-deux avec Hermance. Il s'agit de Simone. — LORSY. » Que va-t-il penser s'il ne trouve personne à la gare ?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE, *à la fenêtre.*

Voici le chauffeur qui met l'auto en marche. Et voici Simone. Ils arriveront Il n'y a pas cinq minutes de chemin. Elle est contente, Simone, elle rit. Bonjour ! bonjour ! Les voilà partis !

SERGEAC.

C'est peut-être au-devant du malheur qu'elle court aussi vite.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Que vas-tu t'imaginer ?

SERGEAC.

M. de Lorsy n'avait jamais consenti à venir ici malgré les instances de Simone. Pour qu'il s'y décide ainsi tout à coup, il faut qu'il se soit produit un événement grave.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Dans quelques minutes nous serons fixés.

SERGEAC.

Oui, mais c'est long, quelques minutes... Par bonheur cette dépêche ne m'a été remise qu'à l'instant. Je n'aurais pas pu vivre deux jours dans une pareille angoisse...

Avec Hermance... pourquoi? (*Regard à la montre.*) Le train va entrer en gare.

*Marche. Silence. Station devant la fenêtre.*

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

J'y suis!... Simone lui a peut-être écrit qu'elle est dans l'intention de se marier... et il se sera décidé subitement à venir. La vieille Hermance a vu naître Simone, elle aura voulu être de la fête.

SERGEAC.

Non. Vous savez bien qu'il n'a pas cessé de me haïr. Les rares fois que nous nous sommes trouvés ensemble en présence de ma fille, nous jouions lui et moi, comme nous pouvions, la comédie de l'amitié. Mais lorsque le hasard nous laissait seuls, il tombait entre nous un silence effroyable. (*Un temps.*) Il est arrivé. Ils sont ensemble... Je n'aurais pas dû la laisser aller.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Quel prétexte aurais-tu donné pour l'en empêcher?

SERGEAC.

Qui sait ce qu'il lui dit?... Ah! je croyais avoir expié, pourtant!

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Calme-toi! A quoi vas-tu penser, grand Dieu!

SERGEAC.

Je suis certain, certain, vous entendez, que la visite de M. de Lorsy se rapporte au drame d'il y a quinze ans. J'ai l'impression qu'une catastrophe s'approche.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Quelle catastrophe peut-on redouter?

SERGEAC.

Vous le savez bien.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Une seule pourrait nous atteindre, c'est la révélation du passé à notre pauvre petite enfant. Mais Lorsy l'aime autant que nous l'aimons, ce n'est pas lui qui parlera, n'est-ce pas ?

SERGEAC.

Je ne sais... J'ai peur... (*Silence.*) Maintenant, ils s'approchent... Non, ils ne pourraient pas encore être là... Mon père, je vous l'ai caché autant que je l'ai pu, mais je passe mon existence dans des transes mortelles... Pendant les séjours que Simone fait chez lui, je ne vis pas... Tout un mois et deux fois chaque année, je m'attends à chaque minute à recevoir le coup. Et lorsqu'elle revient je suis fou de terreur, Je cherche ses yeux avec l'angoisse de ne plus les trouver les mêmes, et lorsque j'ai vu qu'ils n'ont pas changé, je me sens défaillir de joie et de reconnaissance, et je me dis : « Encore six mois de répit... » Ils devraient être là... Pourquoi sont-ils en retard ? Pourquoi ? Que s'est-il donc passé ?...

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Tais-toi... Voici la voiture... Simone lui indique le domestique... Elle ne vient pas avec lui... Elle emmène Hermance... Je devine qu'il l'éloigne sous un prétexte... Ils se sourient... « A tout à l'heure ». Il est entré.

*Silence. La porte s'ouvre. Sergeac père va au devant de Lorsy. Poignée de main. Salut à Sergeac.*

## SCÈNE VII

SERGEAC, MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE, LORSY.

LORSY.

Je vous prie d'excuser cette brusque arrivée chez vous.

Mais en présence des faits que vous allez connaître, j'ai pensé que le devoir le plus sacré me commandait de venir. J'ai laissé Hermance avec Simone.

SERGEAC.

Je vous en prie, monsieur.

*Il lui désigne une chaise.*

LORSY.

Vous n'avez envoyé personne à La Rochelle, n'est-ce pas?

SERGEAC.

Je ne comprends pas.

LORSY.

Un étranger, qui est là-bas, se prétend envoyé par vous.

SERGEAC.

Il ment.

LORSY.

Je le pensais bien. Nous sommes, dans ce cas, menacés d'un nouveau malheur.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Quel malheur?

LORSY.

J'ai peur que tous les efforts que nous avons faits depuis quinze ans pour garder notre secret n'aient été inutiles.

SERGEAC.

Qu'est-ce qui peut vous le faire croire?

LORSY.

Quelqu'un s'agite mystérieusement autour de notre passé.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Qui?

LORSY.

Déjà cet inconnu nous oblige à parler de ce que nous

voulions éternellement garder enseveli au plus profond de nous-mêmes. A qui en veut-on ? Qui veut-on frapper ? Je ne sais. Mais ce que je redoute est effroyable.

SERGEAC.

Je vous en supplie, dites, dites vite !

LORSY.

Notre vieille Hermance est arrivée mercredi chez moi, tout émue, et voici ce qu'elle m'a raconté. Elle vous le répétera, mais j'ai voulu que nous causions d'abord ensemble hors de sa présence. Dans le coin de campagne où elle s'est retirée, elle a reçu, l'autre jour, la visite d'un homme qui s'est dit envoyé par vous.

SERGEAC.

Je n'ai envoyé personne.

LORSY,

A l'occasion de la majorité de Simone, vous faisiez, disait-il, rechercher tous les gens qui étaient au service de ma pauvre Gabrielle à la fin de sa vie.

SERGEAC.

Pourquoi faire ?

LORSY.

Pour leur remettre, en exécution d'une volonté testamentaire, une certaine somme d'argent.

SERGEAC.

Je n'ai rien ordonné de semblable.

LORSY.

Le prétexte était habilement choisi. Mais les soupçons d'Hermance ont été éveillés par le nombre des questions insidieuses que cet homme lui posait sur les... sur les circonstances qui ont accompagné la mort de ma pauvre enfant.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Hermance n'a rien dit ?

LORSY.

Elle a dit ce que nous lui avions recommandé de dire. Rien de plus.

SERGEAC.

Que savez-vous encore?

LORSY.

C'est tout.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Qui paraissait être cet homme?

LORSY.

C'était un monsieur, m'a dit Hermance.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Étranger au pays?

LORSY.

Étranger.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Et il a disparu?

LORSY.

Hermance ne l'a plus revu.

SERGEAC, *accablé.*

Je voudrais mourir.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Allons, remets-toi mon enfant.

SERGEAC.

S'il faut expier encore, pourquoi des innocents sont-ils exposés à souffrir?

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Il n'est pas certain que quelqu'un devra souffrir encore. Nous sommes prévenus. Nous veillerons sur la paix et le bonheur de Simone.

SERGEAC.

Comme vous devez me maudire tous les deux!

LORSY.

Écoutez-moi, monsieur de Sergeac, j'ai quelque chose à vous dire depuis longtemps. C'est par une sorte de lâcheté que je me suis tu jusqu'ici. Puisque nous voici rassemblés tous les trois pour la défense de Simone, je vais libérer ma conscience... Oh ! ce n'est rien, si vous voulez, mais vraiment, c'est un devoir pour moi de vous faire cet aveu. Il faut que vous sachiez, enfin, combien j'ai été touché à chacun des séjours de ma petite-fille chez moi. combien profondément ému, de voir avec quelle délicate insistance vous avez entretenu en elle le culte de sa mère.

SERGEAC.

Je n'ai fait que mon devoir, mon Dieu !

LORSY.

Sans doute. Mais vous l'avez fait avec piété. Vous avez créé dans le cœur de votre fille une image charmante de celle qui n'est plus. Vous l'avez parée des plus belles qualités, des plus douces vertus. Vous en avez fait une mère tendre et attentivement dévouée, une femme adorable. Epargnez-moi la douleur de vous dire pourquoi j'en ai été extrêmement troublé... Depuis la mort de ma pauvre Gabrielle, j'ai appris sur elle bien des tristesses.

SERGEAC.

Je vous en supplie ! Je vous en supplie !

LORSY.

N'en parlons plus, vous avez raison... Tout de même, c'est bien à vous de ne pas vous être contenté du silence et d'avoir fait chérir sa mémoire... Oh ! les beaux mensonges que vous avez su trouver et que Simone m'a répétés sans comprendre pourquoi ils me faisaient tant pleurer !... C'est bien. C'est d'un brave homme... Voilà ce que j'ai besoin de vous déclarer depuis si longtemps et que je suis soulagé de vous avoir dit.

SERGEAC.

Je ne sais que vous répondre. Quel qu'ait été le passé, j'ai mérité votre haine et je l'accepte avec respect. Mais c'est une grande douceur, pour l'être misérable que je suis, de vous avoir entendu parler comme vous venez de le faire. Merci.

*Ils ne se donnent pas la main. Mais M. de Sergeac père et Lorsy s'embrassent sans rien dire. Entre un domestique avec une carte.*

SERGEAC.

Monsieur Mignier.

MONSIEUR DE SERGEAC PÈRE.

Il vient chercher la réponse de Simone... Reçois-le... Nous allons auprès d'elle.

SERGEAC.

Faites entrer.

*M. de Sergeac père et Lorsy sortent. Après un moment entre M. Mignier.*

## SCÈNE VIII

SERGEAC, MIGNIER. *Sergeac s'est repris, et c'est gaiement qu'il serre la main de M. Mignier.*

SERGEAC.

Je vous en prie... (*Il lui désigne un siège.*) Ah! monsieur Mignier, je suis ravi de vous voir. Je suis un peu troublé. Excusez-moi : Monsieur de Lorsy que je n'avais pas vu depuis longtemps vient d'arriver. (*Un temps.*) Alors, vous venez sans doute chercher la réponse de Simone...

MIGNIER.

Non. Je viens au contraire vous prier de différer cette réponse.

SERGEAC.

Comment cela?

MIGNIER.

Avant tout... je tiens à vous déclarer que nous gardons, mon fils et moi, la plus respectueuse estime pour mademoiselle Simone.

SERGEAC.

Ces précautions oratoires sont inutiles. Je vous en prie, expliquez-vous nettement. (*Chancelant, mais réussissant à peu près à se dominer.*) Vous voulez rompre les pourparlers qui...

MIGNIER

Rompre, non. Mais les ajourner. Un de mes frères part pour le Japon. Il propose à Michel de l'accompagner. Je suis convaincu et nous pensons que ce voyage, dans les conditions favorables où Michel peut le faire, lui sera très utile pour la carrière qu'il a choisie. Il est encore jeune, je crois qu'il peut, sans inconvénient, retarder son mariage et voilà tout.

SERGEAC.

C'est un prétexte.

MIGNIER.

Mais non.

SERGEAC.

Et ce voyage doit durer combien de temps ?

MIGNIER.

Huit mois, dix mois, un an tout au plus.

SERGEAC.

Un an ! Mon cher monsieur Mignier, vous m'affirmez, et je vous crois, que vous n'avez aucune idée de rupture ; je vous demande donc de ne pas retarder le bonheur de nos enfants. Simone éprouve à l'égard de votre fils une inclination très marquée : ce retard lui causerait, je pense, un certain chagrin. Marions-les et Michel, au lieu d'aller au Japon avec son oncle, s'y rendra en compagnie de sa

femme. Oh! ne faites pas d'objections. D'ailleurs nous n'avons qu'à laisser les jeunes gens causer ensemble, ils seront bien vite de mon avis. Quand votre fils devait-il venir faire ses adieux?

MIGNIER.

Il comptait écrire à mademoiselle de Sergeac.

SERGEAC.

Par exemple! Vous avez accepté cela?

MIGNIER.

Je l'ai conseillé.

SERGEAC.

Pourquoi?

MIGNIER.

J'ai pensé qu'il serait préférable d'épargner à l'un et à l'autre l'émotion de cette scène.

SERGEAC.

C'est impossible. Dites-lui de venir...

MIGNIER.

C'est que...

SERGEAC.

Eh bien?

MIGNIER.

Il est parti.

SERGEAC.

Vous ne dites pas la vérité. Il était ici il y a une heure. Allons, monsieur, nous sommes seuls, c'est un père qui parle à un père. Estimez-moi assez pour tout me dire... Songez que ces explications que j'implore de vous, j'aurais le droit, le devoir même de les exiger.

MIGNIER, *après un silence.*

Ne les exigez pas, je vous prie.

SERGEAC.

Il est trop tard. Il faut que je sache.

MIGNIER.

J'aurais voulu vous voir accepter le prétexte que je vous proposais.

SERGEAC.

Vous le reconnaissez, ce n'était qu'un prétexte.

MIGNIER.

Oui.

SERGEAC, *s'essuyant le front.*

Et le... le véritable motif ?

MIGNIER.

Voici. Notre famille a été, il y a deux ans, douloureusement éprouvée. La femme de mon frère est devenue folle. On a dû l'arracher à son mari, et à ses trois enfants et l'interner. Depuis, nous avons appris que sa mère avait été dans le même cas et que, par conséquent, la catastrophe aurait pu être évitée, si mon père, avant ce mariage avait pris des renseignements suffisants. La leçon a été dure. Je me suis promis que je n'aurais pas à me reprocher une aussi coupable négligence.

SERGEAC.

Que me racontez-vous là ? Et où avez-vous pris?...

MIGNIER.

Laissez-moi achever, ou permettez-moi de me taire tout à fait.

SERGEAC.

Achevez.

MIGNIER.

Je vais être amené à vous parler d'événements douloureux... de la mort de madame de Sergeac.

SERGEAC, *se lève brusquement.*

C'est bon ! Assez ! Partez ! (*Après un silence.*) Monsieur, je vous demande pardon mais vous avez en effet évoqué un souvenir... un... Un mot encore. C'est à propos de madame de Sergeac que vous parlez de... folie...

MIGNIER.

Restons-en là.

SERGEAC, *énergiquement.*

Non. Tout. Je veux que vous disiez tout.

MIGNIER.

J'étais parfaitement disposé à considérer comme exact votre récit des derniers moments de madame de Sergeac, mais mon attention a été éveillée par un certain nombre de menus faits. Il m'a paru que vous étiez embarrassé, lorsque je vous priais de préciser certains détails. J'ai observé, je me suis renseigné... Votre départ de La Rochelle après le triste événement, votre répugnance à parler de la ville que vous habitiez et des relations que vous y possédiez certainement, tout cela a provoqué en moi une certaine inquiétude. Le souvenir du malheur qui a frappé mon frère ne me quittant pas, j'ai eu des doutes et je me suis dit que si madame de Sergeac était morte dans un accès de maladie mentale — si elle s'était suicidée — pour dire le mot — ce que vous me donniez pour la vérité est précisément ce qu'on inventerait afin de cacher à des étrangers la cause réelle du décès.

SERGEAC.

Et c'est tout ?

MIGNIER.

C'est tout.

SERGEAC.

Eh bien ! monsieur, vous pouvez rappeler votre fils. Je vous donne ma parole d'honneur que madame de Sergeac n'est pas morte folle.

MIGNIER.

De quoi est-elle morte ?

SERGEAC.

Vous le savez. Je vous l'ai dit.

MIGNIER.

Je vous en conjure, n'essayez pas... Je suis renseigné.

SERGEAC.

Vous êtes renseigné...

MIGNIER.

Oui.

SERGEAC, *bas.*

C'est vous qui avez procédé là-bas à cette enquête?...

MIGNIER.

Oui... Je sais la vérité sur la mort de madame de Sergeac.

SERGEAC.

Ah! misérable! misérable! Qu'êtes-vous venu faire dans cette maison? (*Mignier se prépare à sortir. Entre Simone.*)

SERGEAC, *à Mignier, bas.*

Pitié! Je vous en supplie! Pitié! (*Simone qui était entrée souriante regarde avec stupeur son père et M. Mignier.*)

SIMONE, *à Sergeac.*

Qu'est-ce qu'il y a? (*Sergeac essaie de se reprendre. Il n'y parvient pas, et ne répond que par un geste désespéré. A Mignier.*) Qu'est-ce qu'il y a?

MIGNIER.

Votre père vous le dira. (*Au milieu d'un grand silence, il salue et sort lentement.*)

## SCÈNE IX

SIMONE, SERGEAC.

SIMONE.

Mon mariage?

SERGEAC.

N'y pense plus, mon enfant.

SIMONE.

Que s'est-il passé ?

SERGEAC.

On ne veut plus de toi.

SIMONE.

On ne veut plus de moi !... Où est Michel ?

SERGEAC.

Tu ne le verras pas.

SIMONE.

Pourquoi ?

SERGEAC.

Il est parti.

SIMONE.

Parti ?

SERGEAC.

Pour un long voyage.

SIMONE.

Sans m'avertir, c'est impossible.

SERGEAC.

Son père a retiré sa demande.

SIMONE.

Mais lui, Michel, pourquoi n'est-il pas ici ?

SERGEAC.

Sans doute on l'a empêché de venir.

SIMONE.

Il a accepté cela ?

SERGEAC.

Tu le vois.

SIMONE.

Il a fallu qu'on lui donne des raisons bien graves. Lesquelles ?

SERGEAC.

Je ne puis te le dire.

SIMONE.

J'ai le droit de les savoir.

SERGEAC.

Je t'en supplie, Simone, ne me demande rien.

SIMONE.

Si j'ai été calomniée, il faut bien que je me défende.

SERGEAC.

Personne ne t'accuse.

SIMONE.

Eh bien ?

SERGEAC.

Par grâce, ne me questionne pas, plus tard, tu sauras.

SIMONE, *calme.*

Père, il faut que tu rappelles M. Mignier. S'il ne s'agit que d'une question d'amour-propre, ou d'argent, je te demande d'accepter tout ce qu'on te proposera... Ce n'est pas cela ?

SERGEAC.

Non, non.

SIMONE.

Enfin la rupture n'est pas définitive ?...

SERGEAC.

Hélas !

SIMONE.

Alors, ma vie est brisée.

SERGEAC.

Non, mon enfant, ta vie n'est pas brisée pour un mariage manqué. Fais appel à toute ta force, à tout ton courage.

SIMONE.

De la force et du courage, j'en aurai, mais pas pour me résigner.

SERGEAC.

Tout ce que tu feras sera inutile...

SIMONE.

Nous verrons.

SERGEAC.

Simone, il faut renoncer à toute lutte, il faut renoncer à ce mariage.

SIMONE.

Je n'y renoncerai pas sans avoir acquis par moi-même la preuve qu'il est impossible.

SERGEAC.

Ne peux-tu me croire quand je te l'affirme ?

SIMONE.

Tu peux te tromper. C'est ma vie qui se joue.

SERGEAC.

Non, ce n'est pas ta vie qui se joue. Tu te grises avec des mots. Il y a un mois, tu ne songeais pas à cette union.

SIMONE.

J'y songeais il y a un mois, puisque j'y songe depuis trois ans.

SERGEAC.

Trois ans !

SIMONE.

Oui, père ; il y a trois ans que nous nous aimons. Par affection pour toi, j'ai gardé le silence, j'ai combattu. Eh bien, mon orgueil, mes serments à moi-même et les promesses que je t'avais faites, tout a perdu de sa force, de sa réalité, tout s'est enfoncé subitement dans le passé lorsque j'ai aimé. Je suis devenue une autre, je suis entrée dans de la lumière, dans de la fièvre. Il m'a semblé que

je commençais seulement à vivre. Il y a un an que nous nous sommes promis de nous épouser. Tu vois que je ne cède pas à un caprice. Nous nous sommes étudiés, appréciés et estimés et nous nous adorons. Et je sais maintenant que je n'aurais pas le bonheur sans lui. C'était d'une douceur inexprimable, d'une tendresse infinie... J'avais enfin osé te dire mon secret. Tu avais été bon, d'une exquise bonté et j'étais bien heureuse. (*Gagnée par les larmes.*) Et voilà à présent qu'il faut tout oublier, tout détruire en moi-même... Tu me dis que je ne l'épouserai pas et que je ne le verrai plus.

SERGEAC.

Simone, ne pleure pas.

SIMONE, *dans les sanglots.*

Comment ne pas pleurer, alors que je suis la plus malheureuse des femmes ?

SERGEAC.

Je t'en supplie.

SIMONE.

Mon beau rêve...

SERGEAC.

Simone, tu me brises !

SIMONE.

Mon bel espoir, mon bel avenir !... Oh ! Oh !

SERGEAC.

Je t'en supplie, calme-toi !

SIMONE.

Là, subitement brisé...

SERGEAC.

Reprends-toi.

SIMONE.

Comme par un coup de tonnerre !... Oh ! que j'ai mal ! que j'ai mal !

SERGEAC.

Mon enfant ! Mon enfant ! Je souffre autant que toi !

*Il la prend dans ses bras.*

SIMONE.

Je l'aime tant ! Si tu savais !... Père, père, dis-moi, que tu me le rendras !... Je t'en supplie !... Fais ce qu'il faut !... Enfin, ce qui était possible, il y a une heure, doit l'être encore !... Rends-le moi .... Maintenant que tu vois qu'il ne s'agit pas d'une amourette, mais de mon existence même, — rends-le-moi !

SERGEAC.

Je ne puis rien.

SIMONE, *comme une enfant.*

Rends-le-moi, dis ? Rends-le-moi, je t'en prie

SERGEAC.

Je ne le peux pas.

SIMONE.

Oh ! Je voudrais mourir...

SERGEAC.

Ne dis pas cela ! Ne dis pas cela !

SIMONE.

Tiens, tu ne m'aimes pas !

SERGEAC.

Oh ! comme tu souffres ! Je te demande pardon ! Pardon ! Simone, je te demande pardon !

*Il est aux genoux de sa fille.*

SIMONE, *cessant de pleurer et se détachant de lui.*

Tu me demandes pardon ! C'est donc de ta faute ?

SERGEAC.

Non, non ! Qu'est-ce que tu comprends ? Qu'est-ce que tu vas deviner, mon Dieu !... Je te demande pardon d'être impuissant à te consoler, de ne pouvoir te donner celui

que tu aimes... mais voilà tout. Ne va pas t'imaginer autre chose... voilà tout, voilà tout.

SIMONE.

Père, je ne mérite pas d'être traitée comme une enfant. Je suis sérieuse et capable de garder un secret. Tu m'as jugée assez intelligente et assez raisonnable pour me faire l'associée de tes travaux et de tes pensées. Je mérite que ta confiance aille jusqu'au bout. Je ne suis pas une petite fille qu'on renvoie à ses colifichets, quand le malheur tombe sur la maison. Je suis la plus douloureusement atteinte. Je ne me contente pas de consolations banales, je veux la vérité, je ne pleure plus. Je suis forte. Parle.

SERGEAC.

C'est inutile. Je ne dirai rien.

SIMONE.

Sans doute tu as donné ta parole de te taire. Mais, alors que l'événement qui se produit modifie toute ma vie, transforme mon avenir, je ne puis pas, moi, accepter ce bouleversement sans en connaître la cause. Tout à l'heure, je me mariais ; maintenant je ne me marie plus — et quand j'en demande la raison, on me répond : cela ne te regarde pas. C'est insuffisant.

SERGEAC.

Non. On te répond : Cette raison est grave. Elle met en cause plus que la vie, plus que l'honneur de plusieurs personnes et on doit te la laisser ignorer, sous peine de provoquer de nouveaux malheurs.

SIMONE.

Ce n'est pas une question d'argent, ni d'amour-propre?

SERGEAC.

Non. Je te l'ai déjà dit.

SIMONE.

C'est plus haut. M. Mignier est peut-être venu s'accuser devant toi et te révéler dans son passé un fait ignoré de son fils lui-même, une faute contre l'honneur, une tare... Non, ce n'est pas cela, il ne serait pas venu faire sa demande il y a huit jours.

SERGEAC.

Tu t'épuises en vain. Tu ne trouveras pas. Il ne faut pas que tu trouves. Ne cherche pas.

SIMONE.

Ou bien, est-ce toi qui as appris, sur le passé de cette famille, une aventure que tu considères comme déshonorante? Ce n'est pas cela encore, puisque tu consentais tout à l'heure à nous unir à elle... Alors?... Tiens, réponds-moi seulement sur ce point : A tes yeux les Mignier sont-ils des misérables ?

SERGEAC.

Des misérables? Mais non.

SIMONE.

Tu leur as gardé ton estime !

SERGEAC.

Oui. — Oh ! Simone, comment ton affection et ton intelligence ne te donnent-elles pas l'intuition que tu me martyrises — et que si je pouvais parler, s'il était possible que je te raconte tout, ce serait déjà fait ? Je n'aurais pas attendu tes prières, tes sommations, tes menaces que je sens prochaines. J'ai été pour toi un guide attentif, je t'ai prouvé mon estime et ma confiance, tu le dis et c'est vrai. Mais c'est justement ce souvenir qui devrait te persuader que les motifs de mon silence sont impérieux et invincibles.

SIMONE, *qui ne l'a pas écouté.*

D'ailleurs, tu l'as reconnu. C'est M. Mignier qui est venu te rendre sa parole.

SERGEAC.

En voilà assez.

SIMONE.

Non, certes. C'est le commencement, au contraire. Les Mignier ont repris leur parole, et tu ne les méprises pas. C'est donc que leur revirement est justifié. Comment peut-il se justifier ? La tare, la tare mystérieuse est de notre côté. Et ce n'est pas une invention, une calomnie, tu aurais protesté, tu te défendrais, tu te débattrais, tu te révolterais. Tu avoues, au contraire, en acceptant la situation. Nous sommes deux ici. Un de nous deux est indigne. Ce n'est pas moi. Est-ce toi ?

SERGEAC.

C'est moi.

*Un long silence. Simone joint lentement les mains et s'avance vers lui.*

SIMONE, *avec douceur.*

Toi, tu es coupable ? (*Très tendre.*) O mon père, à ton tour, pardonne-moi de t'avoir contraint à cet aveu. Je te respecte infiniment pour la souffrance que tu as endurée à dissimuler ton secret. C'était donc là la cause de ces nuages de tristesse que je voyais souvent passer dans tes yeux. Pauvre père ! Mais, maintenant, c'est fini. Tu vas être délivré. Je t'écouterai pieusement. Quoique tu aies fait, pour moi, tu ne seras jamais coupable.

SERGEAC, *dans la plus grande terreur.*

C'est que pour toi je le serai toujours.

SIMONE.

Non. Mais il n'y a qu'un moyen de te rendre la quiétude, la paix, le repos — c'est de tout me dire.

SERGEAC, *affolé.*

Jamais !... La mort, oui !... Cette révélation, à toi, à toi !... Jamais ! Oh ! Simone, si tu savais...

SIMONE, *de même.*

Tu es mon père et je t'aime.

SERGEAC, *de même.*

Tu oublierais que je suis ton père.

SIMONE.

Calme-toi.

SERGEAC.

Alors, tais-toi !

SIMONE.

D'avance, je te pardonne.

SERGEAC.

Ne dis pas cela !

SIMONE.

Je te connais. Je sais la noblesse de ton âme.

SERGEAC, *à la torture.*

Aie pitié de moi !

SIMONE.

Tu es bon !

SERGEAC.

Tai-toi ! Épargne-moi. Pitié !

SIMONE.

Tu es loyal ! Tu es bon ! Confesse-toi ! Confesse-toi !

SERGEAC.

A toi, Simone ? Que je te dise, à toi ?... Rien qu'à y penser, je tremble d'épouvante, mon cœur s'arrête. Ne fais pas attention, mon enfant. Ne prends pas mes paroles dans leur sens absolu... J'ai tant de chagrin, tant de remords... On compte sur l'oubli... On vit dans l'oubli !

SIMONE.

Mon père, mon père chéri, tu t'égares. La faute que tu

as commise, tu te l'exagères, parce que je t'en ai exagéré les conséquences. Je croyais t'aimer moins que je t'aime réellement, et devant ta douleur, ma douleur capitule. S'il faut renoncer à mon mariage, j'y renonce. Je n'y aurais jamais pensé si j'avais su que mon bonheur dût se payer aussi cher. Nous vivrons tous les trois, tout seuls, étroitement unis, et heureux tout de même. Mais cette union ne sera réelle que si tu te délivres du fardeau de ton secret, et si tu m'apprécies assez haut pour partager ta peine avec moi. Je saurai trouver des mots, des mots maternels qui apaiseront tes tourments — et je t'aimerai un peu plus, parce que je sais bien que tu n'as pu commettre qu'une faute excusable. Et qui donc te consolera, si ce n'est moi !

SERGEAC, *qui s'est repris. Impérieusement.*

Cette fois, j'exige que tu te taises. J'ai apporté le malheur ici. Il faut que je t'impose le silence si je ne veux pas qu'une catastrophe vienne aggraver les désastres que j'ai déjà causés. Au nom de ton amour pour ta mère, au nom du respect que tu dois à sa mémoire, au nom de celui que tu as pour moi, je te conjure de ne pas ajouter un mot. Et si j'ai encore des droits sur toi, je te l'ordonne. Que je sois coupable et coupable envers toi, je le reconnais et j'userais mes genoux à te demander pardon, que ce ne serait pas encore assez. Je suis la cause de ton malheur. Voilà ma confession, la seule que je puisse te faire. Tu as le droit de me haïr, tu en as le devoir peut-être. Ton aversion, ta haine, ton mépris, ta colère, j'ai tout mérité. Je ne trouve pas de mots pour m'humilier davantage. Es-tu satisfaite ? Non ? Il faut que tu le sois cependant. Oui, il y a eu dans ma vie une heure terrible. J'ai traversé un drame et j'ai commis un crime, j'ai tant souffert que j'ai cru l'avoir expié Je sais maintenant qu'il est inexpiable. Tu peux me condamner sur les aveux que je te fais. Tu n'as pas à me juger. Si tu veux que je

disparaisse, je disparaîtrai. Mais je ne parlerai pas. Tout à l'heure, tu me promettais d'avance ton pardon. Je n'en veux pas, parce que je ne puis être pardonné par toi. Mais je te prie de ne plus me torturer par tes questions. L'heure est solennelle pour ta vie et pour la mienne, Simone — et je vais te demander un serment. Si tu me le refuses, je quitterai cette maison pour toujours et tu ne me verras plus. Je te demande de t'engager à ne faire aucune démarche, aucune recherche pour connaître les détails du drame que je te cache et que je veux que tu ignores toujours. Jure-le moi.

SIMONE, *lentement.*

Je le jure.

RIDEAU.

# ACTE TROISIÈME

Même décor.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

SIMONE, HERMANCE.

SIMONE.

Voici ce que j'ai décidé cette nuit, Hermance : je vais partir avec toi.

HERMANCE.

Non.

SIMONE.

Si, je te dis.

HERMANCE.

Je ne veux pas.

SIMONE.

Je le veux.

HERMANCE.

Je ne le veux pas.

SIMONE.

Comme tu me parles !

HERMANCE.

Je suis fâchée contre vous, Simone.

SIMONE

Qu'est-ce que je t'ai fait?

HERMANCE.

Vous avez mal agi.

SIMONE.

Moi?

HERMANCE.

Oui. Je ne suis qu'une pauvre vieille campagnarde. Je ne suis qu'une vieille bête!... Ah, oui, je suis bête. Par bêtise, j'ai fait ce que je ne devais pas faire. Si je n'avais pas été une vieille sotte, j'aurais bien compris, hier soir, que vous plaidiez le faux pour savoir le vrai, et que vous ne saviez rien, et que vous me tendiez un piège. C'est mal, Simone, c'est très mal.

SIMONE.

Comprends donc quel doute j'avais dans l'esprit! J'avais juré de ne pas chercher à l'éclaircir, mais à ce moment j'ai senti qu'il me serait impossible de tenir ma parole.

HERMANCE.

Et vous m'avez fait manquer à la mienne! Une fois que vous m'avez eu arraché le premier mot par surprise, j'ai été forcée de tout vous dire. J'ai trahi mes maîtres! Je les ai trahis! Ce que je devais au moins, c'est ne pas faire de mal à celui qui me fait vivre. Et je n'ai pas pu. Je me jetterais au feu pour lui, et je lui ai fait plus de mal que le plus méchant ennemi.

SIMONE.

On ne fait jamais de mal en disant la vérité.

HERMANCE.

Je ne sais pas. Mon métier, à moi, c'est d'obéir. Je suis pire qu'une voleuse.

SIMONE.

Hermance!

HERMANCE.

Oui... Oui... Et c'est votre faute. Je me suis laissé prendre ce qu'on m'avait donné à garder...

SIMONE.

La coupable, ce n'est ni toi ni moi, Hermance.

HERMANCE.

Vous avez profité de ma bêtise, c'est cela qui est mal.

SIMONE.

Je voulais savoir.

HERMANCE.

Si bête que je sois, il y a une chose dont je suis certaine, cest que vous n'auriez pas dû faire cela. Vous deviez sentir que ce que vous apprendriez vous forcerait à juger votre père ou votre mère. Mon Dieu! elle! elle! si elle me voit, comme elle doit me maudire! Simone, vous me faites regretter de n'être pas morte plus tôt.

SIMONE.

Ma pauvre Hermance, je te demande pardon.

HERMANCE.

On ne me pardonnera pas, moi.

SIMONE.

On ne saura pas que tu as parlé.

HERMANCE.

On le saura parce que je vais le dire.

SIMONE.

Tu vas!...

HERMANCE.

Oui! oui! Je m'accuserai, je me mettrai à genoux, je...

SIMONE.

Tu ne feras pas cela...

HERMANCE.

Si.

SIMONE.

Ecoute! Ecoute! C'est là réellement que tu seras coupable... Ecoute! Ecoute!... Tu peux bien m'écouter, voyons! Après, tu feras ce que tu voudras, mais d'abord, écoute-moi... Ecoute... Depuis hier soir, j'ai vécu dix ans. Lorsque je t'ai quittée, ma pauvre tête s'est remplie des pires folies. J'ai pensé à aller le trouver, lui, pour lui crier ma douleur, pour le maudire, j'ai pensé à me tuer devant lui. Je te le dis, les pires folies... Je suis rentrée dans ma chambre, j'ai pleuré, j'ai hurlé dans mon oreiller; il y a eu des moments où j'étranglais de colère, et d'autres où je gémissais comme un petit enfant... Puis j'ai réfléchi. J'ai compris que j'aurais mal fait. Mais réfléchis! réfléchis! Songe dans quelle tourmente je me suis trouvée jetée tout à coup. Sans s'en apercevoir, il avait presque avoué. Alors!... est-ce que je pouvais vivre avec ce soupçon? Et je ne t'ai pas menti autant que tu le crois, en te disant que je savais tout. Tu dois bien te douter que plus d'une contradiction, plus d'une bizarrerie m'avaient frappée depuis longtemps... Et puis! que vais-je chercher à m'excuser? Oui, j'ai fait cela, oui, c'est mal, mais je l'ai fait, et je ne suis pas une âme méchante. J'ai de la douleur plus qu'il n'en faut pour excuser un crime... Je puis regretter mon action, mais je ne puis pas ne pas savoir ce que je sais maintenant!... Alors, tu vas me comprendre... Il faut qu'il ne sache pas que je sais. Comprends-tu?... Je t'en supplie, écoute-moi bien... Si tu ne lui dis rien, le chagrin qu'il a ne sera pas augmenté... Tu te reproches de lui avoir fait du mal. C'est surtout si tu parles, maintenant, que tu lui en feras... Tu ne peux pas ne pas comprendre cela... Non, ne me réponds pas encore. Tu me troublerais, je perdrais ce que j'ai à te dire... N'est-ce pas, je n'ai pas bien ma tête à moi... Attends... Ne dis rien... Attends... Oui... C'est si tu lui dis

que j'ai tout appris que tu feras son malheur... Je le défends!... Voilà que je le défends, maintenant!... Lui! Lui!... Qu'est-ce que tu veux!... Maman, je l'ai si peu connue, et lui, je l'ai tant aimé... Je devrais le haïr, et je le hais, mais je l'ai trop longtemps et trop doucement chéri pour le haïr vraiment!... Et cependant!... Je suis perdue, je ne me reconnais plus en moi-même... Si j'ai fait du mal, Hermance, c'est surtout à moi!... Enfin! il n'est pas question de cela. Ce que je veux que tu comprennes... c'est qu'il y a une chose dont l'idée m'étrangle d'horreur; cette idée, c'est qu'entre lui et moi, nous puissions dire des mots... oui... des mots d'où jaillirait l'épouvante... Alors, j'ai résolu qu'il ignorerait toujours que j'ai entendu ce que tu m'as dit... Seulement... il ne me serait pas possible de vivre en face de lui... de le voir tous les jours... de sentir sur mon front ses lèvres et de mettre mes mains dans ses mains... Mon Dieu, penses-tu à cela, Hermance?... Ses mains!... Non!... vivre avec lui... Non... ça, je ne pourrais pas... Et ce serait inutile d'essayer; je ne réussirais pas à être assez hypocrite pour faire semblant de l'aimer et, un jour, mon secret m'échapperait. Alors, je vais lui dire que la rupture de mon mariage me cause un grand chagrin et que je veux m'en aller avec toi.

HERMANCE.

Et votre fiancé?

SIMONE.

Je ne veux plus le revoir.

HERMANCE.

Pourquoi?

SIMONE.

Songe à ce qu'il sait maintenant de mon père... et de... et de maman! S'il revenait, c'est qu'il se croirait lié par les promesses qu'il m'a faites autrefois... Et quand même il n'aurait pas changé, c'est moi, moi qui ne pourrais accepter d'entrer dans cette famille où l'on sait notre

honte, ni de vivre avec un mari... qui la connait aussi. Je me débattrais dans la constante anxiété de découvrir une allusion sous ses moindres paroles... Non! non!... Une pudeur se révolte en moi. Les fautes de mes parents, nulle autre que moi ne devrait les savoir .. Quand je le regarderais, lui... comprends-tu... rien qu'en me souvenant qu'il les connait, je croirais qu'il me les reproche. Vois-tu, ma bonne Hermance, ce qu'il y a de plus douloureux dans ce que j'ai appris, c'est que maman est devenue une autre, une autre que celle que j'aimais, que je respectais, que j'adorais, que j'aurais voulu pouvoir m'imaginer présente à mes côtés comme un ange gardien. Cette mère-là, on vient de me la tuer, et l'autre, celle qui me reste, je me garde bien de la juger... mais je ne la connais pas!... C'est pour cela surtout, c'est pour cela que je suis malheureuse, une pauvre malheureuse, une sorte d'orpheline, une pauvre petite désemparée comme une enfant perdue, qui doit faire pitié... (*Dans un cri, à travers ses larmes.*) et qui ne veut pas, qui ne veut pas de la pitié des autres!

HERMANCE, *pleurant.*

Mais tu veux bien de la mienne, mon petit!

SIMONE.

De la tienne, oui, oui... Mais celle des étrangers, c'est comme un outrage.. Alors, nous allons partir... Tu veux bien m'emmener, maintenant? Nous partirons tantôt. Et tu ne diras rien. Moi, je ferai appel à toutes mes forces et mon père ne se doutera de rien.

HERMANCE.

Vous avez raison, qu'il ne sache rien! Je vous en supplie, qu'il ne sache pas que je l'ai trahi. Ce matin, j'ai pu mentir, parce qu'il était troublé lui-même.

SIMONE.

Qu'est-ce qu'il t'a dit?

HERMANCE.

Il ne pense qu'à vous. Il m'a demandé si je ne vous avais pas vue depuis hier, et si vous aviez beaucoup de chagrin.

SIMONE.

Qu'as-tu répondu ?

HERMANCE.

Que je ne vous avais pas vue.

SIMONE.

Tu as bien fait.

HERMANCE.

Il voulait savoir si vous étiez beaucoup en colère contre lui à cause de votre mariage manqué... Alors, jusqu'à votre départ, vous lui parlerez comme vous lui parliez hier ?

SIMONE.

Comme si je ne savais rien... Oui, j'aurai cette force... il faut que je l'aie, et je l'aurai .. De cette façon, le malheur ne s'étendra pas... Je l'entends... le voilà... va-t'en !

HERMANCE.

Ayez du courage !

SIMONE.

Oui... oui... va-t'en...

## SCÈNE II

SIMONE, SERGEAC.

SERGEAC.

Tu veux bien me voir ?

SIMONE.

Oui, père.

SERGEAC.

Tu ne me hais pas trop d'avoir causé la rupture de ton mariage?

SIMONE.

Non.

SERGEAC.

Alors, tu vieux bien que je t'embrasse?

*Il l'embrasse. Elle se raidit et supporte le baiser.*

SIMONE.

Oui.

*Elle s'éloigne un peu.*

SERGEAC.

Crois-tu pouvoir l'oublier, celui que tu avais choisi?

SIMONE.

Oui.

SERGEAC.

Tu t'éloignes ?

SIMONE.

Non... mais...

SERGEAC.

Je comprends que tu sois irritée contre moi. Et même je te remercie de ne pas te montrer plus sévère... Si tu voulais, nous ne reparlerions plus jamais de ce qui s'est passé hier. Et nous essaierions de reprendre notre bonne existence d'autrefois.

SIMONE.

Je veux bien.

SERGEAC.

Jamais, jamais je n'oublierai la preuve d'affection, de dévouement, de respect que tu me donnes en ce moment.

SIMONE.

Ne dites pas cela.

SERGEAC.

Tu me dis vous.

SIMONE.

Non. Ç'a été malgré moi.

SERGEAC.

Je ne te le reproche pas. Je ne te demande rien. J'attendrai que l'oubli s'étende sur le passé...

SIMONE.

L'oubli...

SERGEAC.

Je sais combien tu aimais Michel. Je respecte et je comprends ton aversion. Mais je t'aiderai à ne plus souffrir et à ne plus me détester. Tu verras. Tout ce qui me reste à vivre, je l'emploierai à te faire une existence plus douce encore, plus heureuse. Je guetterai tes moindres désirs. Tu seras exaucée avant d'avoir eu le temps de souhaiter. J'ai tant, tant, à me faire pardonner !

SIMONE.

J'ai décidé...

SERGEAC.

Ne me dis pas ce que tu as pu décider depuis hier. Ce ne peut être qu'une chose cruelle. Ne me la dis pas. Attends un mois, ou deux semaines, ou quelques jours même.

SIMONE.

Cependant...

SERGEAC.

Non... non... Fais un effort pour accepter de te distraire. Nos occupations d'hier, reprenons-les. Assieds-toi. Contrains-toi à t'intéresser à ce qui nous passionnait. Sans t'y intéresser, si c'est impossible, laisse-moi t'en parler. A moi aussi, il faut pour cela un effort. Je le tente, je le réalise. Imite-moi.

SIMONE.

J'ai à vous dire... J'ai à te dire...

SERGEAC.

Plus tard, plus tard... Tiens, j'ai fait apporter ici les statuettes que nous avons achetées à Gênes et que tu n'as pas eu le temps d'examiner. Tes fiches et tes carnets et tes livres sont là, à leur place habituelle... Voici ton car-

net de notes... (*Il prend une statuette.*) Celle-là... tu ne l'as pas bien regardée... Elle est belle... Admires-tu, comme moi, la douceur, le calme de cette attitude, de ce visage?... Dis... (*Un silence.*) Qu'est-ce que tu as?

SIMONE, *essayant de se reprendre.*

Rien... Oui, en effet, elle est belle... (*Elle se cache la figure en disant.*) Je ne peux pas... c'est trop!... Je ne peux pas. (*Un silence. Avec un nouvel effort.*) Tu vois, je ne peux pas... (*Réussissant à se dominer.*) Je te demande pardon... Le souvenir de ce qui s'est passé hier est encore trop vif... Plus tard... Tout à l'heure... Je te le promets... J'essaierai... Tout à l'heure... Je vais revenir... Si! si!... Et puis, j'ai quelque chose à te dire... Non... pas maintenant... Mais tout à l'heure... (*Apercevant le domestique qui apporte une carte.*) Tiens, justement, voici qu'on vient t'annoncer quelqu'un... Je t'en prie... (*En sortant.*) Je ne peux pas!

*Elle sort. Sergeac a pris la carte, machinalement, sans la regarder. Il marche en réfléchissant. Il oublie le domestique, le voit, se rappelle, regarde la carte et fait signe qu'il veut bien recevoir la personne annoncée. Après un moment, entre Michel.*

## SCÈNE III

SERGEAC, MICHEL. *Toute cette scène doit être jouée dans la violence, mais à mi-voix.*

SERGEAC, *après un regard à la porte par laquelle est sortie Simone.*

Mon premier mouvement, monsieur, a été de refuser de vous recevoir, car je ne m'explique pas votre présence

ici, après ce qui s'est passé hier. M. Mignier vous l'a raconté, je suppose.

MICHEL.

Mon père m'a tout dit, en effet.

SERGEAC.

Alors, vous n'ignorez pas qu'il a repris sa parole.

MICHEL.

Non. Mais je n'ai pas repris la mienne.

SERGEAC.

Parlez plus bas. Je ne comprends pas. Voulez-vous dire que vous êtes résolu à épouser Simone, malgré la volonté de votre père?

MICHEL.

J'ai pour mon père une affection faite de reconnaissance et de vénération. Je pense qu'il a tort de me refuser Simone, mais comme il m'a déclaré que, si je faisais ce mariage, il ne me permettrait plus de le revoir et comme il est vieux, et qu'il n'a que moi, j'hésite à abandonner sa vieillesse dans la solitude, j'hésite à faire mon bonheur au prix du sien, voilà tout, et je venais vous le dire, et vous dire, ainsi qu'à Simone, que j'étais décidé à ne rien brusquer, et que je comptais, avec le temps, le faire changer d'avis.

SERGEAC, *le congédiant.*

Eh bien, monsieur, quand ce moment-là sera arrivé...

MICHEL.

Mais je désire causer avec mademoiselle Simone.

SERGEAC.

Pour ce que vous avez à lui dire, je puis le lui répéter.

MICHEL.

Je demande formellement à la voir.

SERGEAC.

Je vous le refuse.

MICHEL.

Je n'accepterai de refus que celui qui viendra d'elle.

SERGEAC.

Il faudra vous contenter du mien.

MICHEL.

Je ne m'en contente pas.

SERGEAC.

Allons, monsieur, vous n'allez pas m'obliger...

MICHEL.

A quoi?

SERGEAC.

Enfin, je vous prie de sortir de chez moi. Comprenez-vous?

MICHEL.

Vous me faites une injure que je n'ai pas méritée.

SERGEAC.

Pas de discussion!

MICHEL.

Que craignez-vous?

SERGEAC.

Rien.

MICHEL.

Alors?

SERGEAC.

Je ne veux pas vous laisser causer avec ma fille, parce que je ne veux pas que vous lui révéliez les secrets que votre père a volés

MICHEL.

Mon père a usé de ses droits.

SERGEAC.

J'use des miens.

MICHEL.

Vous en avez donc encore?

SERGEAC.

C'est cela que vous vouliez me jeter à la face, n'est-ce pas? Vous qui nous avez apporté le malheur!

MICHEL.

C'est moi que vous accusez! Moi! Vous!

SERGEAC.

Vous avez dérobé les secrets d'une famille...

MICHEL.

Qui allait être la mienne.

SERGEAC.

Elle ne le sera pas. Laissez-moi donc tranquille.

MICHEL.

Votre conscience...

SERGEAC.

Eh! ne vous occupez pas de ma conscience! Je n'ai qu'un désir, c'est que vous quittiez cette maison où votre présence est un danger.

MICHEL.

Ma présence, un danger? Et la vôtre y est un défi à la justice. Et c'est presque de la folie d'avoir espéré vivre dans un bonheur tranquille, vous et la fille de la morte. Votre aveuglement dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Vous ne comprenez pas que si votre fille souffre, c'est par votre faute. Celle que vous avez frappée et le plus cruellement, c'est celle qui vit aujourd'hui et qui est innocente.

SERGEAC.

Si vous croyez qu'elle est la seule à souffrir!... On me fuit, on me hait, on me condamne, on me traite comme

un pestiféré. Eh bien, ceux qui me jugent auraient agi comme moi s'ils avaient été à ma place. Celle que j'ai frappée... Comment vous dire cela?... Sachez, sachez que pour me trahir, elle avait choisi l'être qu'après elle j'aimais le plus au monde, l'ami de mon enfance, de ma jeunesse, de toute ma vie. Quinze jours après le drame, on a trouvé mon ami pendu dans sa chambre. Avant de mourir il avait adressé à mon père une lettre pour moi, dans laquelle il me demandait pardon, après m'avoir tout révélé. Cette lettre, je l'ai brûlée, pour ne jamais céder à la tentation de m'en servir. Cependant, j'ai élevé Simone dans le culte de cette femme. Je la lui ai montrée comme la plus douce, la plus tendre, la plus affectueuse des mères. Et j'ai menti, menti, menti, non sans courage et sans effort, je puis le dire. Cette mère n'aimait personne, ni son complice, ni moi, ni notre enfant dont elle m'a reproché toute sa vie la naissance. J'étais si aveuglé d'amour que cela ne m'a pas ouvert les yeux. J'avais mis en elle toutes mes espérances, tout mon bonheur, toute ma vie. Ma foi en elle était plus grande que celle d'un martyr pour son Dieu. Et une heure après les avoir quittés, elle avec des baisers, lui avec des étreintes, je les ai trouvés dans les bras l'un de l'autre. Et elle m'a bravé !... (*Un silence.*) Je sais bien : j'étais la victime, je ne pouvais pas être le justicier... Un meurtre reste un meurtre et nous allons vers un temps qui n'en absoudra aucun.

*Après un moment, Michel, silencieusement, lui serre la main.*

SERGEAU.

Merci... Je vais appeler Simone... Laissez-lui un peu d'espoir.

*Il va à la porte de droite et appelle Simone qui entre.*

## SCÈNE IV

LES MÊMES, SIMONE. *Simone s'arrête stupéfaite sur le pas de la porte, en voyant Michel.*

SERGEAC.

Mon enfant, voici Michel qui... (*A Michel.*) Parlez... Parlez...

MICHEL.

Je venais, Simone, pour dire que la décision de mon père n'est pas irrévocable, et que mes sentiments pour vous n'ont pas changé.

SIMONE, *très émue.*

Merci, Michel, merci.

MICHEL.

Il vous faudra peut-être m'attendre un an... Le voudrez-vous?

SIMONE.

N'ajoutez pas un mot, laissez-moi, je vous prie, faire connaître à mon père une décision qu'il vous répétera tout à l'heure...

MICHEL.

Je vous obéis.

SERGEAC.

Entrez ici, vous y trouverez mon père et M. de Lorsy, voulez-vous, je vous appellerai.

MICHEL.

Oui.

SIMONE, *au moment où il va sortir.*

Merci, Michel.

## SCÈNE V

SERGEAC, SIMONE.

SIMONE, *s'efforçant d'être douce.*

Voici. Je venais te dire : j'ai l'intention de partir tantôt avec Hermance.

SERGEAC.

Comment! Partir avec Hermance ?

SIMONE.

Oui.

SERGEAC.

Je ne comprends pas. Tu n'as donc pas entendu ce qu'a dit Michel ?

SIMONE.

Si.

SERGEAC.

Il compte arriver à fléchir son père, et s'il n'y parvient pas, il passera outre.

SIMONE.

Je ne veux pas épouser Michel malgré son père.

SERGEAC.

Je te le répète, il est probable que son père consentira.

SIMONE.

Je ne veux plus épouser Michel.

SERGEAC.

Pourquoi ? Qu'y a-t-il de changé depuis hier ?

SIMONE.

Ce qu'il y a de changé ?

SERGEAC.

Oui.

SIMONE.

Rien, en effet, presque rien.

SERGEAC.

Quelles raison as-tu de ne plus vouloir épouser celui que tu aimes?

SIMONE.

Quelles raisons?

SERGEAC.

Oui, quelles raisons? Tu as l'air de ne pas entendre ce que je te dis.

SIMONE.

Si, si, j'entends bien... Tu me demandes quelles raisons m'ont fait changer d'avis... J'en ai... j'en ai...

SERGEAC.

Dis-les.

SIMONE.

Que je les dise?... Mais quand ce ne serait que l'injure que nous a faite M. Mignier...

SERGEAC.

S'il y a eu injure, c'est à moi, non à toi.

SIMONE.

Mais... de plus... les motifs qui l'ont amené ici hier existent toujours pour lui, n'est-ce pas? Je ne veux pas qu'on me prenne par commisération. Je t'en supplie. N'en parlons plus. Je pars ce soir avec Hermance.

SERGEAC.

Tu vas faire un gros chagrin à ce jeune homme.

SIMONE.

Ah! du chagrin!... Au point où nous en sommes...

SERGEAC.

Que veux-tu dire?

SIMONE.

Rien... je t'en prie. Ma résolution est irrévocable.

SERGEAC.

Attends au moins quelques jours.

SIMONE.

Non.

SERGEAC.

Rien ne t'oblige à partir aussi vite.

SIMONE.

C'est mon idée. Tu devrais ne pas essayer de me retenir. Tu devrais comprendre que tu n'y réussiras pas.

SERGEAC.

Pourquoi tiens-tu à t'en aller aujourd'hui même ?

SIMONE.

C'est mon idée !

SERGEAC.

C'est mon idée ! C'est mon idée ! Et je n'ai pas le droit d'en savoir plus ?

SIMONE.

Tu n'en sauras pas plus.

SERGEAC.

Allons !... Et quand comptes-tu revenir ?

SIMONE.

Je ne sais pas.

SERGEAC.

Tu ne sais pas ! (*Silence.*) C'est cela que tu as imaginé et que tu m'annonces avec ce calme ! Et moi qui tout à l'heure te remerciais de ta bonté !... Simone !... Simone !... Je ne te reconnais plus, tu me montres un visage fermé, agressif, presque haineux !... Allons, je ne suis donc plus ce père que tu aimais tant, le patron, comme tu disais... Tu m'avais tant et si tendrement promis le pardon, d'avance. Tu ne te rappelles pas ..

SIMONE.

Oh ! si vous saviez comme il faudrait mieux me laisser m'en aller sans plus rien me dire...

SERGEAC.

Si je ne t'aimais pas, c'est ainsi que j'agirais... Mais je t'aime... Tu me fuis comme si je te faisais peur...

SIMONE, *se bouchant les oreilles.*

Je veux partir aujourd'hui... Je veux partir aujourd'hui...

SERGEAC.

Je comprendrais ta haine, si ton mariage était définitivement rompu, comme tu le croyais hier, si ta vie était brisée comme tu disais.

SIMONE.

Ah! Elle l'est brisée, ma vie! Je vous jure; elle l'est brisée.

SERGEAC.

Parce que ton amour-propre te porte maintenant à repousser Michel...

SIMONE.

Je vous en prie. Adieu.

SERGEAC.

Mais je ne te laisserai pas partir.

SIMONE.

Ah!

SERGEAC.

Mais non! Je suis convaincu que tu fais une folie. Mon devoir est de te défendre contre toi-même... Alors, tu vivras avec Hermance, chez elle?

SIMONE.

Oui.

SERGEAC.

Dans sa maison de paysan?

SIMONE.

Là ou ailleurs.

SERGEAC.

Tu nous quittes sans regrets, ton grand-père et moi?

SIMONE.

Ce n'est pas là la question. Je veux partir, voilà!

SERGEAC.

« Je veux »... C'est la première fois que je t'entends me dire : je veux.

SIMONE.

Ce sera la dernière si vous me laissez m'en aller.

SERGEAC.

Tu ne veux plus me revoir, alors?

SIMONE.

Je ne sais pas.

SERGEAC.

Partons ensemble.

SIMONE.

Jamais!

SERGEAC.

Tu veux me fuir, voilà tout.

SIMONE.

Eh bien, oui!

SERGEAC.

Pourquoi?

SIMONE.

Cherchez!

SERGEAC, *après un grand silence, avec effroi, à part.*

Mon Dieu!... Je vais bien voir. (*Il s'approche de Simone, les mains tendues.*) Mon enfant!

SIMONE, *se reculant.*

Mon père!

SERGEAC.

Je ne voulais pas te faire de mal, mon enfant.

*Simone regarde les mains de son père avec la plus profonde terreur, comme une hallucinée.*

SIMONE, *à voix basse.*

Oh!

*Sergeac suit des yeux le regard de sa fille, comprend à demi et, lentement, cache ses mains.*

SERGEAC, *bas.*

Tu as... causé... avec Hermance ..

SIMONE.

Oui.

SERGEAC.

Et... c'est... depuis... que tu... que tu veux me fuir?

SIMONE.

Oui.

*Ils se regardent longuement.*

SERGEAC.

Alors?

SIMONE, *dans la plus grande émotion.*

Malheureux! Malheureux! Malheureux!

SERGEAC.

Oh!

*Il tombe à genoux.*

SIMONE, *sans cris, en se tordant les bras.*

Oh! Maman! Maman! Maman! Maman!

SERGEAC.

Pardon!

SIMONE.

Relève-toi. Je t'en prie, je t'en prie, relève-toi. Je ne puis souffrir de te voir là. Relève-toi et dis-moi, dis-moi quel est mon devoir. Je m'en suis créé un que je sens cruel et contre lequel ce que j'ai de meilleur en moi se révolte. Aide-moi, éclaire-moi, toi qui fus mon guide. Je ne vais plus rien te cacher. Je me suis imaginé que je devais te haïr, et je ne peux pas. Éclaire-moi. Explique-moi.

SERGEAC.

Je ne te dirai pas un mot pour ma défense.

SIMONE.

C'est vrai. Tu ne peux rien me dire. Et je ne te dois rien demander. Alors, si je ne puis savoir, comment oserais-je te juger? Je ne puis que me confier à toi. Je m'épuise à contenir l'élan qui me pousse vers toi. Que dois-je faire?

SERGEAC.

Écoute ton cœur. (*Un temps.*) Non! Non! Comprends-moi, je n'ose pas aller au-devant de ta pitié, et j'ai peur de me faire pardonner trop vite.

SIMONE.

J'ai peur de te pardonner trop vite.

SERGEAC.

Allons-nous rester là indéfiniment l'un devant l'autre, toi simulant une haine que tu n'éprouves pas?...

SIMONE.

Ah! les malheureux que nous sommes!

SERGEAC.

Pourquoi as-tu manqué au serment que tu m'as fait hier?

SIMONE.

Hélas! Je donnerais tout pour l'avoir respecté.

*Elle pleure, affolée, appuyée sur la table. Sergeac va au fond, ouvre la porte.*

SIMONE.

Ne t'en va pas.

SERGEAC.

Non! Non. Attends. (*Appelant.*) Monsieur de Lorsy? (*Entre M. de Lorsy.*) Dans la détresse où nous sommes, c'est vous que j'appelle. Venez à notre secours. Simone a tout

appris. Elle est affolée. Elle se croit l'esclave d'un devoir dont elle s'est créé le fantôme. Et c'est à vous que je demande de nous sauver tous, c'est de vous que j'attends mon verdict.

LORSY, *à Simone.*

Va embrasser ton père, mon enfant. Il y a ici quelqu'un qui a le droit d'imposer sa volonté. C'est moi, moi le père de celle que tu pleures .. (*Un silence.*) Allons! Tu peux aller dans ses bras puisque c'est moi qui t'y conduis!

SIMONE, *à son père.*

Ne dis rien!... Ne dis rien!... Ne dis rien!...

*Elle se jette dans les bras de Sergeac.*

RIDEAU.

# SUZETTE

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du VAUDEVILLE, le 28 septembre 1909.

## PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| HENRY CHAMBERT | MM. | JEAN DAX. |
| M. CHAMBERT | | LERAND. |
| GUADAGUE | | JOFFRE. |
| BARDOT | | BARON FILS. |
| HAMELIN | | MAXIME LERY. |
| UN MONSIEUR | | LEVESQUE. |
| THÉOPHILE | | GEORGES BAUD. |
| LE COMMISSAIRE | | CHANOT. |
| L'HUISSIER | | LECONTE. |
| RICHARD | | VERTIN. |
| RÉGINE | Mmes | ANDRÉE MEGARD. |
| MADAME CHAMBERT | | CÉCILE CARON. |
| MONIQUE | | RENÉE BUSSY. |
| SUZETTE | | MONNA GONDRÉ. |
| SOLANGE | | YVONNE DE BRAY. |
| MADAME BOISSETTE | | ELLEN ANDRÉE. |
| MYRIAM | | MANCINI. |
| MARIA | | DHERBLAY. |
| CÉLINE | | NORIS. |
| CÉLINETTE | | JEANNE HENRY. |
| MADAME DUMONT | | DELNY. |

# SUZETTE

## ACTE PREMIER

**Le jardin de M. et Mme Chambert.**

A gauche, en pan coupé, la façade intérieure de la maison, bourgeoise et rustique. Au fond, un mur de cloture, couvert de tuiles, se prolonge de chaque côté, obliquement, jusque dans la coulisse. Un treillage vert soutient des plantes grimpantes. A gauche, entre ce mur et la maison, une allee qui conduit a la grille d'entree invisible. Un peu a droite, adossé au mur de clôture, un bâtiment tres bas; c'est une ancienne petite remise que M. Chambert a amenagee en laboratoire de photographie De chaque côté du pavillon, des massifs : arbustes et rosiers. Tout à fait à droite, une grande table chargée de châssis photographiques exposés à la lumiere. Des bains de virage dans des cuvettes noires. Au milieu, et tout près du pavillon, une table de jardin ronde, en fer. Des chaises autour. A gauche la maison, surelevee de quatre marches : la plus haute est assez large pour qu'entre les deux fenetres on ait pu installer une petite table et deux chaises. A chaque angle un oranger en caisse.

Une belle journée de juillet.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

MADAME CHAMBERT, RICHARD, MONIQUE, MONSIEUR CHAMBERT, CÉLINE, CÉLINETTE *Au lever du rideau, madame Chambert est seule en scène. C'est une femme d'une soixantaine d'années, grande, distinguée, l'air autoritaire sans méchanceté. Elle est mise avec simplicité, mais avec goût. Cheveux blancs.*

MADAME CHAMBERT, *appelant Richard qui est dans la coulisse à droite.*

Richard!

RICHARD, *au dehors, indistinctement.*

Madame... une petite minute... voilà, voilà.

MADAME CHAMBERT.

Qu'est-ce que vous faites? Venez ici... Eh bien?... Je vous dis de venir ici... Qu'est-ce que vous faites?

RICHARD, *jardinier, rubicond, jovial.*

Voilà, madame. Faut pas vous fâcher. Je suis venu tout de suite.

MADAME CHAMBERT.

Je vous demande ce que vous faisiez là-bas, dans l'écurie.

RICHARD, *riant.*

Quelqu'un qui dirait que j'étais pas en train d'atteler, une supposition, ça serait un rude menteur.

MADAME CHAMBERT, *déposant sur la table ronde son panier à ouvrage.*

Qui vous a commandé d'atteler?

RICHARD.

C'est pas mademoiselle qui pourrait me poser cette question-là.

MADAME CHAMBERT.

C'est mademoiselle?

RICHARD.

Si ça n'est pas mademoiselle, je veux bien que...

MADAME CHAMBERT.

C'est bon, c'est bon... Pour aller où?

RICHARD.

Faudrait pas s'étonner que ce soit pour aller chercher M. Henri et mademoiselle Suzette.

MADAME CHAMBERT.

A cette heure-ci!

*Entre, par la gauche, Monique. Quarante ans environ. Physionomie agréable. Elle est petite et boulotte. C'est une vieille fille, mais elle n'en a pas l'extérieur. Brune. Rien de ridicule dans sa toilette. Elle n'est pas à la mode, voilà tout.*

RICHARD.

Moi, je n'ai pas à m'occuper de l'heure qu'il est. Il est midi, il est minuit, on me dit : « Richard, attelez! » J'attelle...

MADAME CHAMBERT, *à Monique.*

Tu as dit à Richard d'atteler?

MONIQUE.

Oui, mère.

MADAME CHAMBERT.

Pour aller chercher ton frère?

MONIQUE.

Oui, mère.

MADAME CHAMBERT.

Est-ce que l'heure du train est avancée?

MONIQUE.

Non, mère.

MADAME CHAMBERT.

Alors, pourquoi faire attendre Richard deux heures à la station?

MONIQUE.

Deux heures!

MADAME CHAMBERT, *la montre à la main.*

Une heure et demie, si tu veux. Le train entrera en gare dans deux heures exactement.

MONIQUE.

Ma mère, pardonnez-moi... votre montre est arrêtée.

MADAME CHAMBERT, *après avoir mis sa montre près de l'oreille.*

Pas du tout. Regarde dans la salle à manger... (*Pendant que Monique obéit, à Richard.*) Richard, allez lier vos chicorées.

RICHARD, *riant.*

Mais, certainement que je m'en vais lier mes chicorées... Pourquoi donc...

*Le reste se perd dans les coulisses. Monique rentre, une boîte de bonbons à la main.*

MONIQUE.

Excusez-moi, mère. Je croyais qu'il était beaucoup plus tard. (*Avec une teinte de mélancolie.*) C'est vrai qu'il y a encore deux heures à attendre! (*Petit silence pendant lequel madame Chambert sort de son panier tout ce qu'il faut pour faire de la dentelle sur un morceau de toile cirée.*) Voulez-vous un chocolat?

MADAME CHAMBERT, *s'installant.*

Merci.

MONIQUE.

Ceux-là... Prenez-en un de ceux-là... ils sont délicieux... Je vous affirme... A l'intérieur, il y a de la crème qui paraît toute fraîche. C'est une surprise parfumée quand on y arrive.

MADAME CHAMBERT.

Merci.

MONIQUE, *croquant.*

Délicieux... Ceux-ci, les croyez-vous à l'amande? Il faut que je m'en rende compte... (*Elle en prend un.*) Tiens... je ne connaissais pas encore...

MADAME CHAMBERT.

Où est ton père?

MONIQUE.

Là, dans la chambre noire.

MADAME CHAMBERT.

Monique... (*Monique est absorbée dans l'admiration de sa boîte de bonbons. Madame Chambert regarde sa fille en souriant.*) Monique...

MONIQUE.

Mère?

MADAME CHAMBERT.

Est-ce que ce n'est pas un péché, la gourmandise?

MONIQUE.

M. le curé a dit que c'était celui des péchés capitaux que Dieu pardonnait le plus aisément.

MADAME CHAMBERT.

M. le curé a dit cela? Où donc? Pas en chaire, je suppose?

MONIQUE.

Non. A dîner.

MADAME CHAMBERT, *souriant.*

Ah! je comprends.

MONIQUE.

Remarquez que le bonbon que j'allais prendre est un des médiocres. Les meilleurs, je les garde pour Suzette.

*On entend la corne d'appel du marchand de journaux.*

MADAME CHAMBERT.

Voilà seulement le marchand de journaux.

MONIQUE.

Tiens! le facteur est un peu en retard...

*Coup de sonnette lointain à la grille.*

MADAME CHAMBERT.

Va vite chercher le journal...

*Monique sort à gauche.*

MONIQUE.

Oui, mère...

MADAME CHAMBERT, *frappant à la porte du petit pavillon.*

Lucien!

CHAMBERT, *à l'intérieur du pavillon.*

On n'entre pas...

MADAME CHAMBERT.

Voilà le journal.

CHAMBERT, *de même, criant.*

Dans cinq minutes... Elles sont très belles.

MADAME CHAMBERT.

Comment?

CHAMBERT.

Mes plaques sont superbes.

MADAME CHAMBERT.

Bon.

MONIQUE, *qui lisait le journal.*

Mère... mère... Voyez donc... là...

MADAME CHAMBERT, *après un coup d'œil, se levant et allant à la porte du pavillon.*

Lucien!

CHAMBERT, *toujours invisible.*

Qu'y a-t-il encore?

MADAME CHAMBERT.

Sors vite...

CHAMBERT.

Mais je ne peux pas! J'ai deux nouvelles plaques en développement. Dis-moi ce qu'il y a.

MADAME CHAMBERT, *à la fente de la porte.*

Dans le journal...

CHAMBERT.

Oui.

MADAME CHAMBERT, *sans joie.*

Il y a un article au sujet de ton fils.

CHAMBERT.

Lis-le-moi...

MADAME CHAMBERT.

Vraiment, tu ne peux pas sortir ?

CHAMBERT.

Mais non... Jusqu'à ce qu'elles soient dans *l'hypo*. Il est long ?

MADAME CHAMBERT.

Quoi ?

CHAMBERT.

L'article.

MADAME CHAMBERT.

Six lignes.

CHAMBERT.

Alors, lis-le-moi.

MADAME CHAMBERT.

Voilà. (*Elle lit.*) « Un journal de Paris annonce que M. Henri Chambert, le fabricant d'équipements militaires bien connu... » Tu entends ?

CHAMBERT.

Très bien, après ?

MADAME CHAMBERT.

« ... bien connu et fils de notre honoré concitoyen, M. Lucien Chambert, ancien magistrat... »

CHAMBERT.

Comment ?

MADAME CHAMBERT.

... Et fils de notre honoré concitoyen, M. Lucien Chambert, ancien magistrat, vient de se rendre adjudicataire... adjudicataire... d'une importante commande du ministère de la Guerre... » Tu as compris ?

CHAMBERT.

Oui.

MONIQUE.

Ainsi, c'est sur le journal !

MADAME CHAMBERT.

Oui.

MONIQUE, *haineuse.*

Elle est arrivée à ce qu'elle voulait.

*Paraît M. Chambert, sortant de sa chambre noire. Il a soixante-six ans. Favoris et cheveux blancs. Vêtu avec une propreté méticuleuse et une certaine recherche. L'air d'un très brave homme. Lunettes pour voir de près. Il entre en remuant une cuvette noire de photographe. Il la pose sur la table.*

CHAMBERT, *en retirant son tablier de jardinier.*

En voilà un événement! (*Il reprend sa cuvette qu'il ne cesse d'agiter pendant ce qui suit.*) Voyons... Fais-moi voir... Où est-ce ?

MADAME CHAMBERT, *lui tendant le journal.*

Ici.

*Il lit.*

CHAMBERT.

Sapristi! une commande de cette importance-là, sans capitaux.

MADAME CHAMBERT.

Il t'a dit qu'elle était importante ?...

CHAMBERT.

Oui.

MONIQUE.

Quel besoin a-t-il de se lancer dans de si grandes affaires ?

MADAME CHAMBERT.

C'est une idée de Régine.

MONIQUE.

Naturellement.

CHAMBERT, *allant porter sa cuvette dans le laboratoire.*

C'est bien probable.

MADAME CHAMBERT.

Je le sais... Elle ne sera contente que lorsqu'elle l'aura mené à la faillite.

CHAMBERT.

Voilà un garçon qui est avocat, qui pouvait se faire sans peine une carrière honorable dans la magistrature...

MADAME CHAMBERT.

Oui. Mais, dans la magistrature, on ne gagne pas assez pour se payer des équipages à étonner Paris.

CHAMBERT, *qui ne comprend pas.*

Des équipages ?

MADAME CHAMBERT.

Tu ne te rappelles pas... on m'a répété que, le jour même de son mariage, elle a dit à quelqu'un : « Dans deux ans, je veux avoir une paire de chevaux noirs à étonner Paris. »

CHAMBERT.

L'ambition la perdra...

MADAME CHAMBERT.

Il y a treize ans, de cela. Où sont-ils, les chevaux noirs ?

CHAMBERT.

Treize ans !

MADAME CHAMBERT.

Dame ! Puisque Suzette en a douze.

MONIQUE.

Moi, je connais mon frère. Je sais bien que, sans Régine, il n'aurait jamais pensé à entrer dans l'industrie.

CHAMBERT.

Comment a-t-il osé soumissionner sans avoir les capitaux nécessaires ?

MADAME CHAMBERT.

Il comptait sur nous.

CHAMBERT.

Nous en avons parlé, mais je n'ai rien promis. Je suis content qu'elle ne vienne pas, nous pourrons causer de tout cela avec Henri.

MADAME CHAMBERT.

Mais il n'est pas possible que nous les lui refusions...

MONIQUE.

Suzette pourrait un jour nous reprocher notre prudence.

MADAME CHAMBERT, *rêveuse.*

Pauvre Suzette!

MONIQUE, *de même.*

Pauvre Suzette!

CHAMBERT, *à mi-voix.*

Pauvre Suzette!

*Un silence.*

MADAME CHAMBERT, *dans la joie.*

Tout de même nous allons l'avoir pendant quatre jours entiers, bien à nous...

MONIQUE, *de même.*

Sans sa mère!

CHAMBERT, *léger reproche.*

Monique!

MONIQUE.

Je veux dire que je l'aurai toute à moi... Je pourrai me figurer qu'elle est ma fille... Je vis beaucoup pour ces jours-là... Ma Suzette!... Elle couchera dans ma chambre!... Je n'ai jamais été aussi heureuse que lorsqu'elle a été malade!

MADAME CHAMBERT.

Qu'est-ce que tu dis?

MONIQUE.

Tu me comprends bien... Elle était ici, toute seule. Je la soignais! Quelqu'un avait donc besoin de moi!... Et quand je tendais les bras...

CHAMBERT.

Toi, tu aurais dû avoir une douzaine d'enfants.

MONIQUE.

Malheureusement, il aurait fallu commencer par prendre un mari!...

CHAMBERT, *allant ouvrir un châssis sur la table de droite.*

Je parie que tu as laissé brûler mes positifs!...

MONIQUE.

Père, je les ai regardés, il n'y a pas une heure, et j'en ai retourné deux.

CHAMBERT.

Il était temps. (*Il prend ses châssis et va les porter dans la chambre noire dont il laisse la porte ouverte.*) Nous ferons deux ou trois belles photos. (*Revenant.*) Et puis, je veux profiter de ce que sa mère n'est pas là pour conduire Suzette à mon vieil ami, le docteur Blain. Régine se moque de moi lorsque je lui en parle, parce que le docteur Blain n'est pas un jeune médecin à la mode de Paris et qu'il est un peu sourd, mais, moi, j'ai une grande confiance en lui. Suzette est fatiguée par la croissance, elle doit avoir besoin de fortifiants.

MADAME CHAMBERT.

Et puisque Régine ne sera pas là pour m'en empêcher plus ou moins ouvertement, j'emmènerai Suzette avec moi rendre une petite visite au digne abbé Carlier qui lui a fait faire sa première communion.

MONIQUE, *dans le ravissement.*

Moi, je la coifferai à mon idée, d'une façon que sa mère

trouve ridicule et qui est charmante... Je lui ai préparé une surprise, à Suzette...

CHAMBERT, *riant.*

Je parie que c'est une mousse au chocolat.

MONIQUE, *riant.*

Oui.

CHAMBERT.

Je lui en ai préparé une aussi... une surprise!

MADAME CHAMBERT.

Moi aussi.

CHAMBERT.

J'ai demandé à M. Delannoy de nous prêter pour elle son petit âne et sa petite voiture.

*Céline, quarante ans, cuisinière, et Célinette, sa fille, dix-huit ans, coquette et jolie, traversent la scène de gauche à droite.*

MONIQUE.

Où allez-vous?

CÉLINETTE.

Cueillir des fleurs avec maman.

MONIQUE.

Va, ma petite. Tu sais lesquelles?...

CÉLINETTE.

Oui, mademoiselle...

CÉLINE.

Voilà une heure qu'elle me taquine, elle a peur d'être en retard...

CÉLINETTE.

Moi, je veux que mademoiselle Suzette soit contente.

CÉLINE.

Et moi? Je ne veux pas qu'elle soit contente, mademoiselle Suzette?

MONIQUE.

Allez ! allez !

MADAME CHAMBERT.

Prenez garde à mes boutures d'œillet !

CÉLINETTE.

Oui, madame.

*Elle sort avec sa mère. On entend la clochette de la grille.*

MONIQUE.

C'est le facteur. Je reconnais son coup de sonnette.

*Elle sort par la gauche.*

MADAME CHAMBERT.

Et moi, je lui ai acheté une grande poupée qu'elle trouvera dans un berceau à côté de son lit, ce soir.

CHAMBERT.

Nous allons bien nous amuser.

MONIQUE, *revenant, une lettre à la main.*

Une lettre de Henri !

CHAMBERT.

Comment ! Une lettre de Henri ?...

MONIQUE.

Elle aurait dû nous arriver hier, ou au plus tard ce matin... Oh ! la poste ! Sommes-nous assez mal desservis ?

*Pendant ce temps, Chambert a mis ses lunettes et ouvert la lettre.*

CHAMBERT, *désappointé.*

Ah !

MADAME CHAMBERT.

Il ne vient pas ?

CHAMBERT.

Si. Mais Régine vient avec lui.

MADAME CHAMBERT, *ironique.*

Bien !

MONIQUE, *avec dépit.*

Allons, bon !

MADAME CHAMBERT, *souriant.*

Si elle nous entendait, elle serait fixée.

MONIQUE.

Oh ! Elle l'est déjà.

CHAMBERT, *léger reproche.*

Monique ! (*Lisant.*) « Chers parents. Je suis heureux de vous apprendre qu'au dernier moment ma femme s'est décidée à nous accompagner, Suzette et moi... (*Silence.*) Suzette et moi... Elle avait d'abord reculé devant la fatigue d'un aussi long voyage pour un séjour aussi court... »

MONIQUE.

Ce n'est pas vrai. La dernière fois qu'elle est venue, elle a dit : « Je ne suis pas près de remettre les pieds ici. »

CHAMBERT.

Qu'en sais-tu ?

MONIQUE.

C'est Céline qui l'a entendue et qui me l'a répété.

CHAMBERT.

Il ne faut pas faire état de racontars de domestiques. (*Continuant.*) « ...mais elle a pensé me faire plaisir et à vous aussi. »

MONIQUE.

Plaisir !

MADAME CHAMBERT.

Je t'affirme qu'elle n'éprouve aucun plaisir à venir.

CHAMBERT.

Raison de plus de lui savoir gré, si elle fait un sacrifice.

MADAME CHAMBERT.

Pauvre grand naïf ! Ce qui l'a décidée, c'est ceci.

*Elle montre le journal.*

CHAMBERT.

Mais non. Elle sait bien que Henri obtiendrait mieux ce qu'il désire de nous s'il était tout seul.

MADAME CHAMBERT.

Elle veut le surveiller, l'exciter...

CHAMBERT.

Allons !... (*Un temps.*) Il y a un post-scriptum de Suzette.

MONIQUE.

Écrit par elle ?

CHAMBERT.

Oui.

MONIQUE.

Pour moi peut-être...

CHAMBERT, *lisant.*

« Je suis contente d'aller vous voir avec ma petite mère chérie. »

MONIQUE.

L'ingrate !

MADAME CHAMBERT.

Que dis-tu, Monique ? Tu as dit : « L'ingrate ? »

MONIQUE.

Oui. Je suis toquée. Ne faites pas attention. Je l'aime tant, Suzette ! Il me semble qu'elle devrait m'aimer plus que tout au monde.

MADAME CHAMBERT.

Ce n'est pas ta fille !

MONIQUE, *pleurant.*

Non !... Quels mots vous avez dits, ma mère !... Non, ce n'est pas ma fille... je n'ai pas de fille, moi ! (*Elle va vers la droite. D'un ton de colère.*) Céline ! Célinette ! C'est bon, c'est bon : vous avez assez de fleurs comme cela ! Je

vous dis qu'il y a assez! Voulez-vous me faire le plaisir de m'obéir! Venez ici! Nous avons d'autres chiens à fouetter!... Il faut préparer tout de suite la grande chambre.

CÉLINE.

La grande chambre?

MONIQUE.

Oui, la grande chambre? Qu'est-ce que cela a d'extraordinaire? Madame Henri va venir.

CÉLINE.

Madame Henri!... Ben, on aurait pu me prévenir plus tôt!

MONIQUE.

Ça ne vous regarde pas.

CÉLINE.

Si, ça me regarde!

MONIQUE.

Et tâchez d'être convenable, vous m'entendez...

CÉLINETTE.

Mademoiselle... Alors, le lit de mademoiselle Suzette, il faudra le refaire dans la petite chambre à côté de la grande?...

MONIQUE.

Oui.

CÉLINETTE.

Voulez-vous que ce soit moi qui le refasse?

MONIQUE.

Cela m'est bien égal.

CÉLINE, *après avoir secoué la tête.*

Eh bien, il faut que je me prépare à en monter de l'eau, moi, demain matin! Et des seaux! et des seaux! Et de la chaude! Et de la froide!

CÉLINETTE.

Si tu veux, mère, c'est moi qui les monterai, les seaux.

CÉLINE.

C'est trop fatigant.

CÉLINETTE.

Mais non, c'est pas trop fatigant !

CÉLINE.

C'est bon pour moi... Et je vais en entendre des coups de sonnette ! Drinn !... drinn !... drinn !...

CÉLINETTE, *à Monique.*

Pas, mademoiselle, c'est moi qui les monterai ?

MONIQUE.

Ça t'amuse donc ?

CÉLINETTE.

Oui. Ça m'amuse de voir les belles robes de madame Henri, et ses beaux jupons avec de la dentelle et toutes les belles affaires qui lui servent à sa toilette...

MONIQUE.

Et tu lui voleras du parfum, comme l'autre jour...

CÉLINETTE.

Je n'en ai pas volé !

MONIQUE.

Allons donc ? Je t'ai rencontrée quand tu sortais de sa chambre, tu empestais ?

CÉLINETTE.

Mademoiselle, c'est madame Henri qui m'en avait mis, pour rire, avec son petit arrosoir à vent.

MONIQUE.

C'est bon ! Tu ne vas pas pleurer, hein ?

CÉLINE, *ronchonnant.*

Moi, je calcule que mon dîner va être trop court... Il faut remplacer le bouilli... Madame Henri n'en mange pas...

MONIQUE.

Arrangez-vous comme vous voudrez.

CÉLINE.

Prévenir à quatre heures pour dîner à six heures et demie...

MONIQUE.

Et j'ai assez de vos observations!

CÉLINE.

Mais, mademoiselle...

MONIQUE.

Je vous dis de vous taire.

CÉLINE.

C'est bon, on se tait... Ça m'est bien égal... (*A Célinette, avec brutalité, la bousculant.*) Qu'est-ce que tu fiches là, toi, à regarder voler les mouches! Allons! dépêchons! Tu as autre chose à faire... Et pas un mot ou je te flanque une gifle!... Allons, file! Et plus vite que cela... Non! si je m'attendais à une aventure pareille!...

*Elle est entrée dans la maison et ferme la porte avec violence.*

MONIQUE.

Qu'est-ce que c'est!... Céline!... cette façon de claquer les portes! Céline!

*Elle sort en coup de vent derrière Céline. Pendant ce qui précède, M. Chambert a regardé puis porté dans sa chambre noire les quelques châssis qui étaient restés sur la table. Madame Chambert, songeuse, l'esprit autre part, a brodé, s'interrompant une fois ou deux pour relire la lettre de son fils.*

## SCÈNE II

MONSIEUR CHAMBERT, MADAME CHAMBERT.

CHAMBERT.

Eh bien, la maison va être gaie!... Moi qui serais heureux si tout le monde était d'accord, moi qui ne demande qu'à vivre tranquillement...

MADAME CHAMBERT.

Oui! Et rien que la nouvelle de l'arrivée de Régine, tu vois ce qu'elle a produit!

CHAMBERT.

Ce n'est pas d'un bon présage pour ce soir. Je t'en prie, ma chère amie, tâchons de ne pas avoir de scène à table avec Régine.

MADAME CHAMBERT.

Ce serait la première fois depuis dix ans.

CHAMBERT.

Je me demande — il ne faut pas prendre cela en mauvaise part — je me demande si tu fais tout le possible pour éviter ces conflits...

MADAME CHAMBERT.

Il serait curieux que tu en arrives à prendre parti pour elle contre moi...

CHAMBERT.

Mais non, mais non. Je n'en ai nullement envie. Seulement... Écoute-moi sans mauvaise humeur... Fais-moi crédit d'un peu d'attention...

MADAME CHAMBERT.

Tu vas plaider?...

CHAMBERT, *riant.*

Vois comme tu me parles!... Non, je ne vais pas plaider, femme terrible! Tu veux m'écouter? Sans me battre?

MADAME CHAMBERT, *souriant.*

C'est vrai, je suis nerveuse quand on me parle d'elle. J'écoute.

CHAMBERT.

Tu dois bien savoir qu'à son âge Régine ne changera pas.

MADAME CHAMBERT.

Hélas!

CHAMBERT.

Alors, puisque tu le crois avec moi, pourquoi t'entêter à lui faire des observations?

MADAME CHAMBERT.

N'en ai-je pas le droit?

CHAMBERT.

Si. Seulement, quelquefois, il est mieux de ne pas aller jusqu'au bout de son droit. Au moins, mets-y plus de bienveillance, plus de douceur.

MADAME CHAMBERT.

Si je lui parle doucement, elle ne m'écoute pas...

CHAMBERT.

Et comme elle ne t'écoute pas non plus lorsque tu lui parles fort... Remarque d'ailleurs que toutes ces scènes ont pour point de départ des frivolités, de véritables frivolités.

MADAME CHAMBERT.

Enfin, l'autre jour... cette toilette...

CHAMBERT.

Oui... Elle était déplacée dans notre petite ville. Mais, à Paris, on la trouve très bien. Comment pouvons-nous décider que c'est à Paris qu'on a tort?

MADAME CHAMBERT.

Qu'elle la mette à Paris.

CHAMBERT.

Ne dirais-tu pas alors qu'elle use ses vieilles robes pour venir nous voir ?

MADAME CHAMBERT.

Mon ami, si tu avais plaidé comme ça, quand tu étais jeune, tu n'aurais pas été réduit à entrer dans la magistrature.

CHAMBERT.

Mais oui, c'est cela, attaque-moi, plaisante-moi, dirige sur moi tes invectives : moi, je sais ramener les choses au point...

MADAME CHAMBERT, *sérieuse.*

Je ne puis pas la laisser causer de véritables scandales autour de nous par ses mises extravagantes et son attitude. Le dimanche de Pâques, ne s'était-elle pas mis en tête de ne pas aller à la messe !

CHAMBERT.

Si elle ne croit pas ? C'est un malheur, mais...

MADAME CHAMBERT.

Si l'on ne va pas à la messe pour soi, on y va pour les autres, pour l'exemple. Et puis, en effet, tout cela n'est rien. Mais ses toilettes ne sont pas qu'extravagantes, elles sont coûteuses, et c'est pour les lui payer que Henri est devenu industriel.

CHAMBERT.

Ce n'est pas un déshonneur.

MADAME CHAMBERT.

C'est pour satisfaire les goûts de luxe et l'ambition de sa femme qu'il se lance dans des affaires hasardeuses, trop importantes pour lui et pour lesquelles nous allons donner cinquante mille francs.

CHAMBERT.

S'il réussit, elle aura eu raison.

MADAME CHAMBERT.

Elle n'a aucun de nos goûts, aucune de nos traditions, de nos manies, si tu veux.

CHAMBERT.

Ce n'est pas grave.

MADAME CHAMBERT.

Ce qui est plus grave, c'est qu'elle ne respecte rien de ce que nous respectons. C'est pour cela qu'elle m'est et qu'elle restera pour moi une étrangère. Ah! pourquoi as-tu consenti à ce mariage-là!

CHAMBERT, *s'animant.*

C'est trop fort! Voilà cent fois que tu me fais ce reproche. Pour la centième fois, je te répète que tu as consenti à ce mariage tout juste autant que j'y ai consenti moi-même. Nous y étions opposés l'un et l'autre, c'est entendu, moi autant que toi, et je me rappelle encore notre consternation lorsque Henri est venu dans ce maudit Marseille, où je venais d'être nommé pour notre malheur, nous annoncer qu'il voulait épouser cette jeune fille.

MADAME CHAMBERT.

Ah! oui, pour notre malheur!

CHAMBERT.

Est-ce que je n'ai pas tout fait pour le retenir? Et quand nous avons cédé, toi et moi, toi aussi bien que moi, n'est-ce pas sous la menace de sommations respectueuses?

MADAME CHAMBERT.

Si encore il était heureux!

CHAMBERT.

Il est très heureux.

MADAME CHAMBERT.

J'en doute. Il ne nous dit pas tout... Ah! cette femme!... Vois-tu, Lucien, tout cela n'arriverait pas s'il avait épousé une femme du monde.

CHAMBERT.

Tu t'égares. Le fils d'un magistrat peut épouser, sans déroger, la fille d'un capitaine de vaisseau.

MADAME CHAMBERT.

Pardon... d'un capitaine au long cours : ce n'est pas la même chose.

CHAMBERT.

Commandant un bateau des Messageries, cependant...

MADAME CHAMBERT.

Pas un grand courrier.

CHAMBERT.

Un homme honorable.

MADAME CHAMBERT.

Un bohème, qui fait des vers.

CHAMBERT.

Ça, je l'ignorais alors.

MADAME CHAMBERT.

Dont la seconde fille est étudiante en médecine, et qui fera monter la troisième sur les planches.

CHAMBERT.

Qu'est-ce que?...

MADAME CHAMBERT.

Tu verras... Je te dis que cette Myriam montera sur les planches ! Rien que ce prénom d'ailleurs! Myriam! c'est un nom chrétien, Myriam? C'est un prénom : ce n'est pas un nom de baptême. Je te dis que je l'ai entendue déclamer de la tragedie!...

CHAMBERT.

Ne parlons pas de cela. Tu crois avoir assez de griefs contre Régine, dans le passé, sans y ajouter ceux que rien encore n'a motivés. Tout ce que tu diras n'empêchera pas qu'aujourd'hui Régine est la femme de Henri. Nous n'y pouvons plus rien, si ce n'est de nous efforcer de vivre en bonne intelligence avec elle. Mon Dieu, mon Dieu, moi qui aurais tant aimé vivre tranquille !

MADAME CHAMBERT.

Ce n'est pas ma faute si tu ne l'es pas.

CHAMBERT.

C'est votre faute à tous : à elle, à toi, à Monique, à Céline... Allons, que chacun y mette un peu du sien. (*A Monique qui entre.*) Ecoute-moi, Monique, et ne dis rien. Je vous en prie, toutes les deux, faites un effort. Donnez plus de crédit à Régine. Placez-la dans un milieu moins hostile. Aujourd'hui, aujourd'hui au moins, tâchons de ne pas nous faire de scènes. Nos réunions, qui devraient être des fêtes de famille, dégénèrent régulièrement en disputes. Henri prend parti pour sa femme, Régine pleure, on renvoie Suzette pour qu'elle n'assiste pas à ce lamentable spectacle, vous pleurez aussi, et moi, je suis consterné. Nous sommes tous malheureux et nous possédons tout ce qu'il faut pour vivre dans une félicité complète... Allons, promettez-moi...

MONIQUE.

Oui, père. J'ai eu tort tout à l'heure.

CHAMBERT, *à sa femme.*

Eh bien?

MADAME CHAMBERT.

Mais, je ne demanderais pas mieux que de l'aimer, moi !...

CHAMBERT.

Alors, tu y arriveras... Elle n'a pas que des défauts, allons...

*Coup de sonnette à la grille. Monique regarde avec précaution, sans se faire voir.*

MONIQUE.

C'est monsieur et madame Boissette.

## SCÈNE III

MONSIEUR CHAMBERT, MADAME CHAMBERT, MONIQUE, MONSIEUR *et* MADAME BOISSETTE. *Monique est allée au-devant de M. et madame Boissette.*

MADAME CHAMBERT.

Mais cet effort-là, c'est surtout pour Suzette que je le ferai.

CHAMBERT.

En effet, rien que pour Suzette, il faudrait le tenter.

*Entrent Monique, M. Boissette, madame Boissette. M. Boissette a quarante-cinq ans. Il s'est fait la tête traditionnelle du musicien à longs cheveux. Madame Boissette, âge incertain, petite, menue, réservée et un peu précieuse.*

MADAME BOISSETTE.

Monsieur et madame Chambert, nous vous présentons nos hommages. Nous venons vous rendre votre aimable visite.

MADAME CHAMBERT.

Très heureux... (*Avançant une chaise.*) Remettez-vous, je vous en prie.

BOISSETTE

Oh! nous ne restons qu'un moment.

CHAMBERT.

Nous regrettons, croyez-le bien...

MADAME BOISSETTE.

Quelle belle journée!

MADAME CHAMBERT.

Un peu chaude.

MADAME BOISSETTE.

N'est-ce pas?

BOISSETTE.

Je crois que le temps va changer. En arrivant à votre grille, j'ai entendu le sifflet du train de Paris...

MONIQUE.

Du train omnibus?

BOISSETTE.

Du train omnibus... Eh bien, quand on entend le sifflet du train, c'est que les vents se sont portés vers l'ouest. C'est le vent de la pluie, comme vous savez.

CHAMBERT.

La campagne en a bien besoin.

MADAME BOISSETTE.

Les avis sont partagés : certains en demandent...

MONIQUE.

Et d'autres n'en demandent pas

CHAMBERT.

C'est toujours la même chose. Ce qui fait le bonheur de l'un fait le malheur de l'autre.

MADAME BOISSETTE.

Comme c'est juste...

CHAMBERT.

Et les affaires, vous êtes contents ?

MADAME BOISSETTE.

On ne peut jamais dire qu'on est content.

BOISSETTE.

Cependant, hier, nous avons vendu un piano à queue à madame Chatelain.

MADAME CHAMBERT *et* MONIQUE.

A madame Chatelain ?

CHAMBERT.

Je croyais que les Chatelain étaient au-dessous de leurs affaires ?

MADAME BOISSETTE.

Madame Chatelain est née Mirouet. Elle a hérité.

MADAME CHAMBERT.

Mirouet...

CHAMBERT.

Mais oui. Tu ne te rappelles pas ? Les Mirouet...

MONIQUE, *offrant des bonbons.*

Un chocolat ?

MADAME BOISSETTE.

Avec plaisir.

BOISSETTE.

Merci. Je ne puis rien prendre entre mes repas. La moindre des choses me donne des aigreurs. Je crois que cela tient à une ancienne gastralgie.

MONIQUE.

Mère ?

MADAME CHAMBERT.

Merci.

*Monique en prend un devant tout le monde, va reporter la boîte sur la table et en prend un second sans être vue.*

BOISSETTE.

Alors, vous nous disiez, mademoiselle Monique, que nous aurions le plaisir de voir madame Henri.

*Monique, la bouche pleine, fait « Oui ! » d'un signe de tête.*

CHAMBERT.

Nous ne voulions pas qu'elle s'imposât la fatigue d'un si long voyage pour un séjour aussi court...

MADAME CHAMBERT.

Elle a tenu absolument à nous donner cette marque d'amitié.

MADAME BOISSETTE.

Elle vous aime beaucoup.

CHAMBERT.

Beaucoup.

MADAME BOISSETTE.

Quelle femme charmante !

MADAME CHAMBERT.

N'est-ce pas?

BOISSETTE.

Et musicienne...

MONIQUE.

Oh! ça... jusqu'au bout des ongles !

BOISSETTE.

Je ne cesse de le répéter : Quiconque n'a pas joué du Schumann à quatre mains avec madame Henri Chambert ne sait pas ce que c'est que la musique.

MADAME BOISSETTE.

Oh ! ça! monsieur Boissette le dit souvent...

BOISSETTE.

Le croiriez-vous?... Ce n'est pas par vanité que je rapporte les paroles que je vais vous dire — évidemment, je fais la part de politesse — mais madame Henri a bien

voulu m'affirmer qu'à Paris, elle trouvait difficilement un amateur digne d'elle. (*Un temps. Négligemment.*) Vous ai-je dit aussi qu'elle a devine, la première fois qu'elle m'a entendu, que j'etais un prix du Conservatoire?... Ma parole... Et elle ne voulait pas croire que ce fût du Conservatoire de Bruxelles... Voilà dix ans de cela... Elle venait pour louer un piano.

MADAME BOISSETTE, *se levant.*

C'est cela qui nous a mis en relations. Je me rappelle toujours avec plaisir... (*A son mari.*) Mon ami...

BOISSETTE, *se levant.*

Parfaitement. (*A M. Chambert.*) Et j'espère qu'elle aura fait travailler mademoiselle Suzette. Nous verrons cela demain.

MADAME CHAMBERT.

Vraiment, vous ne pouvez pas les attendre ?

MADAME BOISSETTE.

Impossible, chère madame. Nous devons faire une visite aux Duchampet-Berignot. Il y aura juste mercredi un mois que nous la leur devons. Je ne veux pas manquer aux usages.

BOISSETTE, *regard à la montre.*

Songez que nous avons encore une heure avant l'arrivée de l'express.

MONIQUE, *allant à droite.*

Richard, vous pouvez atteler cette fois.

MADAME BOISSETTE, *à madame Chambert.*

Allons, sans adieu, chère madame...

MADAME CHAMBERT.

Ne soyez pas aussi longtemps sans venir nous voir... Mais, j'oubliais, vous accompagnerez M. Boissette demain.

*Coup de sonnette à la grille.*

CHAMBERT.

Monique... vois donc.

MADAME BOISSETTE.

Certainement, chère madame, si cela ne vous déplaît pas...

MONIQUE, *après avoir regardé.*

C'est Henri!

MADAME CHAMBERT.

Henri !

MONIQUE.

Henri et Suzette!

## SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRI, SUZETTE. *Tout le monde s'est précipité au-devant des arrivants. Monique d'abord, puis madame Chambert et M. Chambert. M. et madame Boissette ont suivi le mouvement, en restant en scène. Les premières embrassades se font dans la coulisse. On entend un brouhaha de phrases affectueuses. Rentre la première Monique tenant Suzette par le cou. Suzette a douze ans. Pour le moment, elle est enveloppée et encapuchonnée dans un manteau ordinaire de pensionnaire. Elle est de méchante humeur.*

MONIQUE.

Retire ton manteau.

SUZETTE, *sèche.*

Non !

*Henri Chambert entre ensuite avec son père et sa mère. C'est un homme d'une quarantaine d'années, blond, portant moustache et barbe en pointe. Aspect sympathique. Costume élégant sous un grand cache-poussière qu'il retire, avec l'aide de sa mère. Monique*

*s'est empressée, prend le cache-poussière des mains de sa mère, va le porter dans la maison. Elle reviendra presque aussitôt. Henri est préoccupé et contraint.*

MADAME CHAMBERT, *à Henri.*

Tu n'as pas bonne mine.

HENRI.

Ce n'est rien.

CHAMBERT, *lui tapant sur l'épaule.*

Henri... Ce bon Henri ! (*Il est ému et heureux.*) Ce bon Henri !

HENRI, *allant aux Boissette, se forçant à l'amabilité.*

Tiens ! monsieur et madame Boissette... Enchanté...

MADAME BOISSETTE.

C'est nous, monsieur Henri, c'est nous...

BOISSETTE.

Et madame Henri? Je croyais qu'elle devait vous accompagner?

HENRI, *gêné.*

En effet, mais au dernier moment...

*Il s'arrête.*

BOISSETTE.

Elle n'est pas souffrante?

HENRI

Non, non, merci, elle se porte très bien.

MADAME BOISSETTE.

Ce n'est rien de fâcheux qui l'a retenue, au moins?

HENRI.

Non, non, rien de fâcheux.

MADAME BOISSETTE.

Allons, tant mieux... Et voilà mademoiselle Suzette! Elle est emmitouflée comme en plein hiver.

MADAME CHAMBERT, *à Henri, à part.*

Régine ne vient pas?

HENRI, *sombre.*

Non.

CHAMBERT, *inquiet.*

Il est arrivé quelque chose?

HENRI.

Oui.

CHAMBERT.

Grave?

HENRI.

Assez. (*Voyant qu'on le regarde.*) Je vous raconterai cela tout à l'heure (*Il va vers sa mère, en tirant un porte-monnaie de sa poche.*) Mère, veux-tu envoyer Richard chercher les malles sur la voiture?

MADAME CHAMBERT.

Je crois bien! Où avais-je la tête?

HENRI.

Voilà un louis. Il donnera trois francs au cocher.

MADAME CHAMBERT.

Trois francs! Le tarif est un franc cinquante.

HENRI.

Oui, mais il rentrait... Pour le décider, j'ai dû lui promettre trois francs.

MADAME CHAMBERT.

C'est bon, c'est bon. Garde ta pièce. Je vais arranger cela. (*A Monique.*) Envoie-moi Richard, veux-tu?

BOISSETTE, *à Suzette.*

Vous avez très bonne mine, mademoiselle Suzette.

*Suzette ne répond pas.*

MADAME BOISSETTE.

Vous êtes contente de venir passer quelques jours dans

notre joli pays? *Suzette ne répond pas. Madame Boissette, en se redressant, lui tapote la joue et dit avec une fausse tendresse.*) Petite chérie mignonne!

BOISSETTE, *à Henri.*

Vous avez l'air un peu fatigué...

HENRI.

J'ai beaucoup travaillé tous ces temps-ci.

MADAME BOISSETTE.

Oui, nous avons vu, sur le journal... Vous voilà fournisseur des armées.

HENRI.

Mon Dieu, oui.

*Entrent Monique et Richard. Monique et Chambert rejoignent les Boissette. Henri donne une poignée de main à Richard.*

MADAME CHAMBERT.

Richard...

RICHARD.

Voilà, madame...

MADAME CHAMBERT.

Allez chercher les bagages sur la voiture.

RICHARD.

Bien, madame... certainement...

MADAME CHAMBERT, *tirant de l'argent de son porte-monnaie.*

Ecoutez. (*Elle l'emmène un peu à l'écart.*) Quand tout cela sera rentré vous donnerez ces deux francs au cocher. S'il réclame impoliment, vous prendrez son numéro.

*Richard sort.*

BOISSETTE, *ayant fait pendant ce qui précède ses adieux à Henri, Monique et Suzette. A madame Chambert.*

Nous nous sauvons...

MADAME BOISSETTE.

Nous sommes bien en retard... A bientôt, monsieur Henri...

HENRI.

A bientôt!...

BOISSETTE.

Au revoir...

*Ils sortent.*

MADAME BOISSETTE.

Non, non, ne vous dérangez pas. Nous connaissons le chemin... Demeurez, mademoiselle Monique... nous nous fâcherions.

MONIQUE.

Alors, j'obéis. A un de ces jours.

BOISSETTE.

C'est cela.

*M. et madame Chambert sont auprès de Suzette toujours immobile sur une chaise.*

## SCÈNE V

SUZETTE, MONIQUE, MONSIEUR *et* MADAME CHAMBERT, HENRI. *Monique va vers sa mère.*

MONIQUE, *bas et simplement.*

Mère, veux-tu me donner les clefs?

MADAME CHAMBERT, *de même.*

Ah! oui... les voici!

*Monique disparaît dans la maison.*

CHAMBERT.

Eh bien, ma petite Suzette?

MADAME CHAMBERT.

Ma petite Suzette?... Qu'est-ce qu'il y a?... Retire ton manteau, allons.

SUZETTE.

Non, grand'mère.

CHAMBERT.

Ça n'a pas le sens commun. Par cette chaleur...

MADAME CHAMBERT.

Tu as trop chaud... Tiens, tu es en nage.

*Elle se met aux genoux de Suzette et lui essuie le front avec son mouchoir.*

CHAMBERT, *à Henri qui était seul, les yeux fixes.*

Dis-moi ce qu'il y a.

*Henri met un doigt sur les lèvres en montrant des yeux Suzette. Richard entre, une malle sur le dos, et pénètre dans la maison dont Monique lui ouvre la porte.*

MADAME CHAMBERT, *à Suzette, très tendre.*

Sois gentille pour ta vieille grand'mère... Dis?... Je t'ai acheté une belle poupée.

SUZETTE.

J'en ai une.

MADAME CHAMBERT.

Une grande comme ça?...

SUZETTE.

Plus grande.

MADAME CHAMBERT, *l'embrassant.*

Tu verras que la mienne est plus belle. Qu'est-ce que tu as?... Est-ce que tu es malade?...

HENRI.

Laisse-la, mère... Suzette est une coquette. Elle ne veut pas retirer son manteau parce qu'elle n'a dessous que sa simple toilette de pensionnaire.

*Richard sort de la maison et va vers la grille.*

MADAME CHAMBERT.

Comment! Elle est venue avec sa robe de tous les jours!... Mais c'est que c'est vrai!... Pauvre petite!... Vraiment, ce n'est pas pour lui donner raison de bouder, mais Régine est ridicule de faire voyager cette enfant fagotée comme elle l'est.

SUZETTE.

Ce n'est pas maman... Maman ne le sait pas. (*Madame Chambert, inquiète, regarde son fils.*) Maman n'aurait jamais voulu...

MADAME CHAMBERT, *à Henri.*

C'est toi... alors... qui... (*A Suzette.*) Ton père n'a pas fait cela sans raison, ma petite...

HENRI.

Oui, je tenais à prendre ce train... parce que j'espérais y rencontrer un de mes amis, un industriel... je ne l'ai su qu'au dernier moment... J'ai passé à la pension... et, au lieu d'amener Suzette à la maison pour s'habiller, je l'ai prise avec moi, comme elle était... Nous n'avions que le temps...

*Un silence très long. Richard revient avec une petite malle et une valise. Il entre dans la maison. Monique rend les clefs à madame Chambert. Celle-ci jette un coup d'œil sur le trousseau avant de le mettre dans sa poche. Célinette apporte, sur un plateau, une bouteille de porto, des biscuits et deux verres.*

CÉLINETTE, *dans le fond.*

Bonjour, monsieur Henri.

HENRI.

Bonjour, Célinette.

*Elle va vers Suzette. Richard sort de la maison et s'éloigne.*

MONIQUE, *à Suzette.*

Ta malle est arrivée... Veux-tu venir te changer?

SUZETTE.

Oui, ma tante. . (*Elle va à madame Chambert.*) Je t demande pardon, grand'mère!

MADAME CHAMBERT, *l'embrassant avec effusion.*

Ma petite Zézette... Va te faire belle, va!...

SUZETTE.

Oui, grand'mère.

*Elle sort avec Monique et Célinette. Monique regarde longuement son frère en s'en allant.*

## SCÈNE VI

HENRI, MONSIEUR CHAMBERT, MADAME CHAMBERT.

MADAME CHAMBERT, *très émue.*

Qu'y a-t-il, mon Dieu?

HENRI, *simplicité affectée, ironie.*

Oh! rien. Presque rien. (*Un temps.*) Je vais divorcer.

CHAMBERT, MADAME CHAMBERT, *sursautant.*

Divorcer?

HENRI.

Demander la séparation de corps... si vous préférez. Enfin, je vais me séparer de Régine.

*Il s'assied.*

MADAME CHAMBERT, *assise de l'autre côté de la table.*

Qu'est-ce qu'il y a eu?

HENRI, *serrant la main de sa mère.*

Ma pauvre maman! Comme vous aviez raison de la détester! (*Un temps. Se mordant les lèvres.*) Oh! la vilaine femme!

CHAMBERT.

Mon enfant ! Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

HENRI.

Je suis bien malheureux.

*Un silence. Il est sur le point de pleurer.*

MADAME CHAMBERT.

Remets-toi. Je t'en prie !

HENRI.

Je vous demande pardon... C'est ridicule... Je suis si énervé d'avoir été forcé de me contenir devant Suzette pendant tout le trajet. Cela va aller mieux.

MADAME CHAMBERT.

Prends ce verre de porto.

HENRI.

Merci.

CHAMBERT.

Mais si.

HENRI.

Si vous voulez. (*Il boit. D'une voix dolente.*) Il est bon. C'est toujours celui de M. Devon ?

MADAME CHAMBERT.

Oui... Eh bien ?

HENRI.

Régine s'est conduite comme la dernière des créatures.

CHAMBERT.

Qu'est-ce que tu dis là ?

HENRI.

Je l'ai surprise avec son amant.

MADAME CHAMBERT.

Je m'en doutais !

CHAMBERT.

Qui est-ce ?

HENRI.

Georges Livrain. Je vous ai souvent parlé de lui.

CHAMBERT.

M. Georges Livrain?

HENRI.

Oui. Un de ceux que j'aimais le plus dans notre bande joyeuse.

MADAME CHAMBERT.

Georges Livrain, je me rappelle.

CHAMBERT.

Où les as-tu surpris?

HENRI.

Chez nous.

MADAME CHAMBERT.

Chez toi?

HENRI.

Oui. Oh! c'est bien simple! Hier, dans le désarroi des préparatifs de départ, je suis rentré inopinément. Je suis arrivé jusqu'au petit salon sans rencontrer personne. Vous savez, le petit salon bleu... En ouvrant une porte, je l'ai vue, elle, Régine, debout, dans les bras d'un individu, l'embrassant à pleines lèvres.

MADAME CHAMBERT.

La misérable!

CHAMBERT.

Cela fait craindre, mais ne prouve pas que cet homme était son amant. Il peut y avoir légèreté, inconséquence... En somme, un baiser...

MADAME CHAMBERT, *qui a peine à se contenir.*

Oh! c'est trop fort... Je suis indignée... Comment peut-on excuser de semblables choses! Vraiment, Lucien!

HENRI.

Ce n'est pas une légèreté... Il y a deux mois, j'avais

déjà remarqué les assiduités de ce pantin et la mauvaise attitude de Régine avec lui.

CHAMBERT.

A ce moment-là, lui en as-tu parlé ?

HENRI.

A qui ? A Régine ?

CHAMBERT.

Oui.

HENRI.

Oui. Elle a reconnu que j'avais raison et m'a promis de s'observer.

CHAMBERT.

Cela ne constitue encore qu'une présomption.

HENRI.

Mais, mon père, il est inutile de chercher à l'excuser : elle a avoué...

CHAMBERT.

Si elle a avoué... alors...

MADAME CHAMBERT.

Comment ?... Qu'est-ce que tu as fait ?

HENRI.

Après les avoir surpris ?

MADAME CHAMBERT.

Oui.

HENRI.

Je ne sais plus. Je me suis jeté sur eux... J'ai tapé avec les pieds, avec les mains, les poings, en sauvage.

MADAME CHAMBERT.

Mon pauvre Henri !

HENRI.

J'ai jeté dehors l'individu, par la barbe, je crois... Il était pâle comme un linge et ne trouvait à me dire que des mots imbéciles : « Lâchez-moi... Vous vous trompez... » Je ne sais plus quoi.

CHAMBERT.

Et elle ?

HENRI.

Elle était effondrée sur le tapis, en sanglots... Elle demandait pardon... Et, comprenez-vous cela ? elle a d'abord voulu nier ! J'ai perdu la tête, je lui ai dit tout ce que j'avais sur le cœur... Je l'ai traitée... comme elle le méritait, enfin !... Alors, je ne sais par quelle folie elle a été prise, elle s'est dressée devant moi comme une lionne, elle m'a appelé : « lâche ! » et encore autrement, et, devant les domestiques que ce vacarme avait naturellement fait venir, elle m'a crié et répété : « Oui, j'ai un amant !... » Je ne pouvais plus la faire taire... Devant les domestiques !

CHAMBERT.

Tant mieux !

HENRI.

Tant mieux ?

CHAMBERT.

Oui. Nous avons là d'excellents témoins.

HENRI.

Possible !... Enfin, voilà ce qu'elle a fait... Une grue, je vous dis ! J'avais épousé une grue !...

CHAMBERT, *le rappelant à la décence dans le discours.*

Henri !

HENRI, *se levant, agité.*

Je ne suis pas parlementaire. Tant pis ! *Menaçant.*) Oh ! mais, si elle croit en être quitte à ce prix-là, elle se trompe, je vous en fiche mon billet. Elle s'est conduite comme une grue, on la traitera comme une grue !... A ces filles-là, on ne laisse pas leurs enfants !... Ah ! elle croit que je suis un homme sans énergie... Eh bien, elle va voir !... La séparation de corps... La garde de l'enfant, à moi !... Mauvaise épouse : mauvaise mère, moi, je ne connais que ça !

MADAME CHAMBERT.

D'autant plus que Suzette sera très bien ici où elle a déjà des habitudes...

HENRI.

Et quant à son greluchon...

CHAMBERT.

Je t'en prie, Henri, voyons !

HENRI, *dans le même mouvement.*

... Son complice, si vous voulez, il va voir de quel bois je me chauffe.

MADAME CHAMBERT.

Qu'est-ce que tu vas faire ?

HENRI.

Le tuer, tout simplement.

MADAME CHAMBERT.

Tu es fou...

CHAMBERT.

L'excuse que tu aurais pu avoir au moment du flagrant délit, tu ne peux plus l'invoquer.

HENRI.

Je ne suis pas un assassin. Je l'amènerai sur le terrain. Et je vous jure bien que ce ne sera pas un duel pour rire.

MADAME CHAMBERT, *éperdue.*

Mais, mon enfant.... Si c'est un duel... c'est toi qui peux être tué !

HENRI.

Eh bien, mon Dieu, je serai débarrassé !...

MADAME CHAMBERT, *en sanglots.*

Oh ! Henri !... Henri !... Tu n'as pas pensé à moi !

*Un long silence.*

CHAMBERT, *allant à Henri.*

Tu n'entends donc pas ta mère sangloter ?

HENRI.

Mère...

*Il lui touche le bras.*

MADAME CHAMBERT.

Ne fais pas cela! Je t'en prie!... Mon enfant! Ne te bats pas!...

HENRI.

Je vous le promets...

MADAME CHAMBERT.

Tu me le jures?...

HENRI.

Mais oui... On dit cela, vous comprenez... Un duel! Un duel!... Et après?... Qu'est-ce que ça prouverait?

MADAME CHAMBERT, *encore implorante.*

N'est-ce pas?... Et pour Suzette, songe donc!...

HENRI.

Vous avez raison... Je n'avais pas pensé à Suzette...

MADAME CHAMBERT.

Tu vois?... Pas de duel, n'est-ce pas?...

HENRI.

Mais non... Puisque vous le voulez, je ne me vengerai pas...

MADAME CHAMBERT.

A la bonne heure!

CHAMBERT.

Et Régine, qu'est-elle devenue?

HENRI.

Elle s'est sauvée. Je menaçais de la tuer... Elle hurlait de peur... Elle a couru dans sa chambre, puis dans la rue... Où est-elle? Chez son amant? Chez son père? Je ne sais... Dès qu'elle a été partie, j'ai pensé à ce train omnibus qui pouvait me mettre ici une heure plus tôt que l'autre. J'ai couru au pensionnat de Suzette, je l'ai prise, emmenée,

enlevée, pour mieux dire. . et voilà... voilà. . (*Soupir.*) Voilà toute l'histoire...

*Il tire un porte-cigarettes, prend une cigarette, cherche des allumettes dans toutes ses poches. Cela au milieu du plus grand silence. Madame Chambert, consternée, les yeux fixes. M. Chambert va à sa chambre noire, revient avec une boîte d'allumettes qu'il tend à son fils.*

CHAMBERT.

Tiens... Tu veux du feu?

HENRI.

Merci. (*Il allume sa cigarette, puis tendant son étui.*) Oh! pardon, j'ai oublié de vous en offrir.

CHAMBERT.

Merci.

HENRI.

Vous continuez à ne plus fumer?

CHAMBERT

Oui. Je m'en trouve bien.

HENRI.

Vous avez raison... (*Un temps.*) Voilà... (*Il regarde son père et sa mère.*) Vous ne vous attendiez pas à cela, hein? Moi non plus... Et pourtant...

MADAME CHAMBERT.

Moi, cela ne m'étonne pas.

HENRI.

Oui, mère... vous, vous avez vu clair, dès le commencement. Quel cynisme!... Chez moi!... En plein jour!

MADAME CHAMBERT.

Mon pauvre enfant.

HENRI.

Voilà... maintenant, voilà... je suis cocu comme tous mes amis...

MADAME CHAMBERT.

Henri!

HENRI.

Quoi! Quoi!... Pour parler de la boue, on emploie des mots orduriers, c'est tout naturel... Celui qui m'aurait dit cela, seulement avant-hier... seulement hier à midi!... Voilà toute ma vie bouleversée, dans ce qu'elle a de plus important comme dans ses plus petits détails. Nous avons deux dîners, cette semaine... Qu'est-ce que je vais dire?

CHAMBERT.

Un prétexte n'est pas difficile à trouver.

HENRI.

Evidemment... Mais, dans huit jours, dans quinze... il faudra bien donner une explication... Comme ce sera reluisant!... « — Nous nous séparons, ma femme et moi. — Pourquoi?... — Parce que... » Voilà!... Charmant!... Et tout le monde me demandera de ses nouvelles : ceux qui ne sauront pas... et même ceux qui sauront et qui feront semblant d'ignorer... pour avoir le plaisir de se payer ma tête... (*Frappant la table du poing.*) Nom d'un chien de nom d'un chien! Mais, qu'est-ce qu'elles ont donc les femmes d'aujourd'hui, qu'est-ce qu'elles ont donc?

CHAMBERT.

Calme-toi!

HENRI.

Et quel moment choisit-elle? Elle choisit le moment où j'aurais besoin de toute ma présence d'esprit, le moment où je me trouve, par sa faute, dans les plus grands tracas.

CHAMBERT.

L'adjudication... nous avons vu ..

HENRI.

Une idée à elle.

CHAMBERT.

Cède ta soumission à un autre.

HENRI.

J'ai fait des prix trop bas. Personne n'en voudra... Et pourtant, ce serait peut-être un coup de fortune... Allez donc travailler à l'aise, maintenant... Et le procès qu'il va falloir intenter! Et les avoués, les avocats, les témoins, les juges!... Elle se défendra, naturellement. Elle et son avocat vont me traîner dans la boue.

MADAME CHAMBERT.

Oh!

HENRI.

Allons, mère, je sais ce que c'est, j'ai fait mon droit!... Qu'est-ce qu'elle va bien inventer?... Il faudra me défendre, chercher des preuves... Bien conseillée, elle me trouvera des torts...

MADAME CHAMBERT.

Tu n'en as pas.

HENRI.

Est-ce qu'on sait?... Ah! ça va être gai! (*Un silence. Il jette sa cigarette, regardant ses parents bien en face.*) Et si je rendais le bien pour le mal!... Si je l'écrasais par ma générosité?... Si je pardonnais tout simplement?

MADAME CHAMBERT.

Oh!

HENRI.

Personne ne sait rien. J'en serais quitte pour renvoyer les domestiques.

MADAME CHAMBERT.

Pardonner cela?

CHAMBERT.

Mon pauvre ami, elle recommencerait!

MADAME CHAMBERT.

Non! L'occasion est trop belle de te débarrasser.

CHAMBERT.

Tu n'en trouveras pas de meilleure.

HENRI.

Mère, qu'en pensez-vous ?

MADAME CHAMBERT.

Moi !... Tu me demandes mon avis ?... Eh bien, mon enfant, je vais te le donner... Moi, je considère qu'il ne pouvait rien t'arriver de meilleur que cette révélation... Oui... oui... oui... C'est ta délivrance. C'est ton salut... Ton salut, tu m'entends... Cette femme-là, c'était ton mauvais génie, et je frémis en songeant jusqu'à quels abîmes elle aurait pu t'entraîner avec elle. Tu l'as épousée malgré ton père et malgré moi... Eh bien ! Écoute bien ce que te dit ta mère, mon enfant ! Dieu ne bénit pas les unions qui sont fondées sur la révolte... Tout ce qui arrive je l'ai prévu. Elle est coquette, elle est ambitieuse, elle ne croit à rien. Pour subvenir à ses goûts de luxe, tiens, je le disais tantôt encore à ton père, pour satisfaire sa vanité, elle t'a déjà jeté dans des aventures. Elle élève ta fille comme une païenne, elle t'aurait mené à une catastrophe... Tu peux te réjouir. Rien de meilleur ne pouvait t'arriver, je te le répète... C'est la clef de ta prison que tu as trouvée, c'est ta liberté, ta dignité, ton indépendance, que tu peux reconquérir... Je te dis que tu devrais te frotter les mains et danser de joie : tu as gagné une fameuse journée, tu peux m'en croire...

HENRI.

Ah ! le fait est que tous les jours n'étaient pas pour moi des jours de fête... Je ne vous l'ai jamais avoué, mais notre existence était un enfer.

MADAME CHAMBERT, *triomphante, à son mari.*

Qu'est-ce que je te disais ? là... tout à l'heure, qu'est-ce que je te disais ?...

CHAMBERT.

Mon pauvre ami ! tu n'étais pas heureux ?

HENRI.

Moi !... Depuis dix ans, je pourrais compter les jours qui se sont passés sans disputes... Des scènes pour rien et pour tout... Chaque fois que j'ai entrepris quelque chose qui n'a pas réussi, elle m'a traité d'imbécile. Ah ! je l'ai entendue des fois cette phrase : « Tu n'es qu'un serin !... »

MADAME CHAMBERT.

Moi, vois-tu, mon ami, j'ai vu, dès le début, que ton ménage ne marcherait pas. J'ai jugé ta femme avant même la cérémonie : malgré la promesse qu'elle m'avait faite, elle a arrêté votre appartement sans me consulter. Ce n'est rien... mais quand elle a ensuite refusé de m'accompagner chez mon pauvre vieil oncle, et que j'ai entendu sortir de sa bouche une certaine plaisanterie d'esprit fort sur Notre-Dame de Lourdes, je me suis dit : « Henri fait une sottise. » Tu as voulu la faire. Tu vois où cela t'a conduit.

*On entend le coup de sonnette de la grille. Chambert, qui est au fond, regarde avec précaution.*

CHAMBERT.

C'est elle !

HENRI.

C'est elle ! Eh bien, elle a un rude toupet... Je vais la mettre dehors, par les épaules. Vous allez voir cela.

MADAME CHAMBERT, *qui le retient.*

Je t'en prie. Pas de scandale ici.

CHAMBERT.

Rentre. Tu n'as pas ton sang-froid... Je vais la voir, moi, et je lui dirai ce qu'il convient.

HENRI, *déjà dans la maison, entraîné par sa mère.*

Dites-lui que c'est une gueuse... que je ne la reverrai que devant le juge...

CHAMBERT.

C'est bon... C'est bon... Va-t-en !...

MADAME CHAMBERT.

Henri ! Henri ! pas de scandale ici, je t'en supplie ! Tais-toi... Viens.

CHAMBERT, *à sa femme qui revenait.*

Va-t-en. Je n'ai pas besoin de toi.

MADAME CHAMBERT.

Délivre-nous d'elle pour toujours !...

CHAMBERT.

C'est bon. Laisse-moi.

*Entre Régine. D'une élégance que l'on sent habituelle. Rien d'excentrique. Trente-deux ans.*

## SCÈNE VII

### CHAMBERT, RÉGINE.

CHAMBERT, *ému.*

Régine, j'ai le chagrin de vous annoncer que ma maison vous est fermée aujourd'hui, et pour toujours, je le crains.

RÉGINE.

Henri est ici ?

CHAMBERT.

Oui.

RÉGINE.

Avec Suzette ?

CHAMBERT.

Oui.

RÉGINE.

Je ne puis pas la voir ?

CHAMBERT.

Non.

RÉGINE.

Puis-je connaître les intentions de mon mari ?

CHAMBERT.

Il est résolu à demander la séparation de corps.

RÉGINE.

Il n'y va pas par quatre chemins.

CHAMBERT.

C'est pour arriver plus vite.

RÉGINE.

Puisqu'il était venu chercher des conseils ici, je devais m'attendre à cela.

CHAMBERT.

C'est ici qu'il a cru en trouver de bons.

RÉGINE.

Voulez-vous me permettre deux mots ?

CHAMBERT.

Certes !

RÉGINE.

Voici. Chaque fois que je suis entrée dans cette maison, je me suis sentie glacée par une atmosphère lourde d'hostilité. Il m'a semblé que vous, vous me haïssiez avec moins d'âpreté.

CHAMBERT.

Je ne vous ai jamais haïe.

RÉGINE.

En ce moment, vous me haïssez bien ?

CHAMBERT.

Depuis que j'ai su le chagrin que vous avez causé à mon fils, je vous ai chassée de mon cœur.

RÉGINE.

Henri se croit trompé par moi.

CHAMBERT.

Il croit ce qu'il a vu.

RÉGINE.

Je ne suis pas coupable.

CHAMBERT.

A lui, vous avez déclaré l'être.

RÉGINE.

Par folie. Pour me venger de ses brutalités.

CHAMBERT.

Il y a des témoins.

RÉGINE.

Des domestiques.

CHAMBERT.

Ce sont les témoins ordinaires de ces sortes de procès.

RÉGINE.

Je vous jure que je ne suis pas coupable.

CHAMBERT.

C'est au juge qu'il faudra le jurer... et le prouver.

RÉGINE.

Vous, vous ne me croyez pas !

CHAMBERT.

Même, en admettant pour véridique votre affirmation, le fait d'avoir crié à plusieurs reprises, devant deux témoins : « J'ai un amant ! », le fait d'avoir déclaré cela à votre mari qui venait de vous surprendre dans une attitude au moins équivoque, et d'avoir ajouté des invectives grossières, cela constitue une injure grave. Elle m'eût suffi, au temps où j'avais l'honneur d'être magistrat, pour accorder à l'époux demandeur, et *de plano*, la séparation.

RÉGINE, *comme à elle-même.*

Oui, je le vois, je n'ai rien à faire ici. Je sais que mon

mari est forcé de rentrer à Paris après-demain pour donner des signatures au ministère. Si je ne puis le voir plus tôt...

CHAMBERT.

Vous ne pourrez pas le voir plus tôt.

RÉGINE.

C'est vous qui le dites.

CHAMBERT.

Comment ferez-vous ?

RÉGINE.

Je n'ai pas à vous en rendre compte.

CHAMBERT, *après un silence.*

Voulez-vous m'écouter quelques instants, à votre tour ?

RÉGINE.

Volontiers !

CHAMBERT.

Voulez-vous me permettre de vous indiquer le moyen de vous épargner, dans l'avenir, un gros chagrin ?

RÉGINE.

Lequel ?

CHAMBERT.

Vous devez désirer que votre fille n'apprenne jamais de quelle faute votre mari vous aura accusée pour obtenir la séparation ?

RÉGINE.

Mon mari n'obtiendra pas la séparation parce qu'il ne la demandera pas.

CHAMBERT.

Il est dans des dispositions d'esprit contraires.

RÉGINE.

Il en changera.

CHAMBERT.

J'en doute.

RÉGINE.

Moi, pas.

CHAMBERT.

Vous gagneriez à m'écouter... Votre mari demandera la séparation... Je vous propose, en son nom, le moyen de sauvegarder la partie la plus précieuse de l'avenir. Je n'y suis pas autorisé par lui, mais je m'engage à lui faire accepter cette façon d'agir si vous l'acceptez vous-même.

RÉGINE.

Cela ne m'intéresse pas.

CHAMBERT.

Ecoutez-moi cependant : cela vous intéressera plus tard. Promettez-moi de ne pas intenter une action reconventionnelle, de ne pas provoquer de scandale, et Henri ne produira que des griefs secondaires, suffisants pour constituer cependant l'injure grave, en laissant de côté, au moins dans les débats publics, la scène d'hier.

RÉGINE, *après réflexion.*

Bien entendu, je garde ma fille.

CHAMBERT.

Le tribunal décidera.

RÉGINE.

Ah ! très bien... Vous me demandez simplement de renoncer à mon mari et à mon enfant... un rien !... Non, monsieur, non. Je n'accepte pas. J'ai été une sotte. J'ai commis, non pas ce qu'il est convenu d'appeler une faute, mais une inconséquence, une sottise. Tous ici : ma belle-mère, ma belle-sœur et vous, voudriez, je le devine, en profiter pour éloigner à jamais celle qui a toujours été détestée. Vous n'y réussirez pas. Je vous dis que vous n'y réussirez pas ! Et je vous jure que ce mari et cette enfant, que vous essayez de me prendre, je les garderai.

CHAMBERT.

Nul ne saurait vous empêcher de le tenter.

RÉGINE.

Je vous présente mes respects.

CHAMBERT.

Adieu, madame.

RÉGINE, *en défi.*

Au revoir, mon cher beau-père.

## SCÈNE VIII

CHAMBERT, *puis* MADAME CHAMBERT, MONIQUE, SUZETTE.

MADAME CHAMBERT, *entr'ouvrant la porte.*

Elle est partie ?

CHAMBERT.

Oui.

MADAME CHAMBERT.

Comment cela s'est-il passé ?

CHAMBERT.

Le mieux possible.

MADAME CHAMBERT.

Que vas-tu faire?

CHAMBERT.

Partir demain pour Paris avec Henri. Je mettrai l'affaire entre les mains de Bardot.

MADAME CHAMBERT.

Je crois que c'est un bon choix.

CHAMBERT.

Bardot est un des meilleurs avoués de Paris. Et, comme il vient toujours voir nos voisins Censié pendant la chasse, nous l'aurons sous la main.

MONIQUE, *entrant à son tour.*

Suzette veut venir... On peut?...

CHAMBERT.

Oui.

MONIQUE.

Suzette, viens faire voir comme tu es belle. (*Entre Suzette. Monique est folle d'une joie qu'elle ne parvient pas à contenir.*) Voyez comme elle est belle, ma petite fille! Et la belle robe! Et les beaux souliers! Et la belle coiffure! Monsieur et madame... voilà ma petite fille! voilà. (*A Suzette.*) Allez embrasser votre grand'mère, ma petite fille.

MADAME CHAMBERT, *l'embrassant.*

Ma pauvre petite! Ma pau . . petite!

SUZETTE.

Qu'est-ce qu'il y a?...

MADAME CHAMBERT.

Rien... Rien...

SUZETTE.

Est-ce que maman ne va pas venir?

CHAMBERT.

Non!

SUZETTE.

Pourquoi!

MADAME CHAMBERT.

Elle est en voyage.

SUZETTE, *incrédule.*

En voyage?

CHAMBERT.

Oui.

SUZETTE, *elle les regarde fixement tous les deux, puis détourne le regard et, les yeux fixes, dit simplement :*

Ah!

*Elle reste longtemps immobile.*

RIDEAU

# ACTE DEUXIÈME

Une grande pièce, atelier de peintre servant de salon, de salle à manger, de salle d'études. Au fond, un grand vitrage. On aperçoit, au travers, Paris vu de Montmartre. Une fenêtre au fond droite, une au premier plan gauche. Des deux murs latéraux, celui de droite est beaucoup plus long que l'autre. A droite premier plan, la porte donnant sur l'antichambre. A gauche, au fond, porte d'intérieur. Nous sommes chez les Guadagne. Chacun s'est réservé, dans cette grande pièce, un coin à soi. A gauche, au premier plan, une grande psyche. Contre le mur, un divan. Devant ce divan, un petit bureau et une chaise. Au-dessus du divan, une des affiches de Mucha représentant madame Sarah Bernhardt dans un de ses rôles, les portraits de Talma, Rachel et Mounet-Sully. C'est le côté de Myriam. Solange et son père ont place, perpendiculairement au mur de droite, deux tables qui leur servent de bureau, et de telle façon qu'ils sont face à face une fois assis. D'un de leurs petits côtés, ces tables touchent le mur. Devant l'autre côté, un canapé Louis XV. Le bureau de M. Guadagne est le plus rapproché du public. Un paravent garantit le travailleur contre les courants d'air de la porte d'entrée. Des étagères chargées de livres sont à la portée de la main de chacun. De plus, chez M. Guadagne, sont accrochées au mur une bouée de sauvetage, une dent de narval et une grande photographie du Parthénon. Sur l'étagère, un Bouddha, et un plâtre de la Victoire de Samothrace. Solange a place à sa gauche un portrait de Pasteur, une bonne copie du « Bon Bock » de Manet, une photographie de l'« Enterrement d'Ornans » de Courbet, et la lithographie bien connue représentant les caricatures des professeurs de la Faculté de médecine de Paris. Un chevalet porte un tableau dont le public ne voit que l'envers. Au fond, une table ronde de salle à manger, couverte d'un tapis. Des chaises autour.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR GUADAGNE, MYRIAM. *M. Guadagne a soixante ans. Cheveux gris en brosse. Toute sa barbe courte. Il est*

*vêtu sans élégance, mais avec correction. Pas distingué, mais pas vulgaire. Rien qui veuille rappeler l'ancien marin. Myriam est une grande belle fille brune de vingt ans. Au lever du rideau, M. Guadagne, assis à sa table, lit un volume, en prenant des notes. Myriam, sur son canapé, étudie un rôle. Long silence. Myriam pose son livre, se lève, va à son bureau et prend une dépêche qu'elle relit.*

MONSIEUR GUADAGNE, *posant sa plume et se levant.*

Allons, Myriam! Au travail, ma petite gosse. (*Il voit ce que fait Myriam.*) Mais tu dois la savoir par cœur la dépêche de Régine?

MYRIAM.

Régine aurait bien pu nous donner plus de détails...

MONSIEUR GUADAGNE.

Ah! Ah!... Il te faut des détails! .. « *Arriverai demain matin. Ne venez pas à la gare. Irai vous voir aussitôt que possible. Tendresses. — Régine...* » Que veux-tu de plus?

MYRIAM.

Tu ne crois pas que ce soit grave?

MONSIEUR GUADAGNE.

Mais, petite romanesque! Je suis certain que tout est arrangé à l'heure qu'il est!

MYRIAM.

Cette dépêche si sèche...

MONSIEUR GUADAGNE.

Justement. Régine est loin, elle s'est raccommodée avec son mari, elle ne peut pas penser que nous sommes inquiets.

MYRIAM.

« Ne venez pas à la gare »... Pourquoi ce soin de nous défendre...

MONSIEUR GUADAGNE.

Mais parce qu'elle a des courses à faire, parce qu'elle va reconduire Suzette à sa pension... parce que... je ne sais pas, moi'... Allons! depuis hier que cette dépêche est arrivée, nous avons dit tout ce que nous pouvions dire.

MYRIAM.

Tu as raison. Il n'y a qu'à attendre.

MONSIEUR GUADAGNE.

Tu viens d'avoir une intonation de ta pauvre mère. Lorsque, à Marseille, entre deux voyages, il m'arrivait de m'attarder le soir avec des amis, je la trouvais à la fenêtre en rentrant, et elle me disait doucement : « J'aurai passé ma vie à t'attendre »...

MYRIAM, *après un silence et reprenant la dépêche.*

Crois-tu sincèrement que Régine ait bien agi, en courant ainsi après son mari?

MONSIEUR GUADAGNE.

Mais certainement. Le mieux qu'elle avait à faire, c'était de lui demander pardon et de lui dire franchement ce qui s'est passé, de lui raconter les choses comme elle nous les a racontées samedi.

MYRIAM.

Tu as été très chic, toi, père, samedi.

MONSIEUR GUADAGNE.

Moi?

MYRIAM.

Oui... la façon dont tu as reproché à Régine ce qu'elle a fait... c'était très bien... tendre tout de même... très tendre...

MONSIEUR GUADAGNE.

La pauvre enfant était encore toute frémissante; après cette triste scène, elle n'avait eu qu'une pensée : courir ici comme à un refuge. Je n'allais pas...

MYRIAM.

Ça ne fait rien... Tu as su trouver des mots qui « portaient »... Pas « pompier », mais justes et prenants... (*Lui mettant affectueusement la main sur l'epaule.*) Tu es un brave homme de père.

MONSIEUR GUADAGNE.

Ne nous attendrissons pas et passons à Cassandre. A propos, as-tu répété à ton professeur, au Conservatoire, ce que je t'avais chargée de lui dire?

MYRIAM.

Quoi donc?

MONSIEUR GUADAGNE.

« Naturellement ».

MYRIAM, *avec un sourire.*

Ah! oui!

MONSIEUR GUADAGNE.

« Naturellement... comme dans la vie »... Vous a-t-il recommandé encore de jouer la tragédie « naturellement », de parler « comme dans la vie »... Quel serin! Tu ne lui as pas dit de ma part qu'il est un serin?... « Naturellement! » la tragédie!... Je bondis!... Comment! Il y a des auteurs qui ont ressuscité des rois, et quels rois, quels empereurs : Néron, Alexandre, Mithridate; il y en a qui nous montrent des dieux... et à quels moments! dans des catastrophes, des cataclysmes, des bouleversements... on discute la vie ou la mort de tout un peuple... et il faut dire cela « naturellement »... D'abord, qu'est-ce que c'est « naturellement »?. . Le naturel, pour le tonnerre, c'est le vacarme assourdissant... La tragédie, on ne la chante pas, parce qu'on n'ose pas, mais elle devrait se chanter, justement pour montrer que ce n'est pas des histoires de boutiquiers... Mon enfant, je ne suis qu'un vieux serin, mais rappelle-toi ceci : dans la tragédie, il faut être excessif. Tu entends : excessif. Extrême, exagéré... Et je ne suis pas certain qu'il ne faut pas être de

même dans la vie... Le succès va aux exaltés, et trois mille francs d'appointements aux gens bien sages. Et relis Homère. On ne peut pas comprendre la tragédie, si on ne sait pas Homère par cœur... Je me rappelle certain passage... Quand je l'ai vu pour la première fois, il m'a paru si admirable que je suis monté sur la passerelle pour le faire entendre à mon second. Il en bavait... Même, nous avons failli échouer le bateau... (*Exalté.*) Échouer le bateau... Et sais-tu où? Sur quel récif?... Sur un récif décrit dans l'*Odyssée*, sur le Phœtos!... Ce n'est pas admirable!... Non, mais, réponds, ce n'est pas admirable!... Sur un récif décrit dans l'*Odyssée!*

MYRIAM, *riant.*

Vous n'avez pas échoué, cependant?

MONSIEUR GUADAGNE, *très simplement.*

Non. L'homme de la barre, de lui-même, est venu en grand sur tribord, de sorte que, cette fois, le commandement a suivi la manœuvre au lieu de la précéder. Voilà... Allons, mon petit : Cassandre... Et pas *naturellement*, hein?... Rappelle-toi les paroles que Clytemnestre vient de prononcer en parlant d'elle : « Elle est dans le délire, c'est la déraison qu'elle écoute... Elle va jeter la sanglante écume de sa colère »... Va...

MYRIAM, *declamant.*

« Grands dieux! Grands dieux! Ah! ciel! Terre! Apollon! Apollon! »

MONSIEUR GUADAGNE, *s'excitant peu à peu.*

Va donc! va donc! Tu as l'air d'appeler l'omnibus!

MYRIAM.

« Grand dieux!.. Apollon! Apollon!.. Dieu qui m'entraînes! Dieu qui me perds! Je vais donc une seconde fois subir tes inévitables coups... »

MONSIEUR GUADAGNE, *en même temps qu'elle.*

Très bien! Encore plus! Tu souffres! Tu es déchirée! Tu es possédée... Va!...

MYRIAM.

« Apollon, où m'as-tu amenée? Vers quel palais? Palais abhorré des dieux, palais complice de tant de meurtres! Cordes fatales! Époux égorgé! Dieux! Dieux! Hélas! Que vois-je!... Furies insatiables du sang de cette race, poussez le cri du triomphe : l'exécrable sacrifice va se consommer... »

*M. Guadagne, tout rouge, les yeux gros, dit le texte à voix basse en même temps que Myriam. Il est penché derrière elle et semble lui souffler son âme.*

MONSIEUR GUADAGNE, *tendre, à mi-voix.*

Oui, oui, mon chéri! Gueule, mon petit chéri! Gueule plus fort, mon enfant...!

MYRIAM.

« Ah! Ah! les voilà! les voilà! Écartez le taureau de la vache!... »

MONSIEUR GUADAGNE.

Attends... C'est bien... Il faudra que tu me dises comme ça le premier acte de mon *Achille*... Tu sais... Seulement, fais bien attention... la prophétesse Cassandre est captive dans Argos. Elle voit, elle voit réellement les faits qu'elle prédit... Tu comprends. Cependant...

MYRIAM.

Oui... il faut qu'elle conserve, dans sa furie même, une contrainte d'esclave...

MONSIEUR GUADAGNE.

C'est un rien... un rien...

*Entre Solange en coup de vent, toute frémissante. Solange est une très jolie blonde de vingt-trois ans.*

## SCÈNE II

MONSIEUR GUADAGNE, MYRIAM, SOLANGE. *Solange ôte rapidement son chapeau pendant ce qui suit.*

SOLANGE, *à mi-voix.*

Chut! Ne parlez pas... Rien de nouveau pour Régine?

MONSIEUR GUADAGNE, *de même.*

Non.... Qu'est-ce que tu as? Pourquoi entres-tu par la porte de la rue Lacroix?

SOLANGE.

Chut! J'ai ramené un monsieur.

MYRIAM.

Un monsieur?

MONSIEUR GUADAGNE.

Qui est-ce?

SOLANGE.

Je ne sais pas. Je ne le connais pas. Un de ces imbéciles qui nous harcèlent dans les rues, un suiveur. A la porte, il m'a demandé de monter. J'ai dit oui. (*Sur un mouvement de son père.*) Non! non! Je t'en supplie. Ne bronche pas... Dissimulez-vous un peu... Puisque j'en tiens un, je vais lui dire deux mots... (*Elle sort. Au dehors, aimable.*) Entrez donc, je vous en prie... (*Entre le monsieur, trente ans environ, mise recherchée. Solange entre derrière et reste auprès de la porte après l'avoir fermée. Le monsieur est interloqué en voyant Myriam et M. Guadagne. Il fait un mouvement de retraite. Solange lui barrant le chemin sans ostentation :*) Vous n'allez pas nous quitter si vite!

MONSIEUR GUADAGNE.

Voulez-vous me dire, monsieur, à quoi je dois l'honneur de votre visite?

LE MONSIEUR.

Monsieur...

*Regard vers la porte.*

SOLANGE.

Père, je t'en prie!... (*Au monsieur.*) Asseyez-vous donc. (*Elle le fait asseoir sur le petit canapé.* Je vous écoute... (*Silence.*) Je vous écoute...

LE MONSIEUR.

Mademoiselle...

*Il se lève.*

SOLANGE, *le faisant rasseoir.*

Mais non! mais non! Depuis le boulevard, vous m'avez répété vingt fois : « J'ai tant de choses à vous dire... Où puis-je vous revoir?... » Eh bien parlez, je vous écoute.

*Devant l'air ahuri du monsieur, Myriam éclate de rire. Solange est gagnée par le rire de sa sœur.*

LE MONSIEUR.

Mademoiselle...

SOLANGE, *dans son rire.*

Il n'y a vraiment pas moyen de rester longtemps fâchée en vous regardant! Sur ce point-là, du moins, vous êtes irrésistible!

LE MONSIEUR.

Mademoiselle, je vous demande pardon.

*Mouvement de sortie.*

SOLANGE, *le retenant.*

Ah! non! non! non!... vous m'embêtez depuis la rue Richelieu... vous m'avez forcée à monter la rue Lepic au pas de charge, par cette chaleur : vous n'en serez pas quitte à si bon compte, mon cher monsieur.

LE MONSIEUR, *sans grand espoir.*

C'est parce que je suis un peu pressé...

SOLANGE.

Ta, ta, ta!... Écoutez, cela m'arrive quelquefois d'être accostée dans la rue et suivie par un monsieur que je ne connais pas. Un échantillon de l'espèce à laquelle vous appartenez. Eh bien! il y a une chose que je ne puis comprendre et que vous allez m'expliquer... Je veux profiter de l'occasion pour m'instruire.

LE MONSIEUR.

C'est que ce serait peut-être un peu long. Je ne voudrais pas abuser...

SOLANGE.

Je vous rendrai votre liberté après... Voilà : dites-moi simplement ceci : vous et vos semblables, qu'est-ce que vous pouvez bien espérer? Qu'est-ce que vous attendez?... Quel est votre but?... (*Le monsieur épluchait la paille de son chapeau. Solange le lui prend.*) Laissez votre chapeau... (*Elle pose le chapeau sur la table de M. Guadagne.*) Du moment que la personne interpellée par vous ne vous répond pas tout de suite « oui », vous devriez conclure que vous vous êtes trompé, et que vous avez affaire à une honnête femme. Alors, pourquoi continuez-vous? Est-ce que vous seriez assez fat et assez sot pour croire que vous allez fasciner votre victime par votre joli physique, la frapper du coup de foudre par votre élégance et votre beauté?... Tenez, il y a une glace, là, devant vous... Regardez-vous donc? Vous vous croyez fait de manière à emporter par un seul regard toutes les pudeurs et toutes les résistances?... Mais regardez-vous donc, je vous en prie...

*Complaisamment, Myriam incline la psyché. Machinalement, le monsieur se mire.*

LE MONSIEUR, *après un silence et en regardant Solange.*

Je ne me sens pas bien... Si vous vouliez me permettre...

SOLANGE.

Pas encore. Pourquoi n'attendez-vous pas le soir avant

de vous livrer à votre petit manège? Vous trouveriez à chaque coin de rue des malheureuses qui vous écouteraient et vous fourniraient la seule conversation et les seules amours que vous méritiez!... (*Il monte à Solange une bouffée de colère.*) C'est tout de même malheureux, à la fin, que, si l'on n'est pas vieille ou difforme, on ne puisse sortir de chez soi sans être exposée aux insolences et à la persécution des goujats et des pleutres de votre genre. Je n'ai pas de femme de chambre pour m'accompagner, et je ne suis pas assez riche pour n'aller qu'en voiture. Si je sors, c'est que j'ai besoin de gagner mon pain. Vous devriez le comprendre et ne pas ajouter par vos grossièretés à ce que la vie peut avoir d'âpre ou de douloureux pour nous. C'est afin de vous dire cela que je vous ai laissé monter, mon cher monsieur. Maintenant, fichez-moi le camp! (*Se ravisant.*) Attendez! Qui êtes-vous?... Je vous demande votre nom. Voici mon père, M. Guadagne, ancien marin. Mademoiselle est ma sœur. Moi, je suis Solange Guadagne, élève sage-femme à la Maternité... (*Sur un sourire du monsieur.*) Ah! ça vous fait rire, pauvre imbécile! Si vous pouviez voir ce que je vois dans une journée, vous ne ririez pas... Et — j'y pense — ce sont vos victimes que je soigne, et vos enfants que j'aide à naître! Vous étiez mal tombé, vraiment. Quand on connaît l'amour de ce côté-là, on est à l'abri des séducteurs. Alors, décidément, vous ne voulez pas vous nommer? Votre mufflerie est anonyme? Après tout, c'est logique... Allez! Bonsoir!...

*Le monsieur se précipite vers la porte.*

MONSIEUR GUADAGNE, *cérémonieux.*

Monsieur, permettez-moi de vous reconduire. Par ici... Par ici la sortie...

LE MONSIEUR.

Ne vous donnez pas cette peine, je vous en prie, monsieur...

MONSIEUR GUADAGNE.

Comment donc! mais j'y tiens absolument!...

*Il sort avec le monsieur.*

MYRIAM.

Eh bien, il te reconnaîtra!

SOLANGE.

Ouf! Ça va mieux! (*On entend un grand bruit sourd au dehors.*) Qu'est-ce qu'il y a?

MYRIAM.

Qu'est-ce qui est arrivé?

MONSIEUR GUADAGNE, *rentrant.*

Rien, rien!... (*Il montre le bout de son pied droit qu'il lève un peu.*) Je lui ai fait manquer la première marche de l'escalier, voilà tout.

*Entre madame Dumont, femme de ménage, apportant un « petit bleu ». Elle est très propre.*

MADAME DUMONT.

C'est une dépêche pour madame Régine.

MYRIAM, *prenant le petit bleu qu'elle pose sur son bureau.*

Merci, madame Dumont.

*Madame Dumont sort.*

## SCÈNE III

MONSIEUR GUADAGNE, MYRIAM, SOLANGE.

MONSIEUR GUADAGNE, *en regagnant sa place.*

Et maintenant, chacun chez soi!

SOLANGE, *de même.*

Chacun chez soi!

MYRIAM, *de même.*

Chacun chez soi!

SOLANGE.

J'ai assez bûché, ce matin. J'ai droit à un peu de peinture, veux-tu, Myriam?

MYRIAM.

Ça colle!

*Elle étudie un rôle dans une pose simple, sur laquelle on sent que Solange a déjà travaillé.*

MONSIEUR GUADAGNE.

Allons-y!...

*Tout le monde travaille. M. Guadagne chantonne.*

SOLANGE, *après un moment.*

Depuis que je connais l'aventure de Régine, je trouve que M. Georges Livrain ressemble au bonhomme qui sort d'ici... Il m'a toujours déplu, cet oiseau-là!

MYRIAM.

N'est-ce pas, Solange, qu'elle n'aurait pas dû courir après son mari?

SOLANGE.

Je ne suis pas de ton avis. Quand on a eu la chance de trouver un mari, même à moitié bon, il faut tout faire pour le garder.

MYRIAM.

Régine se donne, bien inutilement, des airs de coupable.

SOLANGE, *tout en peignant.*

Ta tête un peu droite... Bien... (*Simplement.*) Coupable? Mais elle l'est, coupable....

MONSIEUR GUADAGNE.

Tête folle!... Je suis convaincu que Régine n'a rien fait d'irréparable.

SOLANGE.

Moi aussi.

MONSIEUR GUADAGNE.

Sa sincérité était évidente, samedi... Elle n'est pas femme à nous mentir.

SOLANGE.

Elle est coupable tout de même.

MYRIAM.

Si elle aimait M. Livrain...

SOLANGE.

Alors, elle devait partir avec lui.

MONSIEUR GUADAGNE.

Et Suzette?

SOLANGE.

Si elle n'aimait pas M. Livrain plus que sa fille, il fallait respecter le contrat qui la lie à son mari.

MYRIAM.

Enfin, si elle n'aime pas son mari, elle est libre.

SOLANGE.

Personne n'est libre.

MYRIAM.

Cependant...

SOLANGE.

Oui, oui... Je sais « le droit au bonheur »... On n'a pas droit au malheur des autres.

MYRIAM.

Quels autres?

SOLANGE.

Quels autres? Mais... son mari, sa fille, papa, toi, moi. S'il y avait un procès en séparation, crois-tu qu'il ne coûterait pas bien des larmes? Et l'enfant! Et Suzette?... Nous deux, nous avons dit adieu au mariage : ça va bien. Mais si nous attendions un fiancé...

MYRIAM.

Nous n'en attendons pas.

SOLANGE.

Il n'en viendra pas. Personne ne voudrait se déshonorer en épousant une femme qui travaille.

MYRIAM.

Et si nous ne travaillons pas, nous coûtons trop cher...

SOLANGE.

Ça changera.

MYRIAM.

En attendant...

SOLANGE, *gaiement.*

En attendant, bûchons...

*Entrent Régine et Suzette.*

## SCÈNE IV

LES MÊMES, RÉGINE, SUZETTE.

SOLANGE.

Régine!

MYRIAM.

Régine et Suzette!

MONSIEUR GUADAGNE.

Les voilà toutes les deux!

*Embrassades : « Bonjour, ma tante! Bonjour, grand-père!... Cette belle petite Suzette! » etc...*

RÉGINE, *très gaie.*

Bonjour! bonjour! Mais oui, c'est nous! La petite fille et sa maman! Toutes les deux! Toutes les deux! (*Enjouée.*) On dirait que vous êtes surpris de voir ensemble la petite fille et sa maman!

*Elle rit.*

SOLANGE.

Mais oui. Comment se fait-il?

SUZETTE.

C'est maman qui est venue me chercher à la pension.

RÉGINE, *riant, un peu nerveuse.*

Mais oui, c'est sa maman qui est allée la chercher à sa pension... (*Embrassant Suzette.*) Oh! ma chérie!...

SUZETTE.

Alors, c'est bien vrai que grand'mère n'est pas malade?

RÉGINE.

Mais oui, c'est bien vrai.

SUZETTE.

Pourquoi l'as-tu dit à mademoiselle Adélaïde?

RÉGINE.

Pour qu'elle te laisse sortir.

SUZETTE.

Mais les autres fois, on me laisse sortir sans que...

RÉGINE.

C'est bon. C'est bon. C'est un nouveau règlement. Laisse-nous tranquilles avec cela... (*A ses sœurs.*) Mais oui, à sa pension. On l'y avait conduite hier, je suis allée la reprendre ce matin, voilà tout.

MONSIEUR GUADAGNE, *bas.*

Et que s'est-il passé?

RÉGINE, *de même, indiquant Suzette.*

Chut! Tout à l'heure, je vous conterai cela... (*A Suzette.*) Tu vas aller dans la chambre de Myriam, où madame Dumont a ouvert ta petite malle.

SUZETTE.

Je reste donc ici?

RÉGINE.

Oui... Non... Je ne sais pas.

SUZETTE, *à Myriam.*

Tu vas voir! J'ai une belle grande poupée dont grand'-mère m'a fait cadeau. Et puis, j'ai aussi une boîte à aquarelle... c'est tante Monique qui me l'a donnée.

RÉGINE.

Tu n'as pas besoin de ces jouets-là. Je t'en donnerai de plus beaux... Une poupée!... Je vous demande un peu... Est-ce qu'une grande fille comme toi joue encore à la poupée!

SUZETTE.

Mais écoute...

RÉGINE, *la poussant vers la porte.*

C'est bon, c'est bon!... Va par là, avec madame Dumont.

SUZETTE.

Viens avec moi, toi?

RÉGINE.

Tout à l'heure. J'ai besoin de causer avec ton grand-père.

SUZETTE.

Alors je reste. Je ne t'empêche pas de causer.

RÉGINE.

Si. Nous avons à dire des choses qui n'intéressent pas les petites filles.

SUZETTE, *en s'en allant.*

On me fait tout le temps partir avec les bonnes, maintenant, quand on parle...

*Elle sort.*

SOLANGE.

Alors?...

RÉGINE.

Attendez !... (*En se débarrassant de son chapeau.*) Il n'y a pas de petit bleu pour moi ?

MYRIAM.

Si.

MONSIEUR GUADAGNE.

Tout est raccommodé, n'est-ce pas ?

RÉGINE.

Pas tout à fait. (*Elle a lu son petit bleu.*) Bon... C'est de mon mari. Je lui ai demandé une entrevue. Il va venir... Non, tout n'est pas raccommodé. Seulement j'ai ma fille.

MONSIEUR GUADAGNE.

Comment se fait-il?

RÉGINE.

Je l'ai enlevée ce matin.

SOLANGE.

Enlevée?

RÉGINE.

Mais oui.... Ah! je suis bien heureuse! Maintenant, ils peuvent me faire ce qu'ils voudront! (*Elle se met à pleurer.*) Vous ne comprenez pas?... Attendez... J'ai été tellement secouée depuis trois jours... (*Sanglots.*) Ils voulaient me prendre Suzette! Ils voulaient me prendre Suzette !... (*Elle s'essuie les yeux.*) Voilà... C'est beaucoup plus grave que vous ne pouvez le supposer. Je ne vous ai pas écrit la vérité pour ne pas vous inquiéter... mais ils m'ont fait passer de durs moments, je vous en réponds... Je méritais d'être punie, je le suis...

SOLANGE.

Ma pauvre Régine...

RÉGINE.

Je suis donc arrivée là-bas dimanche une heure après Henri et Suzette. Henri avait tout raconté à ses parents

qui ont refusé de me laisser causer avec lui et M. Chambert m'a mise à la porte, poliment, mais nettement.

MONSIEUR GUADAGNE.

Ah ! le vieux renard !

RÉGINE.

Je suis allée coucher chez nos amis Boissette, et je suis retournée chez mes beaux-parents le lendemain matin — hier, par conséquent — bien décidée à obtenir cette fois une explication.

MYRIAM.

Alors ?

RÉGINE.

Tout le monde était parti pour Paris par le premier train.

MONSIEUR GUADAGNE.

Tout le monde ?

RÉGINE.

Toute la famille, ma belle-sœur exceptée. J'ai compris qu'on organisait la guerre contre moi. J'ai pris le train suivant. Ce matin, je suis allée chez Me Fougeray, mon avoué. Il paraît que mon affaire est mauvaise, que mon mari a de grandes chances d'obtenir la séparation s'il la demande. Et savez-vous le plus fort ? Il y avait à craindre que la garde de l'enfant me fût enlevée... (*En retour sur elle-même.*) Ah ! mon Dieu ! Si j'avais su !... Enfin, c'est fait... malheureusement... Alors, à l'idée qu'on pouvait me prendre Suzette, mon sang n'a fait qu'un tour.

SOLANGE.

Mais comment as-tu...

RÉGINE.

Je me suis remuée... Je vous passe des détails. J'ai appris que ma fille avait été conduite à sa pension hier matin... Dis donc, Solange, toi qui grognes parfois contre

le sort des femmes, savais-tu qu'on pouvait, à la pension, me refuser de me donner mon enfant ?

SOLANGE.

Oui, le mari est le maître.

RÉGINE.

Non, mais qu'à moi, la mère, on pouvait la refuser...

SOLANGE.

Oui.

RÉGINE.

Moi, je ne savais pas. Je me suis dit : « Si j'attends, tout est perdu... J'ai encore une chance en agissant tout de suite. » Le congé ne finissait que demain. La directrice absente. Autant d'atouts. Je vais à la pension, je demande Suzette du ton le plus naturel, je dis que la grand'mère est malade... On hésite... Je paie d'audace. J'intimide la dame... Il y avait là d'autres parents... On a peur d'une histoire... Et l'on me donne ma fille !... Non !... les efforts qu'il m'a fallu faire pour ne pas me mettre à courir, pour ne pas la prendre dans mes bras, et l'emporter en criant de bonheur, on ne le saura jamais... Nous sommes donc sorties, bien doucement, comme des personnes très raisonnables... Suzette comprenait, je crois, qu'il se passait quelque chose, car je sentais sa petite main moite trembler dans la mienne... Quand nous avons été en voiture, nous nous sommes bien embrassées, vous pouvez le croire... Et elle m'a dit : « Petite mère... ! » Il faut avoir eu peur de ne plus entendre ces mots-là, pour savoir tout ce qu'ils contiennent !... « Petite mère, je veux rester avec toi toute ma vie !... On lui avait annoncé là-bas que j'étais partie en voyage. (*En larmes.*) Elle m'a dit qu'elle ne l'avait pas cru, parce qu'elle savait bien que je ne serais pas partie sans l'avoir embrassée... Voilà !...

SOLANGE.

Alors, tu n'as pas encore revu ton mari, depuis samedi?

RÉGINE.

Non. (*Presque gaie.*) C'est vrai, vous ne savez pas tout. Il y a les gentillesses de mon mari. Savez-vous ce qu'il a imaginé ? Mais non, ce traitement n'est pas de lui, il est de ma belle-mère... Je ris !... Ce matin, j'arrive chez nous... Je sonne, on ne répond pas... J'avais mes clefs, j'essaye d'ouvrir : exclue du domicile conjugal. Ou du moins, on voulait m'en exclure...

SOLANGE.

Serrurier ?

RÉGINE, *acquiesçant.*

Serrurier... Mais à peine l'homme de l'art avait-il commencé son travail, qu'on se décide à ouvrir, de l'intérieur, et je vois ce chafoin de Théophile — vous savez, Théophile, le valet de chambre de Henri, — qui balbutie quelques mots. Je l'ai fait taire. Je suis allée à ma chambre avec Maria.

MYRIAM.

Et ton mari n'était pas là?

RÉGINE.

Ni mari, ni beau-père, ni belle-mère.

SOLANGE.

Que vas-tu faire?

RÉGINE.

Tout ce qui sera en mon pouvoir pour me réconcilier avec Henri.

MONSIEUR GUADAGNE.

Il va être furieux de l'enlèvement de Suzette.

RÉGINE.

Mon intention est de n'en rien dire à Henri ni à ses parents, tant que je croirai la réconciliation possible. De votre côté, gardez-moi le secret, n'est-ce pas ?

MYRIAM, SOLANGE, MONSIEUR GUADAGNE.

Oui, oui... Compte sur nous... Tu as raison... Certes...

*Entre Suzette portant une poupée et une petite boîte.*

SUZETTE.

Alors, vous avez fini de vous dire vos secrets?... Je puis présenter ma fille?

RÉGINE.

C'est ça, ta poupée?

SUZETTE.

La poupée de grand'mère...

RÉGINE.

Tu la trouves jolie, vraiment, cette poupée?

SUZETTE.

Mais oui.

RÉGINE.

Moi pas... Laisse-la donc, va!... D'abord, je t'ai déjà dit que ce n'étais plus de ton âge, de jouer à la poupée...

SUZETTE.

Si, si... Tant que j'aurais des jupes courtes.

MYRIAM.

Et qu'est-ce que c'est que cette boîte?

SUZETTE.

La boîte d'aquarelle que tante Monique m'a donnée.

RÉGINE.

Fais voir.

SUZETTE.

Pour colorier des images. Je vais bien m'amuser.

RÉGINE.

Mais elle est folle, ta tante Monique! Des couleurs vénéneuses!... Donner une boîte de couleurs de cette sorte à une enfant de treize ans!...

SUZETTE.

Je veux ma boîte à couleurs!

RÉGINE.

Pour t'empoisonner, n'est-ce pas?

SUZETTE.

Je ferai attention, je te promets.

RÉGINE.

Je ne veux pas que tu te serves de ces couleurs-là, tu m'entends?... Et tâche d'obéir... Donne-moi ça... Suzette!... Tu m'entends!...

SUZETTE.

C'est tante Monique qui me l'a donnée...

RÉGINE.

Tante Monique... Tante Monique!... Et après?... Obéis!... (*Elle lui retire des mains la poupée qu'elle avait gardée.*) Et laisse donc cette sale poupée tranquille!... (*Suzette se met à pleurer. Régine la prend dans ses bras et l'embrasse.*) Mon chéri! mon chéri!... Pleure pas... Je t'en donnerai une plus belle... une avec des toilettes... Et un ménage... Ah! un beau ménage, avec une armoire à glace, des petites chaises, des petits fauteuils. Elle est vilaine, celle-là... C'est une poupée bon marché, de province... Regarde si elle a l'air bête.

SUZETTE.

Je ne trouve pas.

RÉGINE.

Parce que tu ne sais pas... Nous irons ensemble en choisir une autre... Tu prendras celle que tu voudras... celle que tu voudras, mon chéri. Celle-là, on la donnera à Marie Dumont.

MONSIEUR GUADAGNE.

Elle sera joliment contente, la petite Marie.

SUZETTE.

Grand'mère me grondera si elle sait que je l'ai donnée.

MYRIAM.

Tu ne le lui diras pas.

SUZETTE.

Elle me demandera où elle est.

RÉGINE.

Tu lui diras que tu l'as perdue...

SUZETTE.

D'abord, elle ne le croira pas.

RÉGINE.

Tu diras que tu l'avais laissée sur une chaise, au parc Monceau, et qu'on te l'a volée.

SUZETTE.

Non!

RÉGINE.

Pourquoi?

SUZETTE.

Parce que je ne veux pas aller en enfer.

RÉGINE.

En enfer!... En enfer!... On n'a pas idée!... Qu'est-ce que c'est que l'enfer?...

SUZETTE.

C'est où vont les enfants qui font des mensonges... J'en ai peur!

RÉGINE.

Et voilà les sottises qu'on fourre dans la tête de cette petite!

MYRIAM.

Mais il n'y a pas d'enfer, grosse bête!

SUZETTE.

Si!...

RÉGINE.

Mais non!... Je t'assure que non, moi.

SUZETTE.

C'est grand'mère qui me l'a dit.

SOLANGE.

Il y en avait un de son temps. Maintenant, il est fermé.

SUZETTE.

Il est fermé ?

SOLANGE.

Oui.

SUZETTE.

Pourquoi ?

SOLANGE.

Parce que le bon Dieu s'est aperçu qu'il ne servait à rien.

SUZETTE.

C'est vrai, petite mère ?

RÉGINE.

Mais oui, c'est vrai.

SUZETTE.

Alors pourquoi grand'mère... Mais petit père me l'a aussi raconté, l'enfer.

*On ouvre la porte de droite.*

RÉGINE.

Ton père ne sait pas ce qu'il dit.

*Entre madame Dumont.*

MADAME DUMONT, *à Regine.*

Madame, c'est votre femme de chambre...

SUZETTE.

C'est Maria !...

RÉGINE.

Oui, tais-toi... (*A madame Dumont.*) Attendez. (*A Suzette.*) Va dans ta chambre... Tiens, emporte ta poupée et va dans ta chambre... (*Bas.*) Myriam, amuse-la...

MYRIAM, *à la porte.*

Allons, Zézette !...

*Suzette traverse lentement la scène, toute songeuse, et va vers Myriam.*

RÉGINE.

Et ta poupée, ta boîte?

SUZETTE.

Je n'en veux plus.

RÉGINE.

Oh! Qu'elle est capricieuse! (*Elle donne les deux objets à Myriam.*) Tiens...

*Myriam et Suzette sortent.*

MADAME DUMONT.

Alors, madame...

RÉGINE.

Oui... Maria apporte les affaires que je lui ai demandées?

MADAME DUMONT.

Oui, madame.

RÉGINE.

Prenez-les, et faites-moi-la venir.

*Madame Dumont sort.*

SOLANGE.

Régine, tu n'as pas besoin de moi en ce moment?

RÉGINE.

Non.

SOLANGE.

Alors, je vais à ma leçon.

RÉGINE.

Va.

SOLANGE.

Et bonne chance...

RÉGINE.

Merci... (*Sort Solange. Entre Maria. Bas, à M. Guadagne.*) Père, veux-tu me laisser seule avec Maria, je voudrais la confesser, et je crois qu'elle ne parlera que...

MONSIEUR GUADAGNE.

Bon, bon. Je vais là... Si je puis t'être bon à quelque chose, tu n'as qu'à m'appeler.

*M. Guadagne sort.*

## SCÈNE V

RÉGINE, MARIA.

RÉGINE.

Eh bien, ma bonne Maria, vous m'avez apporté tout ce que je vous ai demandé ?

MARIA, *jeune femme de chambre, coquette.*

Oui, madame...

RÉGINE.

Alors, dites-moi un peu ce qui s'est passé à la maison... M. et madame Chambert n'y sont donc pas descendus ?

MARIA.

Non, madame. M. et madame Chambert sont à l'hôtel du Louvre.

RÉGINE.

Et pourquoi ne voulait-on pas m'ouvrir ?

MARIA.

Théophile avait fermé la porte à l'intérieur.

RÉGINE.

Mais on devait bien m'entendre sonner ?

MARIA.

Oui, madame. Il a défendu qu'on aille ouvrir.

RÉGINE.

Ce n'est pas de lui-même qu'il a fait cela ?

MARIA.

Je ne sais pas.

RÉGINE.

Et cet air insolent qu'il avait, ce matin ! Je lui dirai deux mots à ma manière, quand je le verrai.

MARIA.

Madame va le voir. Il doit venir ici apporter à madame les lettres de madame.

RÉGINE.

Eh bien, je lui montrerai que je suis encore quelque chose chez moi.

MARIA.

Madame... si j'osais...

RÉGINE.

Osez...

MARIA.

Madame me pardonnera si je suis indiscrète.

RÉGINE.

Mais oui, Maria. Je sais que vous m'aimez bien. Parlez, n'ayez pas peur.

MARIA.

Si j'étais à la place de madame, je ne dirais rien à Théophile.

RÉGINE.

Parce que?

MARIA.

Si le... la... les difficultés que madame a eues avec monsieur devaient amener un procès...

RÉGINE.

Qu'est-ce que vous supposez là?

MARIA.

Théophile le dit.

RÉGINE.

Alors...

MARIA.

Eh bien... les seuls témoins de la scène de samedi, c'est Théophile et moi... Moi, si on m'interroge, je dirai ce que madame voudra... mais Théophile... (*On ouvre la porte.*) Ce doit être lui...

RÉGINE, *à madame Dumont.*

C'est Théophile ?

MADAME DUPONT.

Oui, madame.

RÉGINE, *à Maria.*

Allez ranger mes affaires, voulez-vous ?... Vous reviendrez quand vous l'entendrez partir... (*A madame Dupont.*) Qu'il entre.

*Sortent Maria et madame Dumont.*

RÉGINE, *seule.*

Allons, ma vieille Régine, paye ta sottise... Reçois des conseils de ta femme de chambre, et fais la cour à Théophile... Ça t'apprendra...

*Entre Théophile.*

## SCÈNE VI

RÉGINE, THÉOPHILE, *puis* MARIA.

THÉOPHILE, *trente-cinq ans, valet de chambre ultra-correct. Poli, impénétrable.*

Ce sont les lettres de madame. (*Il les pose sur une table à côté de Régine et paraît s'excuser de n'avoir pas de plateau.*) Je demande pardon à madame...

RÉGINE.

Attendez... Vous aviez donc fermé la porte à l'intérieur, ce matin ?

THÉOPHILE.

Oui, madame. Comme toujours, lorsque monsieur et madame sont absents.

RÉGINE.

Vous ne saviez pas que nous allions rentrer ?

THÉOPHILE.

Nous n'attendions pas madame... Madame n'avait pas jugé à propos de m'avertir de son retour.

RÉGINE.

J'ai sonné longtemps. Pourquoi n'avez-vous pas ouvert?

THÉOPHILE.

Par peur des cambrioleurs.

RÉGINE.

Mais quand je suis arrivée avec le serrurier, vous avez ouvert tout de suite.

THÉOPHILE.

Comme j'étais inquiet, j'écoutais derrière la porte. J'ai reconnu la voix de madame.

RÉGINE.

C'est tout naturel, en effet... (*Un temps. Souriant.*) Comme on a raison de demander des explications avant de se fâcher! Ce matin, j'étais fort en colère contre vous... Vous ne devineriez jamais jusqu'à quel point, mon bon Théophile... Je pensais... (*Souriant.*) Je suis allée jusqu'à penser à me priver de vos services.

THÉOPHILE, *sans sourciller.*

J'ai été engagé par monsieur.

RÉGINE.

Que voulez-vous dire?

THÉOPHILE.

Un contrat ne peut être dénoncé que par un des deux contractants.

RÉGINE, *à part.*

Bigre!

THÉOPHILE.

C'est du moins l'avis de notre chambre syndicale...

RÉGINE, *d'un air détaché.*

Vraiment!... Tiens!... C'est très curieux... Alors, dans

le cas où... Je ne pourrais pas... Je me félicite d'autant plus de m'être retenue... On a bien raison de dire que la colère est mauvaise conseillère... On en arrive à ne plus savoir ce qu'on dit... C'est mon cas... On va jusqu'à s'accuser soi-même... Sans motif, d'ailleurs... Cela m'est arrivé il n'y a pas si longtemps... (*Théophile ne veut pas comprendre.*) Et on peut se faire beaucoup de tort, à moins que les gens qui entendent ne soient assez intelligents pour...

*Elle est au bout de son effort et n'achève pas sa phrase. Un silence court.*

THÉOPHILE.

Madame n'a plus besoin de moi ?

RÉGINE.

Non, merci.

THÉOPHILE.

Bonjour, madame.

RÉGINE.

Bonjour !... (*Il sort. A elle-même.*) Je ne puis pourtant pas lui demander comment il déposerait, ni s'il croit que M. Livrain a été mon amant ! (*Geste de dégoût. A Maria, qui entre.*) Théophile s'est expliqué. Ce qu'il dit au sujet de la porte fermée est assez vraisemblable.

MARIA.

Madame aurait tort de croire Théophile.

RÉGINE.

Pourquoi ?

MARIA.

Je suis certaine qu'on ne voulait pas que madame rentre chez elle.

RÉGINE.

Qui « on » ?

MARIA.

Monsieur.

RÉGINE.

En voilà une idée!... Qu'est-ce que vous vous êtes donc imaginé, à l'office?

MARIA.

Rien, madame.

RÉGINE, *se reprenant.*

J'ai tort de ne pas avoir confiance en vous, Maria. Allons, dites-moi ce que vous savez...

MARIA.

J'ai vu une dépêche de monsieur.

RÉGINE.

A Théophile?

MARIA.

Oui, madame... Je l'avais apportée à madame...

RÉGINE.

Donnez. (*Maria fouille dans son porte-monnaie.*) Quand est-elle arrivée?

MARIA.

Hier matin. Voilà.

RÉGINE, *lisant.*

« Ne laissez pénétrer personne dans l'appartement. Cette interdiction s'applique à tout le monde, sauf Maria, Louise et vous. Aucune autre personne, quelle qu'elle soit. — HENRI CHAMBERT. »

*Entre Théophile.*

MARIA.

Madame, c'est Théophile.

*Régine, comme prise en faute, cache précipitamment sa dépêche.*

THÉOPHILE.

Je prie madame de m'excuser. J'avais oublié les imprimés.

*Il dépose quelques papiers sur la table.*

RÉGINE.

Merci. (*Il sort. A Maria.*) Vous pouvez aller faire vos autres commissions, Maria... (*Elle lui rend la dépêche.*) Tenez...

MARIA.

Madame devrait la garder, cette dépêche... Elle pourrait être utile à madame.

RÉGINE.

C'est vrai... Merci encore... (*Aimable.*) Je vous remercie, Maria...

MARIA.

Je vais d'abord au Bon Marché?

RÉGINE, *l'esprit autre part.*

Si vous voulez.

MARIA.

A tantôt, madame.

*Elle sort.*

RÉGINE.

Pouah!... Et ce n'est que le commencement si je ne puis empêcher le procès! (*Elle regarde les enveloppes et les lettres distraitement.*) Comment... des lettres décachetées... Ah! Ce sont des invitations à monsieur et madame... Mon mari les a ouvertes et me les communique... On n'est pas plus correct... M. et madame de Lange prient M. et madame Chambert... » pour le 18... celle-ci pour le 19... Un bal... La loge de l'Opéra des Renon pour lundi... Tout cela me paraît déjà comme se passant dans un autre monde.

*Entre madame Dumont.*

MADAME DUMONT.

C'est M. Chambert.

RÉGINE.

Mon mari?

MADAME DUPONT.

Oui, madame.

RÉGINE.

Faites-le entrer.

MADAME DUMONT.

Bien, madame.

*Elle sort.*

RÉGINE.

Allons !

*Entre Henri Chambert.*

## SCÈNE VII

RÉGINE, HENRI.

HENRI.

Vous m'avez témoigné le désir...

RÉGINE.

Non, mon cher Henri. Je t'en prie. Ne dramatisons rien. Ne nous disons pas *vous*. Ce qui s'est passé ne comporte pas cette solennité. Je veux obtenir de toi mon pardon, le pardon d'une faute que tu as crue grave et qui n'est qu'une légèreté.

HENRI.

Vous appelez une légèreté...

RÉGINE.

Mais oui! Parlons-en le plus simplement que nous pourrons. Ne grossissons pas les choses par l'emphase du langage : cela ne servirait à rien.

HENRI.

Ce que tu appelles une légèreté, c'est d'avoir un amant!

RÉGINE.

Je n'ai pas d'amant.

HENRI.

Tu l'as avoué! Qu'est-ce que je dis, avoué! Tu t'en es vantée!

RÉGINE.

N'oublie pas dans quelles circonstances. Demande-toi si ton attitude n'a pas été excessive. Rappelle-toi les mots que tu m'as dits. Tu m'as crue la maîtresse de Georges.

HENRI.

Il me semble que...

RÉGINE.

Je t'en prie, laisse-moi continuer. Tu m'as crue la maîtresse de Georges. J'ai d'abord nié parce que ce n'est pas vrai.

HENRI.

Facile à dire.

RÉGINE.

Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai! Je t'ai supplié. Je comprenais ta colère et j'acceptais la violence de tes premières paroles.

HENRI.

C'est encore heureux!

RÉGINE.

Mais, vraiment, tu as été trop loin. Tu as été trop grossier et pendant trop longtemps.

HENRI.

Je t'ai....

RÉGINE.

Allons! Allons! Tu ne peux pas dire non et je te mets au défi de répéter sans rougir les mots orduriers que tu m'as jetés à la face par tombereaux. Tu ne te possédais plus. Tu m'as frappée. Tu m'as salie des noms les plus bas du vocabulaire le plus bas. Tu me faisais souffrir comme si, littéralement, tu m'avais tordu les nerfs. J'étais perdue de honte, de révolte et d'humiliation. J'ai d'abord crié sous la douleur, puis il m'est venu le besoin

irrésistible de te rendre le mal que tu me faisais. C'était instinctif, irraisonné... comment dis-tu?... un réflexe. Et je t'ai crié : « J'ai un amant! » Tu avais cherché et trouvé ce qui pouvait me blesser le plus cruellement : j'ai fait de même. Voilà ce qui s'est passé; voilà le plus grave.

HENRI.

Et ce que j'ai vu! ce n'est pas grave, ce que j'ai vu?

RÉGINE.

Ce que tu as vu est ce qu'il y a eu de plus coupable entre Georges et moi. Et tu peux le pardonner.

HENRI.

Pardonner! Oui-dà! Comme cela. Tout de suite, tout simplement!

RÉGINE.

Oui, tout de suite, tout simplement!

HENRI.

Ce serait trop commode, en vérité! Alors, je t'aurais surprise dans les bras de ton amant...

RÉGINE.

Je n'ai pas d'amant.

HENRI.

Prouve-le.

RÉGINE.

Cela ne se prouve pas. Je te le dis et je te le jure. Et je ne veux pas même te faire le serment sacré qui me vient à la pensée, parce que je croirais manquer de respect à Suzette en mêlant son nom à nos petites histoires. Allons! Si je t'avais trompé, je ne te parlerais pas sur ce ton, je ne te regarderais pas en face comme je le fais et je ne te livrerais pas mes yeux comme je te les livre. Si j'avais dû te tromper, je n'aurais pas attendu treize ans. Et je me serais cachée... Mais la manière même dont tu as pu nous surprendre prouve en ma faveur... Nous n'aurions pas été aussi bêtes, tu le sais bien. Des amants auraient...

HENRI.

Tu es extraordinaire, ma parole! Et il faut que tu aies perdu tout sens moral...

RÉGINE.

Ça!

HENRI.

Quoi?

RÉGINE.

Nous en reparlerons tout à l'heure. Continue.

HENRI.

Je te dis que tu es extraordinaire... Mais même en admettant — ce que je ne crois pas — qu'il n'y ait pas autre chose que ce que j'ai vu, est-ce que cela n'est pas suffisant?

RÉGINE.

Suffisant! Pourquoi? Pour nous séparer?

HENRI.

Qu'est-ce qu'il te faut! Tu te livres à cet imbécile de Georges, un fat, un coureur, une espèce de don Juan chauffeur, c'est le mot!... Enfin, le tenais-tu dans tes bras, oui ou non? Tu veux que j'aie vu cette saleté et que je l'oublie à jamais?... Si j'ai perdu toute retenue, c'est que tu avais perdu toute pudeur.

RÉGINE.

Ne nous embarquons pas dans les grandes phrases. Il y a peut-être des maris qui auraient le droit de parler sur ce ton à leur femme, mais pas toi, mon petit, pas toi.

HENRI.

Pas moi! Et pourquoi donc?

RÉGINE.

Pour rien. Mais, puisque tu parlais de sens moral, demande-toi ce qu'il peut en rester dans le milieu où tu m'as fait vivre.

HENRI.

Comme si tu ne t'y plaisais pas ?

RÉGINE.

Tu m'en as donné le goût. Je ne l'avais pas. C'est toi qui as fait notre fréquentation habituelle de ce monde de noceurs...

HENRI.

De noceurs ! Ah ! par exemple, celle-là est forte !

RÉGINE.

Tu sais bien ce que je veux dire. Les hommes y travaillent, et même dans la frénésie. Mais ils s'amusent avec autant de passion. Tout le temps du cent à l'heure. On finit par avoir le vertige.

HENRI.

C'est là toute ton excuse ?

RÉGINE.

Mon Dieu, oui ! J'ai suivi le mouvement. Ton ami Georges Livrain a fait ce que font tes autres amis, ce que tu as fait, ce que tu referais dimanche, si nous retrouvions la bande... Et quelquefois, à force de dire qu'on est amoureux, on finit par le croire. Mais, en réalité, toutes ces coucheries se font sans amour et c'est ce qu'elles ont de dégoûtant.

HENRI.

Je ne te le fais pas dire !

RÉGINE.

Je n'ai jamais pensé à me donner comme exemple. Et je t'assure que je n'ai aucune fierté de mon action. Loin de là, tu peux le croire.

HENRI.

Alors, tu n'as même pas cette excuse-là ! Tu n'aimais pas Georges. Pas même cette excuse-là !

RÉGINE.

Mais non! mais non! Et c'est ce qui me donne des nausées... (*S'animant.*) Seulement, qu'est-ce que tu veux? On a l'air de n'être pas une femme comme les autres, si l'on n'a pas un amant! Alors... puisque tout le monde marche et a l'air de ne pas s'en porter plus mal, on fait comme tout le monde.

HENRI.

Et le mari, dans tout cela?

RÉGINE, *encore plus animée.*

Le mari? La plupart du temps, il regarde autre part.

HENRI.

Pour qui me prends-tu, espèce de...

RÉGINE, *très violente.*

Ah! tu ne vas pas recommencer, hein? Je te prends pour ce que tu es, un malheureux détraqué... Ne fais pas le malin... C'est sous ton œil amusé que j'ai entendu les première galanteries de Georges...

HENRI.

Ah! je voudrais bien savoir où!

RÉGINE.

Aux courses d'Auteuil, au Grand Prix!... Tu as dit devant moi, je t'entends encore : « Tiens, voilà Livrain qui fait la cour à ma femme, madame Gendron va lui arracher les yeux. »

HENRI.

J'ai pu dire cela en plaisantant. Mais il y a deux mois, est-ce que je ne me suis pas plaint à toi de ce que ta tenue laissait à désirer?

RÉGINE.

Oui. Mais au bout d'un certain temps, comme on t'a blagué sur ta jalousie, tu m'as dit : « Ne fais donc pas la tête à Livrain, tu me rends ridicule. » Alors le flirt a

repris, accepté par tous. Quand on montait en voiture, on gardait à mon *flirt* une place à côté de moi... Mais toi, toi-même, le soir du champagne au bourgogne et aux fraises, à Fontainebleau, tu as forcé Raymond à descendre afin de me donner Livrain pour voisin. Cela, par vantardise, pour montrer que tu n'avais pas le ridicule d'être jaloux.

HENRI.

On avait bu comme des imbéciles.

RÉGINE.

Je ne dis pas le contraire. Alors, qu'est-ce que tu veux... une fois là... On passe insensiblement de ce que notre morale facile accepte au grand jour à ce qu'elle exige que l'on cache ; des plaisanteries au poivre, des caresses furtives aux pressements de mains, aux simagrées, aux baisers surpris dans les jeux et trop appuyés. Et un beau jour, le monsieur vous dit : « Venez donc chez moi regarder mes gravures. »

HENRI.

Tu y es allée, chez lui ? Hein, tu y es allée ?

RÉGINE.

Non.

HENRI.

C'était « moins cinq » ?

RÉGINE.

Non, mais c'était peut-être la veille. Je sentais que mes bonnes amies trouvaient que décidément je faisais trop de manières. Imbécile ! Voilà dans quel milieu tu m'as conduite. Le mari a peur d'être ridicule en manquant de complaisances et la femme a la même peur en demeurant honnête. Allons, crois-moi. Laissons ces gens-là s'amuser, et, puisque tout de même nous ne sommes pas aussi faisandés qu'eux, résignons-nous à vivre simplement et, dorénavant, restons chez nous. D'ailleurs, je ne

demande rien de plus. J'aspire au pot-au-feu sous une suspension. Ouf!

HENRI.

Tu t'en lasserais bien vite.

RÉGINE.

Non, certes! la leçon que je viens de recevoir n'aura pas été perdue. J'aurai passé près d'un malheur, on ne m'y reprendra pas.

HENRI.

Moi aussi. Et l'on ne m'y reprendra pas non plus. Tout ce que tu viens de me dire me prouve que tu me méprises. L'événement de samedi n'est qu'une conclusion. Tu devais en arriver là parce que tu me considères comme infiniment au-dessous de toi à tous les points de vue. Eh bien, je vais te débarrasser et te délivrer de cet imbécile que ton mauvais sort t'avait donné pour mari. Tu pourras fréquenter à ton aise les gens d'esprit comme Livrain.

RÉGINE.

Ne te laisse pas monter la tête par tes parents.

HENRI.

Mes parents n'ont rien à voir ici.

RÉGINE.

Allons donc! Je reconnais leurs phrases prudhommesques et entortillées.

HENRI.

Leurs phrases sont ce qu'elles sont, elles valent mieux que les tiennes.

RÉGINE.

C'est vrai!

HENRI.

Tu n'as jamais aimé ma famille. Nous sommes des petites gens, c'est entendu, des provinciaux indignes de toi. Tu ne t'abaisseras plus à nous fréquenter.

RÉGINE, *résolument.*

Il faut que j'aie le courage de mettre mon amour-propre sous mes pieds. Henri, je le reconnais, je n'ai pas été à l'égard de tes parents ce que j'aurais dû être. Je t'en demande pardon et je suis prête à m'en excuser auprès d'eux. La *blague*, l'odieuse *blague*, m'a souvent rendue inintelligente. Pour toi, j'ai manqué d'indulgence, de patience, de bonté.

HENRI.

Ah! tu le reconnais.

RÉGINE.

Oui. Nous nous disputions trop souvent. Veux-tu que nous nous efforcions d'être meilleurs? Veux-tu que nous fassions un effort tous les deux?

HENRI.

Il est trop tard.

RÉGINE.

Tâchons de retrouver nos bonnes années, nos premières années. Refuses-tu de te les rappeler?

HENRI.

C'est inutile.

RÉGINE.

Tu es buté. On t'a fait la leçon.

HENRI.

Si tu veux.

RÉGINE.

Mais tu ne peux pas parler sérieusement de séparation. Quand on a vécu treize ans ensemble on est attaché l'un à l'autre d'une façon plus solide que tu ne l'imagines. Les souvenirs communs, quels qu'ils soient, sont des liens, — même les souvenirs des mauvais moments. Et nous n'en avons pas eu que des mauvais. Tu m'aimais tant. Rappelle-toi. Marseille. Nos fiançailles. Les résistances de tes parents et notre mariage enfin. Notre bonheur. Nous étions si fiers de l'avoir conquis.

HENRI, *douloureux.*

Qu'est-ce que nous en avons fait, mon Dieu !

RÉGINE.

Tu veux me quitter, toi ? Non. Non, Henri. Qu'est-ce que tu deviendrais tout seul ? Je te connais : tu serais tout désemparé. Un homme divorcé, c'est hybride, déclassé, isolé, errant. Tu retourneras avec notre bande ! Quel accueil t'y fera-t-on ? Et il n'y a pas que cela, il y a autre chose. Tu as tes manies. Les petits soins dont tout de même je savais t'entourer, tu en as l'habitude : ils te manqueraient plus que tu ne peux le sentir à présent. Sur bien des détails de la vie de tous les jours, tu t'en rapportais à moi. Tu croiras me remplacer par une autre femme. Elle ne me remplacera pas, parce que, quelle que soit sa bonne volonté, elle ne t'aimera pas depuis assez longtemps.

HENRI, *s'attendrissant.*

Oui, je serai très malheureux. Si l'on m'avait dit ça, le jour où je t'ai épousée !... J'étais si fier de toi. J'ai toujours été fier de toi... Nous nous sommes bien aimés, Régine. Nous ne sommes pas méchants, ni l'un ni l'autre. Seulement, moi, n'est-ce pas, je n'ai jamais eu de volonté. Je serai très malheureux... Parce que je penserai toujours à toi... Oui, toujours, toujours. Tant que je vivrai.

RÉGINE.

Mais il ne tient qu'à toi de ne pas me quitter !

HENRI.

Non. Maintenant, c'est fini... (*Regard à sa montre.*) Il faut que je m'en aille.

RÉGINE.

Tu veux t'en aller ?

HENRI.

Il le faut.

RÉGINE.

Pourquoi ?

HENRI.

Mes parents doivent venir me chercher... L'heure est déjà passée.

RÉGINE.

Ils doivent venir te chercher ici ?

HENRI.

Dans une voiture. Au coin de la rue.

RÉGINE.

Pourquoi faire ?

HENRI.

Des courses.

RÉGINE.

Lesquelles ?

HENRI.

Autant te le dire. Nous devons aller ensemble chez l'avoué.

RÉGINE.

Nous en sommes là ?

HENRI.

Qu'est-ce que tu veux !

RÉGINE.

Tu fais cela !

HENRI.

J'y suis forcé... Écoute... Mes parents ne me pardonneraient jamais de retourner avec toi. Cette entrevue que tu m'as demandée, ils ne voulaient pas que j'y consente. On m'a fait promettre de ne pas céder. Maman m'a dit que, si je cédais, elle ne me reverrait plus... C'est maman... Tu ne peux pas savoir. Je l'aime beaucoup. Elle a été si bonne... je ne veux pas me fâcher avec elle.

RÉGINE.

Et si je réussis à me faire pardonner par elle ?

HENRI.

Tu ne la connais pas.

RÉGINE.

Elle sera fâchée un mois, un an... Puis, justement parce qu'elle t'aime, elle nous ouvrira ses bras.

HENRI.

Non... Et mon père... Et les cinquante mille francs ? Ce n'est qu'un détail... mais...

RÉGINE.

Eh bien ?

HENRI.

Il me les refusera.

RÉGINE.

Nous les trouverons autre part.

HENRI.

Non. Nous les avons cherchés et pas trouvés... Qu'est-ce que je deviendrai ?

RÉGINE.

Renonce à l'adjudication.

HENRI.

Tu sais bien je que ne l'ai demandée que pour rétablir mon crédit. L'idée même qui nous a sauvés est de toi... Alors, c'est la ruine... l'inconnu, au moins.

RÉGINE.

C'est pour cela que nous nous quittons, mon Dieu ! Pour de l'argent !

HENRI.

Ça compte, l'argent, dans la vie. Dans les romans, il n'y a que des gens qui ne font rien, des héros, qui refusent des millions. On ne voit jamais ça autre part... L'argent... oui... Il y a l'argent... On ne parle pas que d'amour, dans les ménages. Je suis lâche, peut-être bien.

RÉGINE, *nette.*

Va retrouver tes parents. Dis-leur que tu veux te réconcilier avec moi.

HENRI.

Non.

RÉGINE.

Tu ne veux pas ?

HENRI.

C'est inutile.

RÉGINE.

Tu ne veux pas ?

HENRI.

Non.

RÉGINE.

Il faut que je me résigne à la séparation ?

HENRI.

Nous ne pouvons pas faire autrement.

RÉGINE.

Alors, tu me laisses Suzette ?

HENRI.

Mes parents n'y consentiront pas.

RÉGINE.

Pourquoi ?

HENRI.

A cause de ce que tu as fait... Il est certain que les apparences leur donnent raison.

RÉGINE.

Tu veux dire qu'on me déclarera indigne d'élever ma fille ?

HENRI.

Dame !

RÉGINE.

Et toi, tu la garderas avec toi ?

HENRI.

Oui, autant que je pourrai.

RÉGINE.

Dis donc ! dis donc, mon petit. Tu as trop peu de mémoire.

HENRI.

Je ne comprends pas.

RÉGINE.

Tu vas comprendre. Tu m'as surprise embrassée par un monsieur : à cause de cela, je suis indigne de garder mon enfant. Toi, je t'ai pincé avec Marguerite Chermier sur les genoux. Ça ne te rend pas indigne, toi ?

HENRI.

Ce n'est plus la même chose.

RÉGINE.

Vraiment ?

HENRI.

Et puis, on ne l'a pas su.

RÉGINE.

Et ton intrigue avec Henriette ?... Personne ne l'a ignorée. Elle a été ta maîtresse pendant six mois. Ce n'est pas la même chose non plus, hein ? Et ça ne te rend pas indigne ? Je ne voulais pas te reprocher cette aventure. Je voulais te laisser le beau rôle dans le pardon et la réconciliation. Mais, si l'on me force à me défendre, je me défendrai, je t'en réponds. Cette liaison-là, on l'a connue. Il y a des témoins. Eh bien, si tu demandes la séparation, je la demanderai de mon côté, et toute la boue de ta vie, je te la jetterai à la face et à celle de tes parents.

HENRI.

Tu ferais cela !

RÉGINE.

Un peu.

HENRI.

Tu nommerais Henriette ?

RÉGINE.

Et les autres.

HENRI.

Alors, Suzette ?

RÉGINE.

Eh bien ?

HENRI.

Si un jour elle sait...

RÉGINE.

Elle saura par toi que sa mère est une pas grand'chose et par moi que son père est un rien du tout, comme dans la chanson. Et l'affaire des poinçons, on en parlera aussi.

HENRI, *bondissant.*

Ah ! ça... Si jamais...

RÉGINE.

Tu verras...

HENRI.

Il n'y a aucun rapport...

RÉGINE.

Mon avocat la racontera pour montrer ta moralité.

HENRI.

Oh !

RÉGINE.

Maintenant, tu es prévenu. Si tu veux la guerre, tu sais ce qu'elle sera. Va, mon ami.

*Un long silence.*

HENRI, *d'un autre ton.*

Et, dans le cas où mes parents accepteraient la réconciliation, tu t'engagerais, toi, à cesser toute fréquentation, non seulement avec Livrain, mais avec tous les autres ?

RÉGINE.

Je m'y engagerais.

HENRI.

Ecoute... Je vais faire un effort pour les décider... Seulement, j'ai peur.

RÉGINE.

Hâte-toi. Dis-leur que j'irai les voir ce soir à six heures. Où sont-ils descendus ?

HENRI.

A l'hôtel du Louvre.

RÉGINE.

Bien. Ce soir, à six heures, j'y serai.

HENRI.

Voudront-ils seulement te recevoir ?

RÉGINE, *le poussant par les épaules.*

Oui. Dis-leur qu'il est question de Suzette.

HENRI.

De Suzette...

RÉGINE.

Oui. De Suzette. Va.

*Il sort.*

## SCÈNE VIII

RÉGINE, *puis* MONSIEUR GUADAGNE, *puis* SOLANGE.
*Après un moment entre M. Guadagne.*

MONSIEUR GUADAGNE.

Eh bien ?... Je guettais son départ... Ça ne marche pas, hein ? Je vous ai entendus parler très haut.

RÉGINE.

Père, j'ai bien peur de ne pas réussir.

MONSIEUR GUADAGNE.

Mais si, tu réussiras. Vous paraissiez plus calmes tous les deux, à la fin...

RÉGINE.

S'il n'y avait que lui !... Il est convenu que je verrai ses parents ce soir.

MONSIEUR GUADAGNE.

Eh bien ! Tout va s'arranger !

RÉGINE.

Hélas !

MONSIEUR GUADAGNE.

Veux-tu que j'aille avec toi ?

RÉGINE, *évasivement.*

Oh !

MONSIEUR GUADAGNE.

Mais oui. J'entreprendrai ce vieux renard de père Chambert. Nous nous entendons bien.

RÉGINE.

Père, j'ai maintenant la sensation très nette que nous n'échapperons pas à un procès en séparation.

MONSIEUR GUADAGNE.

Oh !

RÉGINE.

M. et madame Chambert le souhaitent et leur fils n'est pas homme à leur résister... Et ils vont vouloir me prendre ma fille... Ecoute... il ne faut pas qu'elle reste ici.

MONSIEUR GUADAGNE.

Pourquoi ?

RÉGINE.

Ils ne seraient pas longtemps avant de la trouver. Non. Sais-tu ce que tu devrais faire ?...

MONSIEUR GUADAGNE.

Tout ce que tu voudras.

RÉGINE.

Tu devrais, tantôt, aller dénicher du côté de Passy ou d'Auteuil une pension de famille, bien discrète, où je pourrais me retirer avec elle.

MONSIEUR GUADAGNE.

Excellente idée. Si tu as Suzette, tu pourras dicter tes conditions. Et tu ne leur feras savoir où elle est que s'ils mettent les pouces. Suzette sera un otage.

RÉGINE.

Pauvre Suzette !...

MONSIEUR GUADAGNE.

Elle ne sera pas à plaindre, avec toi.

RÉGINE.

Non... C'est ce nom d'otage...

*Entre madame Dumont.*

MADAME DUMONT.

Madame, c'est M. et madame Chambert.

*Stupeur.*

RÉGINE.

Laisse-moi... Tout va se décider ! (*M. Guadagne sort.*) Faites entrer. (*A elle-même.*) Allons, Régine, du courage ! du courage... Et surtout pas d'orgueil...

*Entrent monsieur et madame Chambert.*

## SCÈNE IX

RÉGINE, MADAME CHAMBERT, MONSIEUR CHAMBERT

MADAME CHAMBERT.

Vous avez annoncé à mon fils votre intention d'aller nous voir ce soir. Je viens vous prévenir que cette démarche serait inutile, et j'ai tenu à vous le dire tout de suite pour ne pas vous laisser espérer plus longtemps une réconciliation qui ne peut pas être.

RÉGINE, *humble.*

Si Henri la désire, cependant.

MADAME CHAMBERT.

Il ne la désire pas.

RÉGINE, *avec aigreur.*

Je sais qu'il n'a d'autre volonté que la vôtre. Eh bien, c'est vous que je voudrais convaincre. La séparation, ce sera le malheur de ma fille, de Henri et le mien.

MADAME CHAMBERT.

J'ai l'opinion tout opposée.

RÉGINE.

Ma faute n'a pas la gravité que Henri vous a dite.

MADAME CHAMBERT.

Je vous en prie, épargnez-moi une discussion sur ce sujet.

RÉGINE.

Je ne prétends pas être sans reproches. Mais, si je me repens sincèrement, si je vous jure de me modifier, de m'améliorer, si je vous promets de quitter ce milieu malsain où nous vivions, ne consentiriez-vous pas à m'écouter?...

MADAME CHAMBERT.

Ce serait inutile.

RÉGINE.

Vous croyez que je mens?

MADAME CHAMBERT.

Je ne dis pas que vous n'êtes pas sincère en ce moment, mais je suis convaincue que, si nous cédions, tout serait à recommencer dans un délai plus ou moins long.

RÉGINE.

Madame, ne soyez pas inflexible. La religion commande l'indulgence et le pardon. Ne m'enlevez pas mon mari. Je vous en prie à mains jointes! Réfléchissez : il y a une famille : Henri, moi, notre enfant. Ne la détruisez pas. Je vous jure que Henri sera malheureux sans moi.

MADAME CHAMBERT.

Moi, je crois au contraire qu'il serait malheureux avec vous.

RÉGINE.

Et Suzette !... Pour Suzette, ne voulez-vous pas me pardonner ?

MADAME CHAMBERT.

C'est précisément pour Suzette que je ne pardonne pas.

RÉGINE.

Alors, c'est de moi que je vous supplie d'avoir pitié. Je vous jure que je serai désormais pour Henri une bonne épouse. J'ai eu des torts, de grands torts, envers vous, envers lui. Je vous en demande pardon à tous les deux. Mais ne m'enlevez pas mon mari. Si vous me l'enlevez, qu'est-ce que je deviendrai, moi ! Allez-vous, pour ce que j'ai fait, empoisonner tout le reste de mon existence, me rejeter hors de la vie régulière, faire de moi une pauvre femme sans foyer, sans refuge, sans avenir !

MADAME CHAMBERT.

Je suis tranquille : vous ne serez pas malheureuse.

RÉGINE.

C'est effroyable ! La responsabilité que vous prenez est effroyable. Si vous pouviez l'entrevoir, vous n'oseriez pas en charger votre conscience... (*Un silence.*) Suzette.... Alors, Suzette pourra savoir un jour que j'ai été chassée par son père ?... Non, non, vous ne pouvez pas vouloir cela de sang-froid... Vous êtes bonne, vous avez des enfants, vous devez bien me comprendre. Toutes les fautes d'une femme ne valent pas qu'on inflige cette douleur possible à une enfant et à une mère... Écoutez... elle... elle est innocente, et vous la frappez aussi. Madame, je souffre beaucoup. Je vous prie d'avoir pitié de moi. Ne me laissez pas dans cette angoisse de penser qu'un jour ma fille pourrait avoir le droit de me mépriser. Oh ! non ! non ! non ! (*Elle pleure, la tête sur la table. Elle se laisse glisser à genoux, tout en sanglotant.*) A genoux ! Je vous demande un peu de pitié et d'indulgence... Mais puisque

je vous jure que je vais devenir meilleure et digne de vous...

MADAME CHAMBERT, *ferme, mais sans dureté.*

Relevez-vous, allons, relevez-vous.

RÉGINE.

Puisque je vous jure tout cela, pardonnez-moi !

MADAME CHAMBERT.

Qu'est-ce que vous voulez ! Je ne vous crois pas.

RÉGINE, *se relevant.*

Alors... il n'y a rien à faire... si vous ne me croyez pas... En effet... il n'y a rien à dire... rien à dire... rien du tout...

CHAMBERT.

Régine, je vous demande la permission de vous adresser deux prières. Il est de notre intérêt à tous, vous comprise, que vous les exauciez.

RÉGINE.

Parlez, monsieur, parlez.

CHAMBERT.

La première a trait à la proposition que je vous ai faite dimanche...

RÉGINE.

Je refuse.

CHAMBERT.

Vous n'avez pas réfléchi.

RÉGINE.

Si.

CHAMBERT.

Alors, vous n'avez pris conseil de personne sur ce point. Est-ce vrai ?

RÉGINE.

C'est vrai.

CHAMBERT.

Vous avez eu tort.

RÉGINE.

Attendez. (*Elle va à la porte par laquelle son père est sorti.*) Père... Veux-tu venir, s'il te plaît? (*Entre M. Guadagne.*) Voici M. Chambert qui me demande de ne pas me défendre dans le procès en séparation qu'il force Henri à m'intenter. A ce prix, et si j'accepte d'avance de ne plus voir ma fille que deux fois par mois, et quelques jours pendant les grandes vacances, on organisera je ne sais quelle comédie, et mon mari trouvera un autre prétexte à invoquer devant le tribunal. Qu'en penses-tu?

MONSIEUR GUADAGNE.

Je pense que c'est un chantage cruel et lâche.

RÉGINE, *à M. Chambert.*

Écoutez, laissez-moi ma fille et je ferai ce que vous voudrez.

CHAMBERT.

C'est impossible.

RÉGINE.

Il ne sera pas dit que je me serai découragée avant la dernière concession. Laissez-la ici, chez mon père; moi, j'accepte d'être la victime.

MADAME CHAMBERT, *entre ses dents.*

Joli milieu!

MONSIEUR GUADAGNE.

Quoi! Qu'est-ce que vous avez dit?

CHAMBERT.

Puisque vous voulez le savoir, je vous apprends que la place d'une fillette de treize ans n'est pas dans la compagnie d'une étudiante et d'une actrice.

MONSIEUR GUADAGNE.

Mes filles travaillent, monsieur, et elles travaillent afin d'être indépendantes et de ne pas être contraintes un jour à épouser un polichinelle comme monsieur votre fils. Vous êtes un insolent et un sot.

CHAMBERT.

Oh ! si nous en arrivons aux injures, je me rends. Je n'ai pas, moi, l'habitude du langage des quartiers réservés des ports de mers.

MONSIEUR GUADAGNE, *hors de lui.*

Faites attention, hé ! ou ça va se gâter.

*Régine retient son père.*

MADAME CHAMBERT, *à son mari.*

Lucien ! Tais-toi ! Allons-nous-en !

MONSIEUR GUADAGNE.

Ah ! vous voulez me traiter de haut ?... Je ne suis qu'un ancien marin et vous vous êtes un magistrat. Je suis sorti du peuple et vous vous êtes un bourgeois. C'est-à-dire que vous aviez des écus dans votre berceau et moi pas. Mon métier vaut bien le vôtre, vous savez !

CHAMBERT.

Laissez-moi... je ne veux pas continuer cette discussion.

MONSIEUR GUADAGNE.

Oui, je vous fais l'effet d'un mal élevé... Voulez-vous que je vous dise de quoi vous me faites l'effet, à moi... Vous sentez le renfermé. Vous sentez le moisi ! Vous avez l'esprit borné parce que vous n'avez jamais vu le ciel qu'à travers des fenêtres. Vous avez passé votre vie derrière une table, avec une boule d'eau chaude sous les pieds. Moi, j'étais sur ma passerelle, le nez au vent. J'y ai parfois risqué ma peau, dans mon métier, tandis que vous, dans le vôtre, vous n'avez jamais risqué que la tête des autres, espèce de chat fourré !

CHAMBERT.

Joli langage, ici... Et Suzette...

RÉGINE, *exaltée.*

Suzette, je la garderai ! Elle n'ira pas apprendre chez vous l'hypocrisie et la méchanceté.

MADAME CHAMBERT.

Allons-nous-en !

RÉGINE, *s'exaltant encore.*

Je vous dis que je la garderai, Suzette ! C'est moi qui l'aurai, Suzette !

CHAMBERT.

Si les tribunaux veulent bien la confier à une famille de bohèmes...

RÉGINE, *à demi folle.*

Allez, allez ! Ça glisse ! Suzette, je la garderai !

CHAMBERT.

Ou à une mère adultère...

RÉGINE.

Continuez ! Ça m'est égal, puisque vous ne l'aurez pas ! Suzette, je la garderai ! je la garderai !

MADAME CHAMBERT.

Nous verrons cela !

RÉGINE.

C'est tout vu ! (*Un grand éclat de rire.*) Ah ! ah ! vous ne vous doutiez pas de cela ? Je la garderai, cela veut dire que je l'ai, vous entendez. (*Elle est penchée sur la table, comme une furie. Elle martèle ses phrases à coups de poing.*) Elle est à moi. Dans une maison que je sais... que vous ne connaissez pas !

CHAMBERT.

Vous croyez ! Vous allez voir que vous vous trompez. Et cela m'amène à la deuxième prière que j'avais à vous adresser. Je sais que Suzette est ici.

RÉGINE.

Ce n'est pas vrai !

CHAMBERT.

Écoutez-moi, et vous allez voir qu'il est inutile d'essayer de me tromper. Ce matin, on m'a téléphoné de la pension. On m'a dit que vous étiez venue chercher Suzette.

Vous n'en aviez pas le droit. Vous voulez la garder ; vous n'en avez pas le droit.

RÉGINE.

Ça!

CHAMBERT.

Et la preuve, c'est que mon fils a obtenu du président de la première chambre une ordonnance qui vous enjoint de remettre l'enfant à son père. Il a requis le commissaire de police. Ce fonctionnaire, assisté d'un huissier, ainsi que le veut la loi, est en bas, à votre porte, prêt à accomplir son devoir. Je vous prie de vous épargner à vous-même et d'épargner à Suzette cette scène pénible.

RÉGINE.

Suzette n'est pas ici.

CHAMBERT.

On perquisitionnera et on la trouvera.

RÉGINE.

Et, si elle était ici, il faudrait l'arracher de mes bras par la force.

MADAME CHAMBERT.

Si vous aimiez véritablement votre fille, vous ne voudriez pas...

RÉGINE.

Assez, madame! Je n'ai pas à apprendre de vous à aimer mon enfant. Je vous répète que, si elle y était, je ne la livrerais pas.

CHAMBERT.

Vous avez bien réfléchi...

MONSIEUR GUADAGNE.

Elle a réfléchi... Et je vous prie de sortir de chez moi...

CHAMBERT.

C'est vous qui l'aurez voulu... (*A sa femme.*) Allons.

*Ils sortent.*

## SCÈNE X

RÉGINE, MONSIEUR GUADAGNE.

RÉGINE, *allant à la fenêtre de droite.*

Oui... ils sont là... Ce sont ces deux hommes... Et Henri dans l'automobile... Père... Prends Suzette... Passez par la petite porte de la rue Lacroix. Emmène-la... N'importe où... En sûreté... Et reviens... Vite...

MONSIEUR GUADAGNE.

Mais où la conduire?...

RÉGINE.

Mon Dieu!... Et les voici bientôt!... N'importe où!... Chez des amis à nous... Tiens! Chez madame Vitry... J'irai t'y retrouver. Mais, va! va vite... les voici!... (*M. Guadagne sort.*) Mon Dieu! mon Dieu!

*Entrent un huissier, le commissaire de police, M. Chambert.*

## SCÈNE XI

RÉGINE, L'HUISSIER, LE COMMISSAIRE DE POLICE, MONSIEUR CHAMBERT. *L'huissier et le commissaire de police, très corrects de tenue et de langage.*

L'HUISSIER.

Madame Régine Chambert?

RÉGINE.

C'est moi.

L'HUISSIER.

Madame, je vous prie de ne pas rendre encore plus pénible, par une résistance qui serait inutile, la pénible mission dont je suis chargé.

RÉGINE.

Qui êtes-vous ?

L'HUISSIER.

C'est juste. (*Montrant un papier.*) Maître Amelot, huissier près la Cour de Paris.

RÉGINE.

Et vous, monsieur ?

L'HUISSIER.

Monsieur est le commissaire de police du quartier (*Le commissaire sort de sa poche un bout de son écharpe.*) dûment requis. (*Tirant un papier de sa poche :*) Voici, madame, l'ordonnance de M. le président du tribunal, que je suis chargé de vous signifier. (*Il lui donne l'ordonnance.*) Vous le voyez, madame, l'ordonnance est exécutoire immédiatement... avec l'aide, s'il le faut, de la force armée...

RÉGINE.

Désolée, monsieur, ma fille n'est pas ici.

L'HUISSIER.

Madame, vous allez nous contraindre à une perquisition qui vous sera désagréable, qui sera pénible...

RÉGINE.

Ma fille n'est pas ici.

*A ce moment, la porte de droite s'ouvre, quelqu'un — un homme — apparaît, fait signe à l'huissier à qui il parle à voix basse pendant ce qui suit.*

LE COMMISSAIRE DE POLICE.

Vous avez tort de vous entêter, madame. Vous ne pouvez rien contre la loi... Je comprends votre chagrin... Je vous assure que j'aimerais mieux ne pas avoir à intervenir... mais...

L'HUISSIER, *revenant.*

Madame, nous étions prévenus par monsieur votre mari que votre appartement possède une seconde issue rue Lacroix. J'avais pris soin de la faire garder. Monsieur votre père, qui allait sortir avec sa petite-fille, a vu mes hommes. Il est rentré. Nous savons maintenant que l'enfant est ici. (*Entre M. Guadagne, très pâle.*) Probablement dans cette pièce... Laissez-nous.

RÉGINE.

Non! non! Je ne livrerai pas ma fille!

*Elle pleure.*

L'HUISSIER.

Calmez-vous, madame...

RÉGINE.

Je ne me laisserai pas voler mon enfant!

L'HUISSIER.

On ne veut pas vous la voler... Il n'y a pas eu de jugement, ni aucune décision relativement à la séparation qui est demandée contre vous. En ce moment, nous faisons exécuter cet article du Code qui dit que pendant le mariage l'autorité paternelle appartient au mari. Ce n'est que provisoire. Vous allez être convoquée devant le juge. Vous vous défendrez... Il décidera à qui l'enfant doit être remise...

LE COMMISSAIRE.

Si c'est à vous, on vous la rendra.

L'HUISSIER.

On peut ne pas vous l'enlever... Allons... Laissez-nous passer...

RÉGINE.

Non! non! Ma Suzette! Ayez pitié! On ne me la rendra pas! On ne me la rendra pas!... Je ne la verrai plus!... Oh! je suis malheureuse! malheureuse!

MONSIEUR GUADAGNE, *la prenant dans ses bras en pleurant.*

Régine! Régine! Ne pleure pas!... On te la rendra...

*Un silence.*

RÉGINE.

Alors, s'il faut que je la laisse emporter... on ne me refusera pas de l'embrasser... On ne peut pas me refuser...

LE COMMISSAIRE.

Non, madame. Si vous l'exigez, on ne vous le refusera pas. Mais... écoutez, je suis père de famille, je vous comprends... eh bien, je vous dis qu'il vaut mieux pour votre petite qu'elle ne vous voie pas dans l'émotion où vous êtes.

MOONSIEUR GUADAGNE.

Monsieur le commissaire a raison, Régine... (*Il tient Régine qui sanglote dans ses bras.*) Allez, messieurs.

L'HUISSIER, *bas à l'homme qui était sur le pas de la porte.*

Dites au père de monter par la rue Lacroix.

*L'homme sort par la droite. L'huissier et le commissaire, sur la pointe des pieds, par la gauche.*

RÉGINE.

C'est fait! Ils l'emmènent! Ils l'emmènent! Je veux la voir. La... La... seulement à la fenêtre. (*Elle va à la fenêtre de gauche.*) La voici : ma mignonne! Ma mignonne!... Tiens! (*Elle lui envoie un baiser de ses deux mains.*) On l'emmène! Son père... Elle est!... Elle est partie!

*Elle jette un grand cri et tombe raide à la renverse. M. Guadagne s'empresse auprès d'elle.*

RIDEAU

# ACTE TROISIÈME

Le cabinet de travail de M. Chambert père.

A gauche, premier plan, une fenêtre. Devant cette fenêtre, une table à écrire. Un fauteuil à gauche de cette table; à droite, un canapé face au public. Au deuxième plan, cheminée avec un buste en marbre. Au fond, la porte d'entrée, un peu à gauche. La partie droite avance vers la rampe. Une porte d'intérieur face au public. A droite, premier plan, un canapé, une chaise, un fauteuil, sur une petite table, un porte-bouquet avec des pensées. Des bibliothèques pleines de livres reliés. Aux murs, des photographies (portraits) un peu effacées.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR CHAMBERT, MADAME CHAMBERT. *Au lever du rideau, M. et madame Chambert sont assis, chacun d'un côté de la table de gauche. Madame Chambert sur le canapé. M. Chambert est penché sur un album de photographies d'amateur où les images sont fixées par les quatre coins, au nombre de quatre ou six à la page. Pendant ce qui suit, il détache de temps en temps une épreuve, la déchire très posément et en met les morceaux dans son tiroir entr'ouvert. Madame Chambert continue sa dentelle de fil.*

CHAMBERT.

Oui. N'oublie pas cependant que si la séparation de corps est prononcée contre elle...

MADAME CHAMBERT.

Comment « si »?... N'est-ce pas certain?

CHAMBERT.

Je le crois. Mais, enfin, il faudrait connaître les griefs qu'elle invoquera. Bardot nous renseignera là-dessus tout à l'heure... Je dis que la séparation de corps, une fois prononcée, et contre elle, elle pourra encore faire appel. Alors ce n'est pas dans huit jours que nous aurons une solution, mais dans trois mois, six mois, un an... On ne sait plus.

MADAME CHAMBERT.

Et pendant tout ce temps-là, il nous faudra lui conduire Suzette à jour et à heure fixes.

CHAMBERT.

Le juge en a ainsi ordonné. Mais les mesures édictées en matière de garde d'enfants ont toujours un caractère provisoire. Elles sont toujours modifiables.

MADAME CHAMBERT.

Alors?

CHAMBERT.

Alors, nous verrons.

MADAME CHAMBERT.

Tu ne peux pas trouver un moyen de nous donner tout à fait Suzette?

CHAMBERT.

Hélas! j'en ai un peut-être.

MADAME CHAMBERT.

Lequel?

CHAMBERT.

Nous causerons de cela plus tard.

MADAME CHAMBERT.

Pourquoi dis-tu « hélas! »

CHAMBERT.

Parce que... Mais je te supplie...

MADAME CHAMBERT.

C'est bien... moi, je souhaite que ton moyen soit bon... Quand ce ne serait que pour la santé de Suzette... Avant chaque visite, et longtemps après, elle est taciturne, nerveuse... Hein?

CHAMBERT, *qui continue toujours son travail.*

Je ne dis pas. (*Changeant de conversation.*) Tu sais que, lorsque j'aurai enlevé de l'album toutes les photographies que tu ne veux plus y voir, il y aura la moitié des places vides.

MADAME CHAMBERT, *sans acrimonie.*

Tu avais la manie de la photographier.

CHAMBERT.

Elle s'y prêtait volontiers... Dis-moi? (*Lui montrant une photo.*) Celle-là, faut-il la détruire aussi?

MADAME CHAMBERT, *par-dessus ses lunettes.*

Pourquoi pas?

CHAMBERT.

Suzette est avec sa mère... sur ses genoux.

MADAME CHAMBERT.

Eh bien?

CHAMBERT.

L'épreuve est très réussie. Il y a un petit effet de contre-jour... Suzette est frappante de ressemblance. Et jolie...

MADAME CHAMBERT.

Tu as d'autres portraits de Suzette. Tu n'en manques pas.

CHAMBERT.

Peu d'aussi vivants.

MADAME CHAMBERT.

C'est vrai!

CHAMBERT.

Alors?

MADAME CHAMBERT.

Donne... (*Avec ses ciseaux, elle découpe la photographie en deux morceaux, en déchire un et donne l'autre à son mari.*) Ce n'est pas plus difficile que cela...

CHAMBERT.

C'est vrai... Sur le papier, ce n'est pas plus difficile que cela...

*Un silence. Madame Chambert continue son travail, un peu rapidement. On entend au loin des coups de feu de chasse.*

MADAME CHAMBERT.

Est-ce que les voici déjà ?

CHAMBERT.

Non. Ce n'est pas eux. Ils sont encore à déjeuner.

MADAME CHAMBERT.

Il me semble que nous n'avons plus rien à leur dire : ils n'ont plus qu'à plaider.

CHAMBERT.

Me Hamelin a eu hier communication du dossier de l'adversaire. Il nous apprendra ce qu'il y a trouvé.

MADAME CHAMBERT.

Rien.

CHAMBERT.

On ne sait pas.

MADAME CHAMBERT.

Comment cela ?

CHAMBERT.

On ne sait jamais ce qu'il peut y avoir dans le dossier de l'adversaire. Me Hamelin nous fera connaître ensuite les grandes lignes de sa plaidoirie. (*Avec un sourire.*) Ce Bardot est malin comme un singe, c'est une chance de l'avoir pour avoué.

MADAME CHAMBERT.

Il n'est pas besoin de tant de malice pour obtenir gain de cause dans une affaire aussi simple.

CHAMBERT.

La meilleure affaire du monde a besoin d'être défendue avec habileté. Je veux dire qu'il a eu une très bonne idée en faisant inviter aujourd'hui Me Hamelin par les Censié. Cela nous permet avec lui une conversation familière.

*Un temps.*

MADAME CHAMBERT.

Henri est bien longtemps chez le médecin.

CHAMBERT.

Il ne va pas tarder.

MADAME CHAMBERT.

Pourvu que ce docteur n'ait pas trouvé Suzette plus malade que nous ne croyons qu'elle l'est.

CHAMBERT.

Mais non. Seulement, il lui faut le temps de rédiger son certificat.

MADAME CHAMBERT.

J'espère que ce sera un bon certificat, de nature à décider le juge.

CHAMBERT.

Le docteur est un ami intime de ton fils, il fera ce que Henri voudra.

MADAME CHAMBERT.

Je t'assure que je ne serais pas tranquille pour la santé de Suzette si elle devait subir encore longtemps les secousses nerveuses que lui donne chaque visite à sa mère. Elle est déjà bien changée...

CHAMBERT.

Mais non.

MADAME CHAMBERT.

Que peuvent-elles bien se dire pendant cinq heures dans une chambre d'hôtel... Dans une chambre d'hôtel!

CHAMBERT.

Elle est bien forcée de la voir là maintenant...

MADAME CHAMBERT.

J'ai prié les Boissette de ne plus la recevoir chez eux, parce que j'espérais qu'elle se lasserait...

CHAMBERT.

Une mère?...

MADAME CHAMBERT.

Tais-toi donc! Elle ne tient à ces visites que parce qu'elle sait combien nous en souffrons! Elle n'aime pas sa fille. Elle ne la réclame autant que pour nous faire du mal.

CHAMBERT.

Si ce que l'on m'a écrit est vrai, tu pourrais bien avoir raison.

MADAME CHAMBERT

Qu'est-ce qu'on t'a écrit? C'est à cela que tu faisais allusion tout à l'heure?

CHAMBERT.

Oui.

MADAME CHAMBERT.

Le moyen?...

CHAMBERT.

Je ne voulais pas t'en parler, parce que c'est une lettre anonyme.

MADAME CHAMBERT.

Il faut profiter de tout.

CHAMBERT.

Chut! Voici Henri.

*Entre Henri.*

## SCÈNE II

LES MÊMES, HENRI, CHAMBERT, *puis* MONIQUE.

MADAME CHAMBERT.

Et Suzette?

HENRI.

Elle joue avec Célinette dans le jardin.

CHAMBERT.

Qu'a dit le docteur?

HENRI.

Il l'a trouvée en très bonne santé.

MADAME CHAMBERT.

Et le certificat?

HENRI.

Je l'ai.

MADAME CHAMBERT.

Comment est-il ?

HENRI.

Raide. Beaucoup plus explicite, plus formel que le premier. Mon ami a été très gentil.

CHAMBERT.

Le certificat affirme qu'il est absolument indispensable que Suzette reste ici ?

HENRI.

Indispensable... Vous allez en juger... (*Il tire un papier de sa poche et lit.*) « Mon vieil ami... »

MADAME CHAMBERT.

Ah! c'est sous forme de lettre ?

HENRI.

Oui... Cela prouve que le docteur depuis longtemps connaît Suzette et vous, et votre habitation... « Mon vieil

ami, je viens de voir ta fille et je l'ai trouvée dans un état satisfaisant. Mais le danger qui la menace du côté du système nerveux et de l'appareil respiratoire... » (*Riant.*) Le système nerveux est là pour qu'on évite à Suzette toute émotion, et l'appareil respiratoire afin qu'on la laisse au plein air de la campagne. (*Il reprend.*) « ... Mais le danger qui la menace... est loin d'être éloigné pour jamais... » Vous allez entendre la phrase qui suit : « ... Ce qui me fait espérer beaucoup, c'est l'effet merveilleux produit sur ce frêle organisme par l'air qu'elle respire en ce moment. Qu'elle n'en change pas... » Vous entendez : « qu'elle n'en change pas !... » Et comme je lui ai dit que la mère de Suzette demanderait à l'emmener au bord de la mer ou dans quelque ville d'eaux, nous avons ajouté ceci : il fait semblant d'ignorer la situation afin que le certificat ait plus d'apparence de sincérité et c'est à ma femme et à moi qu'il donne ce conseil... C'est pour ta femme et pour toi un impérieux devoir de la laisser là où elle se trouve si bien. Ne vous avisez pas de la transporter dans une villégiature quelconque. Ce serait prendre une terrible responsabilité... Je te donne la main. — Signé : Docteur Blot. »

CHAMBERT.

Et la date?

HENRI

Et la date.

MADAME CHAMBERT.

Cela me paraît excellent.

CHAMBERT.

Tu le donneras tout à l'heure à Me Hamelin.

HENRI, *ennuyé.*

Oui... alors... c'est certain... Me Hamelin va venir.

CHAMBERT.

Oui, avec Bardot, notre avoué.

*Entre Monique.*

MONIQUE.

Eh bien?

HENRI.

Nous avons tout ce que nous désirons... Tiens...

*Il lui donne le certificat à lire.*

CHAMBERT.

Tu as l'air contrarie de voir Me Hamelin?

HENRI.

Non... Seulement... Alors, il a eu communication des... des griefs invoqués par la mère de Suzette?

MADAME CHAMBERT.

Ça ne doit pas être bien lourd.

CHAMBERT.

Et c'est pour nous les faire connaître...

MONIQUE, *qui a terminé sa lecture, rendant le certificat.*

Très bien...

HENRI.

Merci.

*Il met lentement le papier dans sa poche.*

MADAME CHAMBERT.

Qu'est-ce que tu as?

CHAMBERT.

Henri, tu nous caches quelque chose.

*Silence.*

MONIQUE.

Oui. Henri a quelque chose à vous dire.

CHAMBERT.

Ah! tu es dans la confidence?

MONIQUE.

Eh bien! Si Henri avait un secret pour moi, maintenant qu'il nous est revenu... (*A Henri.*) Tu n'as pas froid? Tu es bien? Tu n'as besoin de rien?

HENRI.

Merci.

MONIQUE, *à ses parents.*

C'est d'ailleurs beaucoup moins grave que vous ne pourriez le supposer d'après la figure que nous fait Henri.

CHAMBERT.

Enfin, qu'est-ce que c'est?

HENRI.

J'ai pensé qu'il valait mieux que vous l'appreniez par moi que par notre conseil... Voilà... Parmi les articulations que présentera la mère de Suzette... Enfin, ses griefs...

CHAMBERT.

Quoi? Tu l'as trompée?

HENRI.

Non... Oui... Mais ce n'est pas cela. C'est plus sérieux, si vous voulez, mais c'est tout à fait étranger à la cause... au débat actuel...

MADAME CHAMBERT.

Alors de quoi t'inquiètes-tu?

MONIQUE.

C'est une vétille... Un artifice qu'il a employé, dans ses affaires, pour se tirer d'embarras...

HENRI.

Remarquez que cela se fait couramment. Il s'agit d'un poinçon... Seulement, vous, père, vous n'êtes pas dans les affaires, vous n'allez pas comprendre.

CHAMBERT.

J'essayerai.

HENRI.

Je veux dire que certaines choses doivent être examinées, non pas en les situant dans l'absolu...

CHAMBERT.

Qu'est-ce que tu baragouines?

HENRI, *embarrassé.*

N'est-ce pas?... Tel fait, débarrassé des circonstances qui l'ont entouré, perd sa véritable physionomie. Un acte indifférent en soi peut paraître condamnable lorsqu'on l'examine longtemps après qu'il a été accompli. Tel « artifice », comme disait ma sœur, qui paraîtra tout simple à des commerçants, semblera blâmable à des magistrats.

CHAMBERT.

C'est même pour cela qu'il y a des commerçants en prison.

HENRI.

Nous avons aussi notre déformation professionnelle.

CHAMBERT, *se levant, grave.*

Dis-moi vite ce que tu as fait, car toutes ces précautions me donnent la chair de poule. Qu'est-ce que tu as fait?... Allons !... Sans phrases !...

HENRI.

J'ai apposé moi-même le poinçon de l'Etat sur certaines marchandises...

CHAMBERT.

... que le représentant de l'Etat n'eût pas poinçonnées ?

HENRI.

Il ne les eût peut-être pas poinçonnées toutes.

CHAMBERT.

Après ?

HENRI.

Voilà.. Je m'y attendais... Vous prenez cela au tragique... (*Montrant le poing.*) Ah ! sacrée Régine, va ! sacrée Régine !

CHAMBERT.

Qu'est-ce que Régine peut avoir à faire là-dedans ?

HENRI.

Vous ne le devinez pas ?

CHAMBERT.

J'ai peur de le deviner.

HENRI.

Elle va réveiller cette vieille histoire.

MADAME CHAMBERT, *violente.*

Mais, elle n'a pas le droit, à propos d'une séparation de corps...

MONIQUE.

Elle n'en a pas le droit, c'est ce que je disais à Henri.

MADAME CHAMBERT.

Ça devrait être défendu, ces monstruosités-là.

CHAMBERT.

On ne peut pas lui défendre de faire le procès de la moralité de son mari, puisque nous lui faisons le procès de la sienne.

MADAME CHAMBERT.

Quand je disais que cette femme ferait notre malheur !

CHAMBERT.

A-t-elle des preuves?

HENRI.

Elle n'en a pas besion. Il y a eu des constats, des procès-verbaux. Il m'est absolument impossible de nier.

CHAMBERT, *très grave*

Comment se fait-il que tu n'aies pas été poursuivi ?

HENRI.

C'était avant les élections. On ne voulait pas de scandale. Je n'étais pas le seul compromis.

MONIQUE.

Cela se fait couramment, paraît-il.

CHAMBERT.

Tais-toi.

HENRI.

J'ai dû abandonner une grosse somme.

CHAMBERT, *se dominant.*

Tu t'es exposé à passer en cour d'assises.

HENRI.

Dans les affaires, qui donc — en cherchant bien — ne s'y est pas exposé une fois dans sa vie?

CHAMBERT, *le regardant, atterré.*

Oh!... (*Un silence.*) Et qui te fait croire que Régine usera de cette arme contre toi?

HENRI.

Elle me l'a annoncé.

CHAMBERT.

Elle a peut-être voulu seulement te faire peur.

HENRI.

A l'audience de conciliation elle a tout dit devant le président du tribunal.

MADAME CHAMBERT.

La misérable! Elle va nous déshonorer!

CHAMBERT.

Ce n'est pas elle, c'est toi, Henri!... C'est toi!... Mon pauvre enfant! Tu as fait cela... Et tu en parles avec cette inconscience!...

HENRI, *ému.*

Père...

CHAMBERT.

Oh! Je ne vais pas te faire de reproches... Ils ne serviraient à rien... Tout cela était loin, bien loin... Seulement, j'aurais dû mourir hier... Je serais mort plus heureux, plus fier...

*Il tombe assis sur une chaise et pleure doucement. Un silence. Personne n'ose parler.*

HENRI, *très bas.*

Père!

CHAMBERT.

Oui, je serais mort heureux, il y a six mois.

*Tout le monde l'entoure.*

MADAME CHAMBERT.

Lucien!

MONIQUE, *s'essuyant les yeux.*

Ne dis pas cela!

HENRI, *très sincère.*

Père, je te demande pardon... Je t'assure que ma faute n'est pas aussi grave que tu le crois, ni qu'elle le paraît, je m'en rends compte, maintenant. Ce que j'ai fait, c'était dans les habitudes. Tous mes concurrents agissaient de même. L'autorité ne l'ignorait pas et fermait les yeux. Si l'on m'a inquiété, à un certain moment, c'est qu'il y a eu un accès passager de vertu... J'avais une grosse échéance. La faillite me menaçait. Je me sentais perdu. Et tu vois bien que c'était accepté puisque j'ai pu demander et obtenir d'autres adjudications. Tu me comprends, dis?

MADAME CHAMBERT.

Lucien! Tu vois bien qu'il n'y a rien à lui reprocher.

HENRI.

Dis que tu me pardonnes... Personne ne devait plus jamais en entendre parler... D'ailleurs... Il ne faut pas oublier que la publication des comptes rendus de procès en séparation de corps est interdite.

CHAMBERT.

Ta femme peut très bien faire imprimer la plaidoirie de son avocat et la distribuer à tous nos amis et à d'autres. Elle ne serait pas la première.

HENRI.

C'est vrai.

MADAME CHAMBERT.

C'est vrai?

HENRI.

Oui, mais je ne peux pas...

CHAMBERT.

Une femme qui veut se venger est capable de tout. Et je vois maintenant que celle-là ne reculera devant rien. Et moi qui ne pouvais, au fond, m'empêcher de la plaindre! Moi qui me prenais à avoir pitié d'elle! Je ne suis qu'un sot. Elle n'a pas de cœur. Pour qu'elle ait parlé de cette affaire au président du tribunal, pour qu'elle ait l'intention de jeter notre malheur dans ces débats, et déshonorer ainsi, non seulement nous tous, mais sa fille...

MADAME CHAMBERT.

Voilà qui prouve bien qu'elle ne l'aime pas...

CHAMBERT.

Sa fille, Henri! sa fille!... Je lui aurais pardonné de se venger sur toi, sur nous tous... mais qu'elle n'ait pas pensé à son enfant!

MADAME CHAMBERT.

Elle y pense quand elle peut se servir d'elle pour nous faire souffrir.

CHAMBERT.

Nous en avons désormais la preuve... Et, maintenant, je ne me refuse plus à croire ce dont l'accuse cette lettre anonyme que je voulais d'abord brûler... (*Sortant une lettre de son portefeuille.*) Tiens, Henri! Tu vas voir! Tu vas voir ce que vaut celle à qui tu as donné mon nom... Écoute... (*Il met des lunettes. A Henri qui veut prendre la lettre.*) Laisse. Laisse. Je veux te la lire. (*Il lit.*) « Monsieur, une personne amie tient à vous prévenir que, le mois dernier, chez son père, madame Henri Chambert a reçu sa petite fille en présence de M. Georges Livrain. » Voilà. (*Cri général d'indignation.*) Voilà ce qu'elle vaut, celle que tu as voulu épouser.

HENRI.

La misérable! La preuve? Il faut avoir la preuve de cela...

CHAMBERT.

Malheureusement, la lettre n'est pas signée... Et elle est à la machine à écrire.

HENRI.

C'est peut-être une odieuse calomnie...

MADAME CHAMBERT.

Je le saurai bien.

CHAMBERT.

Comment?

MADAME CHAMBERT.

Je vais interroger Suzette...

CHAMBERT.

Tu n'y penses pas... Interroger Suzette...

HENRI.

Mère, réfléchis...

MADAME CHAMBERT.

Vous pouvez croire que je saurai le faire sans manquer au respect que l'on doit à cette enfant. Monique, va me chercher Suzette.

MONIQUE.

A quoi cela servira-t-il?

MADAME CHAMBERT.

Si la chose est vraie, nous appellerons comme témoins la domestique et le concierge des Guadagne. Va.

MONIQUE.

Mais on doit l'habiller, justement pour la conduire...

MADAME CHAMBERT, *avec autorité.*

Va me la chercher!

MONIQUE.

Oui, mère.

*Elle sort.*

MADAME CHAMBERT.

Vous ne pensez pas que je vais envoyer ma Suzette à cette femme-là?

CHAMBERT.

Nous ne pouvons faire autrement.

MADAME CHAMBERT.

On dira qu'elle est malade.

HENRI.

Elle voudra venir.

MADAME CHAMBERT.

Je vais lui faire écrire un mot par sa fille.

HENRI.

Mais, Suzette... Elle s'attend à aller... là-bas.

MADAME CHAMBERT.

Elle ne demande pas mieux que de rester ici. Depuis trois mois, nous avons fait beaucoup de progrès dans son cœur. Et dans le sens que je voulais. La voici... Laissez-moi.

CHAMBERT.

Vraiment ?...

HENRI.

Oui. Viens, père. Laisse faire maman !...

CHAMBERT.

Oh ! mon enfant ! mon enfant !

*Ils sortent.*

## SCÈNE III

MADAME CHAMBERT, SUZETTE, MONIQUE.

SUZETTE, *gaie.*

Grand'mère, je suis prête. Je n'ai plus qu'à mettre mon chapeau.

MADAME CHAMBERT.

Pour ?

SUZETTE, *se dominant, d'un air indifférent.*

Pour aller voir maman... Il va être l'heure.

MADAME CHAMBERT, *à Monique.*

Tu ne lui as pas dit que ?...

SUZETTE.

Est-ce que je ne vais pas y aller ?

MADAME CHAMBERT.

Nous déciderons cela tout à l'heure.

SUZETTE, *hypocrite.*

Je ferai ce que vous voudrez.

MADAME CHAMBERT.

Dis-moi, ma petite, je t'ai grondée l'autre jour parce que tu avais pris l'habitude de raconter à ta mère tout ce qui se passe ici.

SUZETTE.

Je ne raconte rien.

MADAME CHAMBERT.

Si. Je t'avais défendu de lui dire que nous étions allés au chef-lieu.

SUZETTE.

Quelqu'un l'avait dit déjà à maman.

MADAME CHAMBERT.

Tu vois bien.

MONIQUE.

Oui, mais c'est fini. Elle a demandé pardon et promis qu'elle ne recommencerait plus... N'est-ce pas, Suzette?

SUZETTE.

Oui, ma tante.

MADAME CHAMBERT.

Enfin, tu racontes à ta mère tout ce qui se passe chez nous. J'ai appris ce matin que tu n'agis pas de même à notre égard et que tu nous caches certaines choses que tu vois lorsque tu vas chez elle.

SUZETTE.

Mais non, grand'mère. Vous me questionnez chaque fois que je reviens, et je vous dis tout.

MADAME CHAMBERT.

Je reconnais que, depuis quelque temps, tu étais devenue un peu plus franche. Hier, cependant, tu n'as pas voulu me répéter ce que vous avez dit.

SUZETTE.

Mais, nous n'avons rien dit.

MADAME CHAMBERT.

Rien dit, pendant cinq heures ?

SUZETTE.

Rien qui mérite qu'on le répète.

MADAME CHAMBERT.

Tu es rentrée toute triste. Tu avais pleuré.

SUZETTE.

Non, grand'mère.

MADAME CHAMBERT.

Tu n'avais pas pleuré ?

SUZETTE.

Non, grand'mère.

MADAME CHAMBERT.

Tu avais les yeux rouges. (*Silence.*) Enfin, qu'est-ce que vous avez fait ?

SUZETTE.

Rien.

MADAME CHAMBERT.

Vous avez joué aux cartes comme les avant-dernières fois ?

SUZETTE.

Oui.

MADAME CHAMBERT.

Tu ne me dis pas tout. Mais ce que je veux te reprocher de nous avoir caché date de plus loin. De l'époque où tu allais voir ta mère chez ton grand-père Guadagne. J'ai

appris que tu y avais rencontré un monsieur... un ami de ta tante de Paris, je crois.

SUZETTE.

Non, grand'mère.

MADAME CHAMBERT.

Si.

SUZETTE.

Ce n'est pas vrai.

MADAME CHAMBERT.

Attends... un monsieur... monsieur... monsieur... Georges Livrain.

SUZETTE.

Non, grand'mère.

MADAME CHAMBERT.

C'est trop fort! Tu n'as pas besoin de mentir! Je te dis que je le sais.

MONIQUE, *doucement.*

Suzette... Puisque grand'mère le sait.

SUZETTE.

Je n'ai jamais vu personne que mon grand-père et mes tantes.

MADAME CHAMBERT, *essayant de la douceur.*

Allons, ma petite chérie, dis la vérité. On t'a peut-être défendu d'en parler. Mais c'est à moi que tu dois obéir... Hein?... Tiens, si tu ne mens pas, nous irons, dimanche, faire une grande promenade en automobile.

SUZETTE.

Mais, je ne mens pas!

MADAME CHAMBERT.

Tu n'as pas vu ce monsieur, le mois dernier?

SUZETTE.

Non.

MADAME CHAMBERT, *se redressant.*

Je n'en obtiendrai rien. Elle est contre nous! C'est une petite ennemie que nous avons dans notre maison! (*Reve-*

*nant à Suzette.*) Enfin!... Quelle grimace fais-tu?... Pourquoi fais-tu la grimace?

SUZETTE.

Pour ne pas pleurer. Je ne veux plus pleurer. Jamais.

MADAME CHAMBERT.

Drôle de réponse! Qu'est-ce que tu as donc, depuis hier? Tu n'es plus la même.

SUZETTE.

Rien.

MADAME CHAMBERT.

On t'apprend à mentir, là-bas? (*Silence.*) Hein? (*Silence.*) Tu n'as plus de langue?

SUZETTE.

Je ne mens pas.

MADAME CHAMBERT.

Oh! Tu ne mens pas! Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela! Je t'ai plus d'une fois surprise sur le fait... Tu n'as pas menti, le jour des raisins?... Hein?

SUZETTE.

Si!

MADAME CHAMBERT.

Tu vois bien! Pourquoi as-tu menti?

SUZETTE.

Pour ne pas être grondée.

MADAME CHAMBERT.

Et, aujourd'hui, tu mens encore?

SUZETTE.

Non.

MADAME CHAMBERT.

Mais, puisque je te dis que je le sais que ce monsieur était là.

SUZETTE.

Non.

MADAME CHAMBERT.

Ah! Tu t'obstines?... Eh bien, pour te punir, tu vas rester ici.

SUZETTE, *contenant avec peine son chagrin.*

Je n'irai pas voir maman aujourd'hui?

MADAME CHAMBERT.

Non.

SUZETTE.

Oh!

MADAME CHAMBERT.

Tu ne nous aimes plus, alors?

SUZETTE.

Si!

MADAME CHAMBERT.

Tu vas écrire à ta mère.

SUZETTE.

Comme vous voudrez.

MADAME CHAMBERT.

Qu'est-ce que tu vas lui dire?

SUZETTE.

Ce que vous voudrez. (*Très douce.*) J'aimerais mieux aller la voir. Je n'ai pas mérité d'être punie.

MADAME CHAMBERT.

Écoute. Ce n'est pas pour te punir. Mais ta maman nous a causé un grand chagrin.

SUZETTE.

Maman?

MONIQUE.

Oui. Si tu avais été là, tout à l'heure, tu aurais vu grand-père pleurer par sa faute.

SUZETTE.

Grand-père, pleurer?

MADAME CHAMBERT.

Et ton père aussi... Écris donc à ta mère pour lui dire que tu es un peu souffrante et qu'elle ne t'attende pas aujourd'hui... Va... Installe-toi là... Comment vas-tu commencer?

SUZETTE.

« Ma petite mère... »

MADAME CHAMBERT.

Si tu veux. Mais c'est une expression d'enfant de six ans. Mets « ma chère maman » ou « maman », tout simplement.

MONIQUE.

« Ma chère maman ».

MADAME CHAMBERT.

Soit.

SUZETTE, *résignée.*

Après...

MADAME CHAMBERT.

Tu ne sais plus faire une lettre?

SUZETTE.

« Je suis désolée... »

MADAME CHAMBERT.

Désolée!... Désolée!... Non! Tu n'es pas désolée... Pourquoi ces exagérations?

SUZETTE.

Dictez-moi, ça ira plus vite.

MADAME CHAMBERT.

Voilà. « Ma chère maman », alors... « Je n'irai pas te voir aujourd'hui... mais... mais... ne t'inquiète pas de moi... ne t'inquiète pas de moi... ne t'inquiète pas de moi... je suis très bien soignée dans ma famille... je suis très bien soignée dans ma famille... Grand'mère me charge de te dire... de te dire .. qu'elle me fera prier le bon Dieu!... pour qu'il te pardonne le mal que tu nous fais.... Grand'mère me charge de te dire qu'elle me fera prier le bon Dieu pour qu'il te pardonne le mal que tu nous fais... — SUZETTE. »

MONIQUE.

« Je t'embrasse... »

MADAME CHAMBERT.

« Je t'embrasse... Suzette. » Ça y est?...

SUZETTE

Oui, grand'mère...

MADAME CHAMBERT.

Donne... Eh bien, donne...

*Suzette se laisse faire après une courte résistance.*

SUZETTE.

Voilà, grand'mère.

MADAME CHAMBERT, *après avoir relu.*

C'est très bien... Je vais la faire porter tout de suite...

*Elle sort.*

MONIQUE.

Moi, je vais retrouver Henri. Viens-tu, Suzette...?

SUZETTE.

J'aimerais mieux... Ma petite tante, si tu étais bien gentille, tu m'enverrais ici Célinette pour jouer avec moi.

MONIQUE.

Allez jouer dans le jardin.

SUZETTE.

J'ai peur d'attraper froid.

MONIQUE.

Bon. Comme tu voudras !

*Elle sort.*

## SCÈNE IV

SUZETTE, *seule. Aussitôt Monique sortie, Suzette, en regardant si on ne la voit pas, s'empare d'une feuille de papier, sort un crayon de sa poche, s'assied à une petite table d'où elle tourne le dos aux portes d'entrée et elle écrit rapidement.*

SUZETTE.

« Ma petite mère chérie. »

*Elle continue, mouillant de temps en temps son crayon*

*à sa bouche. Puis elle prend, dans le porte-bouquet qui est devant elle, sur la table, une pensée. Elle l'embrasse et l'insère dans les plis de sa lettre. Entre Célinette.*

## SCÈNE V

SUZETTE, CÉLINETTE.

SUZETTE.

Linette... Tu es mon amie... n'est-ce pas?... Veux-tu me faire une commission?

CÉLINETTE.

Mais oui, mais oui...

SUZETTE.

C'est très grave... Tu entends... très important... Il faut que tu ailles tout de suite, mais tout de suite, en courant, porter cette lettre-là à maman, à l'hôtel du Dauphin... Ne te la laisse prendre par personne.

CÉLINETTE.

Sois tranquille.

SUZETTE.

Fais attention, il y a quelque chose dedans qu'il ne faut pas laisser prendre... Attends, je vais prendre une enveloppe. . (*Elle entend du bruit.*) Voilà quelqu'un... viens... vite... vite. .

*Elle sort précipitamment. Célinette va la suivre; mais Monique entre avant qu'elle ait disparu. Célinette s'arrête, comme pétrifiée.*

## SCÈNE VI

CÉLINETTE, MONIQUE.

MONIQUE.

Suzette n'est pas avec toi?... Qu'est-ce que tu as?... Célinette!... Viens ici!... Qu'est-ce que tu caches derrière toi?... Allons!... donne-moi cela... Veux-tu m'obéir? (*Célinette obeit en pleurant.*) Une lettre... de Suzette.. (*Elle lit.*) « Ma petite mère chérie, on va t'envoyer une lettre qu'on m'a forcée à t'écrire. Quand je t'écrirai comme cela, ne te fais pas de peine, ça ne sera pas vrai. Depuis ce que tu m'as dit hier, je te comprends. Je ne crois pas le mal qu'on me dit de toi. Je te demande pardon, si, à un moment, je t'ai aimée pas assez. Maintenant, c'est de tout mon cœur et pour toute ma vie. Je t'embrasse tout ce que je peux. — SUZETTE ». (*Monique est troublée. Elle esquisse le geste de déchirer la lettre. Puis elle ramasse délicatement la fleur qui en était tombée, l'y replace. A Célinette.*) Célinette?

CÉLINETTE.

Mademoiselle...

MONIQUE.

Qu'est-ce que tu devais faire de cette lettre!...

CÉLINETTE.

Je devais... je devais aller la porter à madame Henri...

MONIQUE.

Eh bien!... (*Un silence. Monique est intérieurement agitée*). Eh bien, qu'est-ce que tu fais là?... va la porter, petite sotte... Et dépêche-toi... Dépêche-toi.

*Célinette sort. La porte de droite s'ouvre. Entre Suzette, qui écoutait; elle s'approche de Monique et lui baise la main.*

SUZETTE.

Tante Monique! Tante Monique!

MONIQUE.

Chérie !... Va-t'en ! Va-t'en !... Voilà ces messieurs!

*Suzette sort. Entrent M. et madame Chambert, Henri Chambert, Hamelin et Bardot. Ces deux derniers en costume de chasse. Ils sont exubérants et gais.*

## SCÈNE VII

M. CHAMBERT, MADAME CHAMBERT, HAMELIN, BARDOT, MONIQUE, HENRI CHAMBERT. *A l'entrée, brouhaha dans lequel on distingue :*

HAMELIN.

Vraiment, madame, vous voulez bien excuser ce costume?

MADAME CHAMBERT.

Mais, c'est nous qui vous sommes reconnaissants d'avoir bien voulu...

HAMELIN.

Ce que nous faisons là est tout à fait contraire aux règles de l'ordre...

BARDOT.

Mais, ce n'est ni comme avoué ni comme avocat que nous venons ici, c'est comme amis... Ce vieux Chambert et moi, nous avons fait notre droit ensemble.

CHAMBERT.

Eh oui... (*A Hamelin.*) Si vous le voulez bien, cher monsieur, je vais vous présenter à ma fille... (*A Monique.*) Tu connais Bardot?...

BARDOT, *qui serrait la main de Monique.*

Je crois bien... J'ai eu l'honneur...

CHAMBERT.

Monsieur Hamelin.

MONIQUE.

Monsieur...

HAMELIN.

Enchanté mademoiselle... Vous habitez un bien beau pays.

MONIQUE.

N'est-ce pas, monsieur? (*Lui montrant un siège.*) Je vous en prie, remettez-vous.

*Madame Chambert a fait asseoir Bardot avec la même formule.*

HAMELIN, *à Monique.*

...Peut-être un peu froid, en hiver.

CHAMBERT.

Et cette chasse, avez-vous été heureux?

BARDOT.

Oui, nous avons tué quelques perdreaux.

HAMELIN.

Et une caille...

CHAMBERT.

C'est une des dernières...

BARDOT.

Mais, ce qui est meilleur que de tuer du gibier, c'est de respirer ce plein air...

HAMELIN.

A pleins poumons... quand on vient de Paris...

BARDOT.

Et Censié nous a fait faire un déjeuner!

HAMELIN.

Un vrai déjeuner de chasse!

BARDOT.

Où diable trouve-t-il des vins pareils!

HAMELIN.

N'est-ce pas?

BARDOT.

Il me semble que je vis deux fois... Nous avons ri, avec Hamelin, en venant comme deux collégiens...

HAMELIN.

Je vous demande pardon... Bardot, vous êtes inconvenant... Excusez-nous, monsieur Chambert... Nous étions venus pour vous parler de votre affaire...

BARDOT.

C'est vrai... Je vous demande pardon, madame...

HAMELIN, *indifférent.*

Eh bien, elle ne se présente pas mal, n'est-ce pas Bardot?

BARDOT, *de même.*

Pas mal du tout.

CHAMBERT.

L'adversaire vous a communiqué les pièces de son dossier?

HAMELIN.

Oui...

CHAMBERT.

Et...?

HAMELIN.

Insignifiant. Tout y est insignifiant.

CHAMBERT.

Insignifiant?... Il n'y a rien qui...

BARDOT.

Rien du tout... Mais laissez Hamelin vous parler de sa plaidoirie... Il m'en a dit quelques mots dans le train... Mon bon Henri, il va vous déchiqueter votre femme...

HENRI.

Rien que ce qui sera indispensable, n'est-ce pas?

BARDOT.

Pardon. Vous plaidez surtout pour obtenir la garde de l'enfant, n'est-ce pas? Par conséquent, il faut taper sur

la moralité de la mère, vous entendez, Hamelin. Tout le procès est là.

HAMELIN.

Il y a dans le dossier de quoi la traîner dans la boue.

HENRI.

Oh!

BARDOT.

Qui veut la fin veut les moyens... Ne l'écoutez pas, Hamelin, et marchez!

HAMELIN.

Soyez tranquille!... J'ai déjà essayé, sur ses chevaux noirs, un trait dont je suis certain qu'il portera... Parce que voilà comment j'ai l'habitude de préparer mes plaidoiries... j'en raconte des fragments à des amis, des connaissances, n'importe qui... Je me fais la main, si l'on peut dire... sans nommer personne, bien entendu... J'en ai déjà fait rire plus d'un aux larmes, avec votre histoire... (*Souriant.*) J'ai même un mot assez drôle... mais un peu vif... vous savez Bardot?... Vous y êtes?... mais il ne peut pas se dire devant les dames.

HENRI.

Sur ma femme?

HAMELIN, *candide.*

Sur qui voulez-vous que ce soit... Je ne le dirai même que si c'est Gréminot qui préside le tribunal... Il ne déteste pas un peu de poivre dans le potage, ni quelques sous-entendus scabreux. Cela le réveille... Et des détails... On raconte de lui qu'en province, je ne sais plus où, dans une affaire analogue, il a dit à l'avocat : « Maître, vous pouvez nous donner des détails ».

CHAMBERT, *tout à coup.*

C'était à Grenoble! J'étais son assesseur... Dieu! que nous avons ri!

*Ils rient tous les trois.*

HENRI.

Vous ne vous bornerez pas à plaider le... le fait principal?

HAMELIN.

Non. Mais j'y insiste beaucoup.

HENRI.

Croyez-vous que...

HAMELIN.

Comment! Vous avez la chance d'avoir un adultère et vous ne vous en serviriez pas jusqu'à épuisement?

HENRI.

Je pensais que les petits faits, par leur nombre...

HAMELIN.

Ils ne sont pas pertinents.

BARDOT.

Un bon adultère!

*Il fait claquer sa langue.*

HAMELIN.

Non... au contraire... je fais un tableau... les malles ouvertes... et... et ce que vous savez... Là aussi, j'aurai un mot assez piquant, mais je le réserve pour l'audience.

BARDOT.

Oh! Hamelin!...

HAMELIN, *faisant la coquette.*

Non, non, non. Vous ne me le ferez pas dire!

HENRI, *assez timide.*

C'est que... je dois vous faire remarquer... c'est de l'honnêteté de ma part... Rien ne prouve que... que madame Henri Chambert ait été jusqu'à la faute... je veux dire la faute réelle... A part l'aveu du premier moment, elle l'a toujours niée...

BARDOT, *à Hamelin.*

Qu'est-ce qu'il veut dire? Je ne comprends pas bien.

HAMELIN.

Monsieur veut dire que l'adultère n'est pas prouvé...

BARDOT, *à Henri.*

Vous... (*Avec un éclat de rire et une claque sur l'épaule.*) Jobard, va!

HAMELIN, *à Bardot.*

J'ai remarqué que, dans toutes ces affaires de divorce ou de séparation de corps, il y a toujours un moment où les clients faiblissent, se dérobent.

BARDOT.

Heureusement, nous sommes là pour les retenir.

HAMELIN.

Sans nous, la moitié des affaires finiraient par des réconciliations.

BARDOT, *avec une tape sur le genou d'Hamelin.*

Ce qui ne vaudrait rien pour les cabinets d'avocat.

HAMELIN, *de même.*

Ni pour les études d'avoué... Mais une fois la procédure engagée...

BARDOT.

Il arrive qu'il faut les calmer.

HAMELIN.

Comment! L'année dernière...

MADAME CHAMBERT.

Nous tenons avant tout à l'enfant... Henri a un nouveau certificat du médecin...

HAMELIN.

Il me le donnera, cela ne peut pas nuire. Mais je compte surtout sur le petit tableau que je vais tracer de la famille Gadagne. (*Baisant ses doigts.*) Vous m'en direz des nouvelles. (*Plaidant.*) Où, messieurs, où donc vous demande-t-on de placer cette fillette de treize ans? Où? Je vais vous le dire? C'est auprès d'une famille composée d'un

vieux et rude marin, d'une actrice et d'une élève sage-femme. De sorte... de sorte... (écoutez bien) de sorte que l'enfant aurait pour éducation des propos d'entrepont, des potins de coulisses, la révélation prématurée des mystères de l'obstétrique et des plaisanteries de salle de garde. (*Parlant.*) « Salle de garde » est très bien, car le mot crée une petite équivoque avec corps de garde... plaisanteries de corps de garde... Je n'ai pas dit le mot... mais l'idée en reste éveillée dans les cerveaux de l'auditoire. On ne s'en rend pas compte, mais ça reste.

BARDOT.

Cet animal d'Hamelin! Il n'a pas son pareil!

HAMELIN, *modeste.*

Si.., si... c'est l'enfance de l'art. Tous mes confrères y auraient pensé... (*Continuant.*) Je termine par une description colorée du logis de Montmartre. A Montmartre, messieurs, à deux pas du Moulin-Rouge!... et je montre le père Gadagne bourrant sa pipe et buvant son absinthe avec ses deux filles, qui fument des cigarettes, dans un aimable abandon.

HENRI.

Ce n'est pas tout à fait exact.

HAMELIN.

Ces messieurs du tribunal sont là pour faire la part de l'imagination.

HENRI.

Cependant...

CHAMBERT.

Ce n'est pas tout à fait la vérité...

BARDOT.

C'est vous qui me dites cela, Chambert, vous, un ancien magistrat!

HAMELIN.

Si l'on ne devait dire que la vérité, au Palais de Justice, il n'y aurait plus qu'à le fermer.

MADAME CHAMBERT.

Monsieur, ne développez que ce qui sera nécessaire pour nous assurer la garde de l'enfant. Vraiment, ces visites à l'hôtel ne peuvent continuer... L'enfant s'ennuie, malgré les goûters abondants qu'on lui sert, et malgré les parties de cartes que sa mère joue avec elle pour la distraire.

HAMELIN.

Excellent! Excellent! Et vous alliez me laisser ignorer cela! (*Plaidant.*) « Et cet amour maternel, messieurs, cet amour maternel qu'on veut nous montrer si pur, si attentif, savez-vous comment il s'exerçait quand il en a eu le pouvoir? Je vais vous le dire : « La mère initiait sa fille aux règles du jeu de manille, en lui faisant boire du vin de Malaga!... Les mœurs de Montmartre!... »

HENRI.

Vous exagérez!

HAMELIN.

D'accord. Mais comme votre adversaire fera de même... Le tribunal sait bien qu'il y a toujours à ramener les choses au point... Il baisse d'un ton. De sorte que vous donnez une note insuffisante, si vous la donnez juste.

MADAME CHAMBERT.

Mais votre adversaire ne pourra trouver rien à dire contre nous!

HAMELIN, *avec un sourire de pitié.*

Rien à dire, Bardot!... Rien à dire!...

BARDOT, *de même.*

Rien à dire!...

HAMELIN.

Mais, madame, un bon avocat trouverait à dire sur son propre père, si c'était dans les besoins de la cause! Rien à dire! Si j'étais à sa place!...

CHAMBERT.

Hamelin!

HAMELIN.

Si j'étais à sa place, vous passeriez un mauvais quart d'heure...

MADAME CHAMBERT.

Nous sommes au-dessus de toute attaque.

HAMELIN.

J'en suis convaincu, madame... mais si j'étais à sa place vous passeriez tout de même un mauvais quart d'heure.

*Il se lève.*

CHAMBERT.

Mais... son dossier... Vous ne nous avez pas dit ce qu'il contient.

HAMELIN.

Rien... Ah! si... Une lettre de M. Georges Livrain, du mois dernier.

CHAMBERT.

Une lettre?

HAMELIN.

Oui, du Japon, où il est.

CHAMBERT.

M. Georges Livrain est au Japon!

HAMELIN.

Oui... J'ai pensé comme vous à contester l'authenticité de la lettre, mais elle a toutes les herbes de la Saint-Jean : visa du consul de France... et tout ce que vous pourrez imaginer.

CHAMBERT.

Alors, il était au Japon, le mois dernier?

HAMELIN.

Je vous dis. Inutile de songer à le nier.

HENRI.

Et qu'y a-t-il dans sa lettre?

HAMELIN.

C'est la lettre d'un galant homme qui jure sur la tête de son père qu'il n'a pas été l'amant de votre femme. Ça n'a aucune valeur... Dans le dossier?... Eh! il y a une quinzaine d'articulations... brutalités... injures...

HENRI.

Et d'adultère de ma part?...

HAMELIN.

Oui... mais pas le nom de la complice. Pas de preuves. Pas de témoignages. Une affirmation... une simple affirmation.

HENRI.

Et rien autre chose?...

HAMELIN.

Non. Vous en avez l'air surpris.

CHAMBERT.

C'est parce que Régine s'était fait l'écho, devant le premier juge, d'une calomnie dont mon fils a été victime. Un de ses contremaîtres avait volé un poinçon... Vous ne savez pas l'histoire du poinçon?

HAMELIN.

Aucune...

CHAMBERT.

C'est très bien. On aura fait comprendre à l'adversaire...

*Entre Célinette, une lettre à la main.*

MADAME CHAMBERT.

Qu'est-ce que vous voulez?

CÉLINETTE.

Madame, c'est une lettre.

MADAME CHAMBERT.

Eh bien! attendez... plus tard.

CÉLINETTE.

C'est très pressé... c'est... c'est madame Henri.

MADAME CHAMBERT.

Madame Henri?

CÉLINETTE.

Oui, madame. Elle est là!...

MADAME CHAMBERT.

Elle est là, madame Henri?

CÉLINETTE.

Oui, madame. En bas, avec Suzette...

MADAME CHAMBERT, *lisant.*

« Je vous supplie de me recevoir pour une communication de la plus haute importance. » — RÉGINE CHAMBERT.

*Silence. Tout le monde se regarde.*

HENRI.

Que faire?

BARDOT.

Recevez-la.

CHAMBERT.

Vous croyez?

BARDOT.

Vous ne risquez rien.

CHAMBERT.

Alors, vous restez?

BARDOT.

Si vous voulez.

CHAMBERT, *à Célinette.*

Qu'elle vienne.

HAMELIN.

Je vous demande la permission de me retirer...

BARDOT.

Oui, cela vaut mieux.

HAMELIN.

Vous venez me reprendre chez les Censié !...

BARDOT.

Je tâcherai de rejoindre la chasse... Sinon, je vous retrouverai là-bas.

HAMELIN.

Entendu... (*Saluant.*) Cher monsieur...

CHAMBERT.

Et merci, mon cher maitre...

*Salutations. Hamelin sort.*

HENRI.

« Communication de la plus haute importance. »

*Silence. Entre Régine dans une attitude de vaincue.*

## SCÈNE VIII

MONSIEUR *et* MADAME CHAMBERT, HENRI, MONIQUE, BARDOT, RÉGINE.

CHAMBERT, *après un salut.*

Madame... (*Désignant Bardot.*) Vous pouvez parler devant monsieur qui est notre avoué. Comme il ne doit plus y avoir entre nous de conversation que juridique, je le prie de vouloir bien être notre porte-parole.

RÉGINE.

Je suis venue parce que le certificat que j'ai reçu ce matin et la lettre de Suzette m'avaient fait croire que mon enfant était malade. Je l'ai vue, et j'ai été rassurée. Si j'ai demandé à vous parler, c'est pour vous dire que je suis à bout de forces et que je renonce à lutter contre vous. Je ne peux pas supporter plus longtemps les émo-

tions qui me bouleversent depuis trois mois et, surtout, je veux en épargner le contre-coup à Suzette. Je suis vaincue. Je me rends. Je sais que je ne pourrai pas vous reprendre ma petite, vous êtes plus habiles et plus forts que moi.

BARDOT.

Madame, on vous a régulièrement envoyé votre enfant aux dates fixées par le juge.

RÉGINE.

Oui. Mais, les certificats de vos médecins lui interdisant de quitter ce pays, je suis condamnée à y venir pour la voir de midi à six heures. Bien. Mais on ne me fait pas grâce d'une minute. Et, si je la rencontre le matin, je ne dois pas la reconnaître. On m'empêche de lui parler.

BARDOT.

On vous la laisse, dans les limites de votre droit. Il n'y a là aucune habileté.

RÉGINE.

Ces limites sont vite atteintes. On a su les resserrer encore par de petites manœuvres qui m'ont été douloureuses. Je ne vous en dirai qu'une. Je devais avoir l'enfant pendant huit jours, à moi seule. On l'a fait vacciner la veille et j'ai encore reçu un certificat médical au lieu de sa visite.

BARDOT.

Une épidémie de variole sévissait, je crois...

RÉGINE.

Je sais que vous trouverez réponse à tout. Je ne suis pas venue pour discuter. Ce qui m'amène, c'est une chose terrible... On m'avait repris son cœur... oui, ma fille ne m'aimait plus... Monsieur, dans la lettre qui m'est parvenue tout à l'heure, mon enfant m'écrit : « Grand'mère me fera prier le bon Dieu pour qu'il te pardonne le mal que tu nous fais. » (*Aux Chambert.*) J'ai reçu plus de

coups que je ne vous en ai donné... Ma petite Suzette, qui avait tant d'affection pour moi, on en avait fait mon bourreau... Vous allez juger, monsieur. (*Elle sort des lettres de son réticule.*) Ces lettres...

MADAME CHAMBERT.

Croyez-vous qu'il soit bien utile...

RÉGINE.

Puisque je n'ai plus d'espoir que dans votre pitié, il est bien naturel que je montre toute ma désolation.

BARDOT.

Qu'est-ce que sont ces lettres, madame?

RÉGINE.

Ce sont les lettres que l'on dictait ici, à Suzette, et que j'ai reçues à Paris pendant la maladie de mon père... Je ne veux pas vous les lire... mais seulement quelques passages... Oh! je les retrouve facilement. Je me suis si souvent torturée à les relire... Celle-ci... « Puisque tu veux que je t'envoie de mes nouvelles, les voici. Je suis très heureuse... » Là elle me dit : « Je ne comprends pas que tu ne reçoives soi-disant pas mes lettres. Je t'ai écrit... » Celle-là, c'est une carte postale avec ces mots : « Je me porte à merveille depuis que je suis ici. » Rien de plus. Et cette autre : « Chère maman, je t'écris pour te prouver que je tiens ma promesse. » Encore une carte postale : « Temps superbe. » Regardez, monsieur, regardez. Il n'y a rien de plus .. « Temps superbe. » Voilà tout ce qu'on lui permettait d'écrire à sa mère. Alors, je suis accourue. Je la voyais d'abord chez des amis. Puis ils n'ont plus voulu nous recevoir. J'ai dû prendre une chambre à l'hôtel. A chaque visite, je trouvais ma petite plus éloignée de moi, plus indifférente à mes caresses... Et... elle et moi... nous en étions arrivées, cela est effrayant... et c'est vrai, cepen-

dant... nous en étions arrivées à nous ennuyer ensemble... Seules, vous comprenez, dans cette chambre banale, pendant des heures, sans occupations, sans habitudes, et l'enfant silencieuse par ordre... Monsieur, nous en avons été réduites à jouer aux cartes... Hier... hier, je n'ai pas pu continuer devant elle la comédie de la gaieté. Je me suis laissée aller à pleurer, à tout lui dire de ce que je pouvais lui dire de mes chagrins. Elle m'a comprise. J'ai retrouvé ma Suzette. Elle m'a demandé pardon. Elle m'a tout raconté. Nous avons beaucoup pleuré ensemble et, cette fois, l'heure du départ n'a pas été une délivrance. (*Un silence.*) C'est parce que je l'ai retrouvée que me voici. C'est parce que j'ai vu ce qu'il en a coûté à sa jeune sensibilité. Je ne veux plus qu'elle subisse de telles secousses. Je ne veux plus continuer à me battre avec vous puisque c'est elle qui reçoit les coups que nous nous portons. Je ne vous fais pas de reproches, puisque je viens implorer votre clémence. Je demande la paix. Je ne vous hais plus parce je suis trop désarmée. Seulement, je puis bien vous montrer les blessures que vous m'avez faites. Vous n'avez pas cru m'atteindre aussi profondément. Si vous aviez su le mal que vous me faisiez, vous n'auriez pas été aussi savamment cruels parce que n'importe qui en aurait eu du remords. Alors, voilà... D'abord, je te jure une dernière fois, Henri, que je n'ai pas été coupable. Ensuite, je viens vous dire que, devant le tribunal, je ne me défendrai pas. J'accepte la proposition que vous m'avez faite deux fois, monsieur Chambert. J'aime mieux vous donner mon enfant que de m'exposer à la voir tomber malade d'émotion si nous continuions à nous la disputer. Je veux m'en remettre à votre bon cœur. Je vous demande de ne pas me faire mépriser par elle, de ne pas me reprendre le terrain que j'ai reconquis. Voilà tout... Vous me direz quand vous voudrez bien que je la voie... Je renonce à elle... Mon affection pourrait lui coûter trop cher. Je suis décou-

ragée, épuisée, abattue... Voilà ce que vous avez fait de moi... Adieu... Adieu... Henri...

*Elle se lève.*

HENRI.

Mon père, parlez-lui !...

CHAMBERT.

Nous sommes très émus... nous... nous vous remercions de...

RÉGINE.

Quel malheur que l'on m'ait toujours traitée ici comme une étrangère, comme une intruse... je n'aurais demandé qu'à vous aimer tous... Mais ce n'est pas la peine de parler de cela... Vous m'écrirez... (*Avec un regard circulaire implorant.*) les uns ou les autres...

HENRI.

Régine, je ne consentirai jamais à te laisser partir ainsi !...

MADAME CHAMBERT.

Henri !

HENRI, *ému, à ses parents.*

Voici ce que j'ai à vous dire... Régine veut se sacrifier... Après ce que j'ai fait, si j'acceptais, je serais le dernier des hommes. J'ai été coupable envers elle. Et, sans manquer au respect que je vous dois, je puis dire qu'elle a de graves raisons de se plaindre de nous tous. Elle a eu des torts. J'en ai eu davantage.

MADAME CHAMBERT.

Est-ce que tu penserais à te réconcilier avec elle ?

HENRI.

Oui. Mes bons, mes chers parents, ne vous y opposez pas.

MADAME CHAMBERT.

Si tu veux reprendre la vie avec elle, nous ne pouvons pas t'en empêcher.

HENRI.

Non! ce n'est pas de cette façon-là que je veux que vous y consentiez... Allons! soyons aussi généreux qu'elle l'est.

MADAME CHAMBERT.

C'est bien, c'est bien... Va-t'en avec elle... Laisse-nous mourir tout seuls.

HENRI.

Maman, écoute ta bonté. Demande-toi si, en luttant comme tu l'as fait pour conserver Suzette, tu as été toujours complètement juste, si tu n'as pas été obscurément guidée par le désir de conserver auprès de toi la fillette qui éclairait cette maison de sa jeunesse et de sa gaieté.

MADAME CHAMBERT.

Alors, je suis une méchante femme?

HENRI.

Non, maman! Non! Mais elle non plus!... Enfin! ne l'oublions pas, elle aurait pu avoir quelque excuse à chercher une vengeance. Elle tenait entre ses mains une arme, vous savez laquelle. Elle a d'elle-même renoncé à s'en servir. Elle m'a épargné. Père, ne lui sais-tu aucun gré de cette générosité?

CHAMBERT.

Ah! mon enfant. Je n'ai qu'un désir, moi, c'est que tu parviennes à faire accepter par ta mère votre réconciliation.

MADAME CHAMBERT, *à son mari.*

Tu te ranges de leur côté!

CHAMBERT, *à sa femme, grave.*

Mon amie, mon amie... les lettres que tu as dictées à Suzette!... Je ne veux pas, devant ton fils, te dire à quel point je les regrette. Tu savais que tu faisais mal, puisque tu ne m'en as jamais parlé!... Oh! ces lettres!... C'est

comme si tu avais mis un poignard dans la main de l'enfant pour en frapper la mère.

HENRI.

Je t'en supplie, père, tais-toi! Ce que je veux, c'est l'oubli de tout le passé et non pas la récapitulation de toutes nos erreurs.

MADAME CHAMBERT.

J'ai été une mauvaise chrétienne... Qu'elle reste, mon enfant! qu'elle reste!

HENRI.

Oh! maman!

*Il l'embrasse et court vers Régine. Monique va chercher Suzette qui se jette dans les bras de sa mère.*

CHAMBERT, *à sa femme, en lui montrant Henri, Régine et Suzette.*

Mais, vois-tu : le père, la mère et leur petit enfant, c'est une trinité sacrée. Il faut tout accepter plutôt que de la désunir... Venez, mes enfants, que nous nous embrassions tous.

BARDOT, *gai.*

Alors, je crois qu'on n'a plus besoin de moi, ici!

HENRI, *lui serrant la main.*

Non, monsieur Bardot.

RIDEAU

# TABLE DES MATIÈRES

Le Berceau . . . . . 1
Simone. . . . . 83
Suzette. . . . . 139

FIN DU TOME CINQUIÈME

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

# A LA MÊME LIBRAIRIE

(Volumes à 5 fr. 75)

ANSTEY. — *Vice-Versa.* ROMAN.
G. APOLLINAIRE. — *L'Hérésiarque.*
BARBEY d'AUREVILLY. — *Polémiques d'hier.*
— *Dernières Polémiques.*
E. BARRET-BROWNING. — *Aurora Leigh.*
— *Poèmes et Poésies.*
BJŒRNSTJERNE-BJŒRNSON. — *Au delà des Forces.*
— *Un Gant ; Le Nouveau Système.*
LÉON BLOY. — *Belluaires et Porchers.*
— *Propos d'un Entrepreneur de démolitions.*
— *Le Salut par les Juifs.*
— *Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam.*
ELEMIR BOURGES. — *La Nef.*
— *Le Crépuscule des Dieux.*
BRIEUX, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — *Théâtre complet.* LE VOL. 9 FR.
JACQUES CHARDONNE. — *L'Epithalame.* ROMAN, 2 VOL.
BENJAMIN CONSTANT. — *Lettres à sa Famille.*
ABEL FAURE. — *L'Individu et l'Esprit d'autorité.*
— *L'Individu et les Diplômes.*
PAUL GÉRALDY. — *Toi et Moi.* POÈMES.
ÉMILE GUILLAUMIN. — *La Vie d'un Simple* (JOURNAL D'UN FERMIER).
LÉON HENNIQUE. — *Un Caractère.*
— *Pœuf.* 2 FR. 80.
IBSEN. — *Le Canard sauvage.*
— *Solness le Constructeur.*
— *La Dame de la Mer. Un Ennemi du peuple.* 1 VOL.
J.-H. ROSNY. — *Le Bilatéral.*
— *L'Immolation.*
— *Le Termite.*
RUDYARD KIPLING. — *Lettres de Marque.*
— *Au Hasard de la Vie.*
— *La Cité de l'Epouvantable Nuit.*
— *Parmi les Cheminots de l'Inde. Une vraie Flotte.* — 1 VOL.
— *Nouveaux Contes des Collines.*
— *Trois Troupiers.*
— *Brugglesmith.*
— *Chez les Américains.*
KROPOTKINE. — *Autour d'une Vie.* MÉMOIRES. 2 VOL. A 5 FR.
— *La Grande Révolution.*
— *Champs - Usines - Ateliers.*
— *La Conquête du Pain.*
JEAN LORRAIN. — *Les Lépillier.*
— *Très Russe.*
— *Modernités.*
PIERRE MILLE. — *Paraboles et Diversions.*
MARLOWE. — *Théâtre.* 2 VOL.
T. de QUINCEY. — *Les Confessions d'un Mangeur d'Opium.*
— *Souvenirs autobiographiques du Mangeur d'Opium.*
SHELLEY. — *Œuvres Poétiques.* 3 VOL.
— *Œuvres en Prose.*
STRINDBERG. — *La Danse de Mort.*
SWINBURNE. — *Chants d'avant l'Aube.*
A. SCHNITZLER. — *Anatole.*
— *La Ronde.*
PIERRE VEBER. — *Les Belles Histoires.*
OSCAR WILDE. — *Intentions.*
— *Le Crime de Lord Arthur Savile.*
— *Le Portrait de Dorian Gray.*
— *La Maison de la Courtisane.*
— *Une Maison de Grenades.*
— *Théâtre.* 3 VOL.
St. E. WHITE. — *Terres de Silence.*
TOLSTOI. — *Œuvres Complètes.* TRADUCTION LITTERALE ET INTÉGRALE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX.

IMP. KAPP, PARIS-VANVES.

PQ
2201
B5
1921
t.5
cop.2

Brieux, Eugène
Théâtre complet

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 06 14 009 9